A. BROQUELET

Nos Eglises

Clamecy - Eglise
le Sommet de

U d'/of OTTAWA
39003004811328

GARNIER FRÈRES

6f.

A. BROQUELET

Nos Eglises

LIBRAIRIE
GARNIER FRÈRES

A. BROQUELET

Nos Églises

Librairie Garnier Frères, Paris

NOS ÉGLISES

A. BROQUELET

NOS ÉGLISES

PRÉFACE

de M. DENYS COCHIN

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

COLLECTION
MORISSET / BIBLIOTHÈQUE MORISSET
UNIVERSITÉ D'OTTAWA / UNIVERSITE D'OTTAWA
OTTAWA, ONTARIO K1N 9A5

PARIS
LIBRAIRIE GARNIER FRÈRES
6, Rue des Saints-Pères

Universitas
BIBLIOTHECA
Ottaviensis

NA
5541
.B65
1913

A MON FILS GEORGES ET A LA MÉMOIRE DE SON GRAND PÈRE

Affectueux et respectueux hommage.

A. B.

Monsieur,

Parmi les églises auxquelles vous consacrez de savantes et vivantes monographies, il en est une, peu éloignée d'un lieu que j'habite et à laquelle je rends souvent visite.

C'est un noble et puissant édifice roman, dans un tout petit village, au flanc d'une jolie vallée; ses voûtes, ses chapiteaux, le saint évêque qui debout à l'entrée, formant le pilier du porche, et bénissant dans le vide de sa main brisée; les six personnages rangés à droite et à gauche de la porte, graves et expressives figures, n'occupent plus personne, au moins parmi leur entourage. Il ne leur arrive plus de charmer un regard, d'éveiller une pensée, sinon chez de rares curieux qui passent de loin en loin; et, encore, ce seront le plus souvent des regards d'expert et des pensées de collectionneurs.

Il ne pouvait pas en être ainsi, il y a huit cents ans, quand les ouvriers de ce pays, pour la joie de ses habitants, construisaient ces merveilles. Et devant un tel abandon, on se prend à penser que la culture intellectuelle devait être plus développée jadis en ce coin de province qu'elle ne l'est maintenant. Où sont les savants architectes, les habiles et sensibles ouvriers qui ont bâti ces voûtes et sculpté ces figures vivantes? Où sont même les simples spectateurs qui en comprennent la beauté?

Une locomotive passe dans la vallée, et le cri qu'elle jette me rappelle tout à coup qu'il ne faut pas médire de mon temps. C'est un cri d'éveil, et un cri de reproche. Mais elle est loin déjà; et je ne vois plus que l'ignorant et indolent village.

Notre siècle aura vu naître d'étonnantes inventions; la science nous comble de ses dons et elle nous stupéfie. Mais si ses bienfaits vont à tous, l'intelligence de ses lois est le privilège du petit nombre. Elle marche devant le peuple comme une reine qui sème ses largesses, et que tout le monde salue, mais dont peu de personnes connaissent la voix.

Le génie de l'art est plus populaire; celui de la Religion est plus consolant.

Les livres comme le vôtre, Monsieur, nous inspirent

le respect du passé : non pas pour l'exalter aux dépens du présent, car un pareil effort serait stérile et injuste; mais pour nous convaincre que le progrès n'est pas universel et uniforme.

Probablement, parmi les syndicats ouvriers qui, presque partout, peuplent les verrières éblouissantes des cathédrales, la culture intellectuelle n'était pas moindre que parmi ceux d'aujourd'hui.

Les sociétés, leurs formes et leurs coutumes ont évolué; mais la pensée de l'homme, pour commencer son œuvre et manifester sa grandeur, n'a pas attendu les progrès de l'industrie ou les améliorations de l'ordre social.

Croyez, Monsieur, à mes sentiments bien distingués.

DENYS COCHIN,

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE,
DÉPUTÉ DE PARIS.

Beauvoir, 13 Décembre 1913.

NOS ÉGLISES

AVANT-PROPOS

En parcourant la France en tous sens, on éprouve la plus haute et la plus profonde admiration devant la magnifique floraison architecturale qu'offrent toutes les églises qui, jusque dans les coins les plus reculés, attestent la puissance du génie de notre race.

Les unes d'un style sevère, d'une simplicité souveraine, furent élevées à l'époque des invasions et des terreurs suscitées par l'approche de l'an mil et, par leur timidité apparente, dénotent combien furent grandes les persécutions et les inquiétudes qui prédominaient alors; tandis que d'autres, bâties quelques siècles après dans un style élancé, jaillissent d'un seul jet comme si la beauté et l'harmonie de leur forme devaient porter jusqu'au ciel, dans la plus divine apothéose, les joies, les consolations et les espérances de tous ceux qui avaient contribué à leurs constructions.

Au début de l'époque constantinienne, les chrétiens

adoptèrent d'abord la forme de la basilique antique (*fig.* 1) pour réunir les fidèles; puis, dans la seconde moitié du IVe siècle, ils élargirent le vaisseau entre les nefs et l'abside pour lui donner la forme d'une croix (*fig.* 2).

Peu après, à ces édifices timidement construits, succéda une architecture symbolique qui atteignit son apogée dans la construction de l'église Sainte-Sophie à Constantinople en 573, et qui se développa ensuite dans certaines parties de la France; au Xe siècle, les architectes, en empruntant aux Romains et aux Byzantins des éléments constitutifs, créent en Occident un style nouveau, plus austère et plus froid, ayant le plein cintre comme l'un des principaux caractères (*fig.* 3) et suivant les différentes écoles : des clochers d'une imposante majesté « à peigne ou « à batière », c'est-à-dire formés de deux pignons droits couronnés d'un toit à double égout; carrés ou encore, comme ceux de l'école auvergnate, octogones et placés au-dessus de l'intransept.

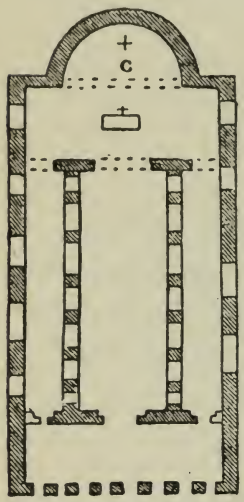


Fig. 1.
Basilique antique.

Les arts se développent alors rapidement et sont pratiqués et enseignés avec éclat par les grands ordres monastiques des Bénédictins et des Cisterciens; en commentant les Livres Saints, les sculpteurs enseignent au peuple comment la pratique des vertus

chrétiennes peut conduire à Dieu et dans une imagerie hiératique et symbolique toujours effrayante, ils retracent les scènes tragiques du Jugement dernier et les supplices endurés par les pécheurs.

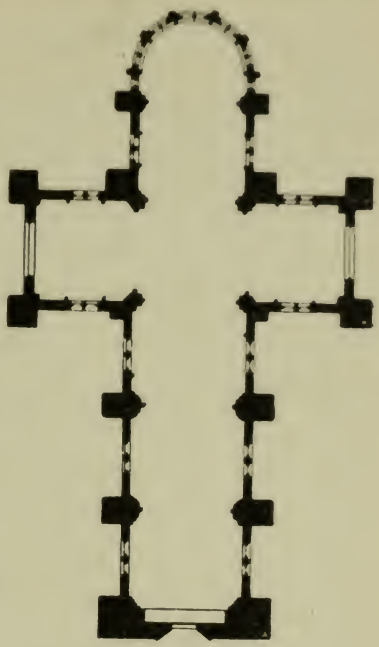


Fig. 2.

Dans leurs magnifiques compositions, les artistes obéissent déjà à des principes immuables en respectant la grande règle de la hiérarchie; c'est ainsi que dans toutes les représentations du Jugement dernier, figure au centre, en une dimension surhumaine, le Christ en majesté, assis sur un trône, la tête entourée du nimbe crucifère, tandis qu'autour de lui sont rangés, suivant une ordonnance sacrée, les saints personnages ou les Vieillards de l'Apocalypse, chantant ses louanges.

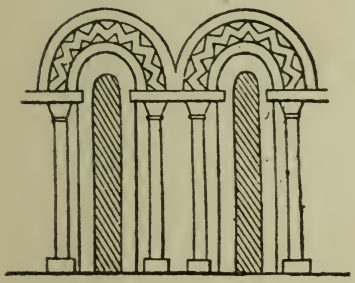


Fig. 3. — Fenêtres romanes.

Vers le milieu du XIe siècle, lorsque les craintes et les terreurs de l'an mil furent dissipées, et que, dans une poussée d'allé-

gresse, la terre se couvrit d'une blanche parure d'églises nouvelles, l'art roman prit plus de décision et d'ensemble pour atteindre toute sa perfection au XIIe.

L'ornementation, qui jusque-là était d'une grande sobriété, est plus variée, une élévation de pensée guide les artistes; les puissants chapiteaux des colonnes sont couverts de bas-reliefs destinés à faire l'éducation morale du peuple; tandis que les uns sont tributaires de l'art musulman et assyrien pour les ornements linéaires qui entrent dans leur composition avec une flore conventionnelle, d'autres, dans un idiome symbolique et allégorique reproduisent l'âme et ses attributs, ses joies et ses douleurs.

Le poisson, « l'Ichtys » dont les six lettres sont l'abrégé des mots de la phrase grecque : « Jésus, fils de Dieu Sauveur », désigne le Christ, et la salamandre est le symbole de la Vierge.

L'agneau, l'abeille, le bœuf, le cerf, la cigogne, la colombe, le dauphin, la fourmi, le pélican représentent les vertus.

Le bouc, la chauve-souris, la chèvre, la chouette, le crapaud, le crocodile, le dragon, la grenouille, le hibou, le serpent, le loup, la taupe, le vautour nous dépeignent la luxure, l'avarice et les démons.

La satire vient à son tour sous une forme spirituelle ridiculiser certains vices en mettant en scène des animaux et des monstres, et va même jusqu'à la licence.

Puis, selon la doctrine de l'Église, les végétaux sont

traités d'une manière conventionnelle; le sculpteur fait usage des arbres et des plantes pour les symboles qu'il doit représenter : le rosier est le symbole de la Vierge, le lis de la chasteté, l'épi et la vigne de l'Eucharistie, le laurier celui de la victoire et les fruits en général représentent les bonnes œuvres.

Le chardon est le symbole de la vengeance et la citrouille celui de l'orgueil.

Enfin, les arbres, d'après l'Ancien et le Nouveau Testament et les Évangiles, sont interprétés magnifiquement pendant tout le moyen âge; dans beaucoup d'églises, se dressent l'arbre de Jessé, l'arbre de la Vie et l'arbre de la Mort, qui est l'attribut de l'hiver, de la paresse et des réprouvés; tandis que le pommier et le figuier sont considérés comme ceux de la tentation d'Adam et Ève.

Interprète de l'imagination populaire, l'artiste reproduit dans d'autres chapiteaux et dans le tympan des portails des scènes de la vie quotidienne, des monstres allégoriques et des épisodes empruntés aux croyances religieuses.

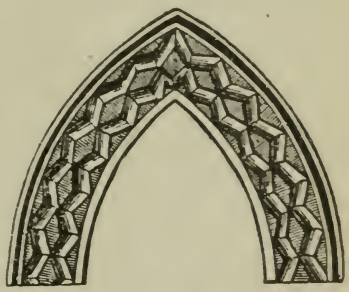


Fig. 4.

La première moitié du XIIe siècle est la période remarquable de la transition qui aboutit au style gothique ou ogival; cette transition qui brise d'abord le demi-cercle du cintre pour l'allonger en ovale d'amande (*fig.* 4) et qui, peu à peu, avec des élé-

ments nouveaux, permettra aux constructeurs d'élever à des hauteurs inconnues jusqu'alors des édifices incomparables.

Un mouvement, d'une intensité remarquable, s'opère alors de partout en faveur de l'architecture religieuse; suivant Viollet-le-Duc « des grands foyers monastiques comme Cluny sortaient des moines instruits dans la pratique de l'art de bâtir et capables de conduire sans aide des travaux aussi compliqués que ceux de nos grandes églises ».

Encouragé par Philippe-Auguste et plus tard par saint Louis il donna à la France un art national d'une perfection absolue unique dans l'histoire de l'art.

La tradition chrétienne qui, depuis l'époque carolingienne, avait imposé une orientation aux églises est de plus en plus respectée; au XIIIe siècle Guillaume Durand, dans son « *Rationale divinorum Officiorum* », déclare que les fondations doivent être disposées de manière que la tête de l'église, puisse indiquer exactement l'est, c'est-à-dire la partie du ciel où le soleil se lève à l'époque des équinoxes.

Grâce à la doctrine iconoclaste de saint Bernard qui proscrivait l'art comme fantaisie décorative, l'Église s'inspire des sermons d'Honorius d'Autun et du « *Speculum majus* » de Vincent de Beauvais pour commander aux sculpteurs les sujets principaux qui doivent servir à l'enseignement moral du peuple; de là, ces remarquables tympans qui, à Vezelay, représentent : le *Christ recevant l'hommage de toutes les*

nations et à Moissac, *la Seconde Vision de l'Apocalypse de saint Jean.*

D'autres sculptures symbolisant les arts libéraux ou le triomphe des vertus sur les vices et de grandes figures représentant des prophètes, complètent ces exemples.

Au début du XIIIe siècle, l'architecture se dégage des méthodes anciennes, avec un système d'équilibre dont les éléments principaux sont la voûte d'ogive et l'arc-boutant (*fig.* 5) qui permet de rejeter à l'extérieur les poussées des voûtes et de les transmettre à des contreforts.

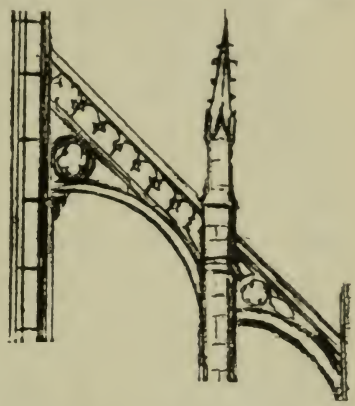


Fig. 5. — Arcs-boutants.

Ce principe d'équilibre donne le moyen d'élever des édifices à une hauteur prodigieuse et d'obtenir des monuments légers, clairs, spacieux et solides.

Plusieurs écoles rivalisent alors d'efforts puissants et de témérité pour créer des monuments dignes de porter au loin la renommée du génie français.

La première de toutes et la plus perfectionnée est celle de l'Ile-de-France et de la Picardie, ensuite l'école champenoise a une grande influence, grâce aux monuments remarquables qu'elle produit; l'école normande donna à ses édifices des formes plus sèches et plus anguleuses, mais elle se distingua par l'élévation des clochers qui furent la gloire de ses archi-

tectes; l'école bourguignonne conserva quelques traditions de l'époque romane; l'école angevine et l'école méridionale construisirent surtout des monuments à une seule nef sans déambulatoire.

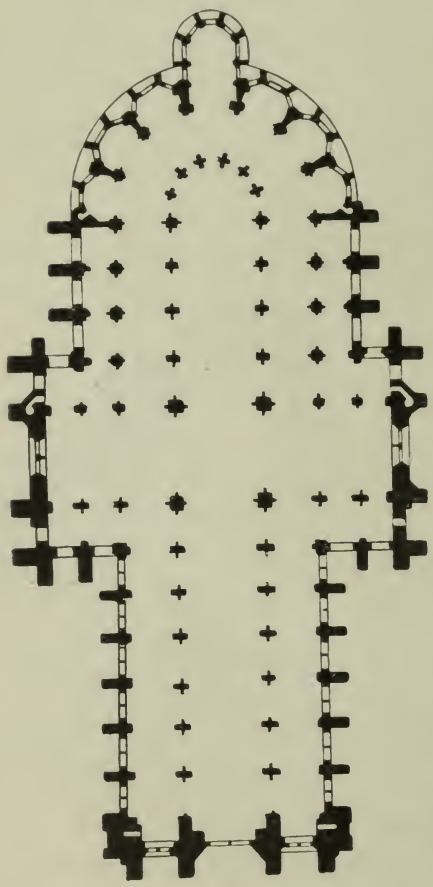


Fig. 6.
AMIENS. — Plan de la cathédrale.

A cette époque, Villard de Honnecourt compose un album pour l'enseignement de son art; Jean de Chelles, en 1258, construit le transept de N.-D. de Paris; Pierre de Montereau, en 1231, réédifie en partie l'abbatiale de Saint-Denis et la Sainte-Chapelle de Paris; Jean d'Andely, vers 1206, élève les églises du Grand et du Petit Andely; Robert de Luzarche, en 1220, s'immortalise dans la conception du plan de la cathédrale d'Amiens (*fig.* 6); Hue Libergier, en 1231, édifie l'église Saint-Nicaise à Reims; Jean d'Orbais, Jean Leloup, Gaucher de Reims et Robert de Sois-

sons s'illustrent pendant presque tout le XIIIe siècle dans la construction de la cathédrale de Reims; Jean Langlois, en 1264, pousse au plus haut point les principes d'équilibre de l'art gothique dans la construction de l'église Saint-Urbain de Troyes, et viennent ensuite Jean Deschamps auteur du plan de la cathédrale de Narbonne et une foule d'autres encore qui apportèrent leur tribut à cette magnifique conception architecturale à laquelle l'on donna le nom de « style rayonnant » et qui, en outre, semble compléter par des symboles les enseignements de l'Église.

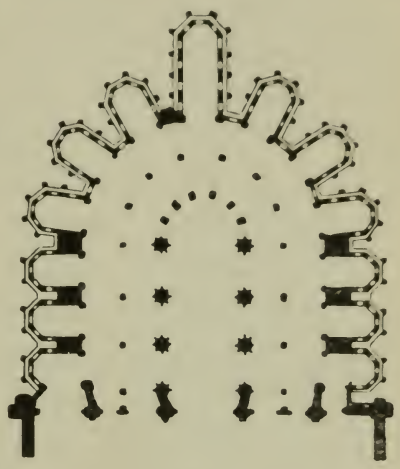


Fig. 7. — Le Mans. — Plan de l'abside de la cathédrale.

En effet, dans ces nouvelles constructions, le chœur est séparé de la nef et des collatéraux par les bras du transept qui donnent à l'édifice la forme d'une croix, il est entouré d'un déambulatoire et d'une ceinture de chapelles en nombre impair qui rayonnent autour de l'abside comme symbole de la couronne du Christ (*fig.* 7); les piliers représentent les apôtres, et le portail, richement sculpté, est percé de trois portes qui figurent la sainte Trinité.

L'art français est en plein épanouissement; le sculpteur interprète directement la nature qui l'envi-

ronne : les fleurs, la vigne, les fraisiers, l'acanthe et les bourgeons de fougères dont les crosses leur serviront de modèles pour l'ornementation des tailloirs et des chapiteaux.

« Par eux, nous dit M. Émile Mâle, la cathédrale est devenue un être vivant plein d'oiseaux et de fleurs.

« Symbole de foi, elle fut aussi un symbole d'amour. Tous y travaillèrent, le peuple offrit ce qu'il avait : ses bras robustes. Il s'attela aux chars, porta les pierres sur ses épaules; le bourgeois donna son argent, le baron sa terre, l'artiste son génie.

« Pendant plus de deux siècles, toutes les forces vives de la France collaborèrent. De là la vie puissante qui rayonne de ces œuvres éternelles. »

Avec l'art gothique, triomphe la peinture sur verre; en s'inspirant du traité du moine Théophile, les peintres verriers font des prodiges et produisent de véritables chefs-d'œuvre aux harmonies à la fois puissantes, pénétrantes et douces. L'Ancien et le Nouveau Testament et les livres de l'*Exode* et *des Juges* commentés par saint Bernarden dans ses sermons sont, avec des sujets profanes empruntés à la légende dorée ou à la représentation des métiers, les motifs principaux des petits médaillons qui forment leur composition.

Tout, dans la nouvelle architecture, est utilisé comme support pour la décoration sculpturale : les profondes voussures des portes sont peuplées d'une foule de bas-reliefs représentant des scènes tirées de

l'Ancien et du Nouveau Testament, de la vie de Jésus-Christ, de celle de la Vierge et de la vie des Saints qui semblent faire cortège au sujet principal du tympan; et les pieds droits des portes sont flanqués d'admirables figures de prophètes et de saints personnages traités avec une grande simplicité.

Enfin, aux scènes effrayantes du Jugement dernier ont succédé, dans les tympans, des épisodes de la vie de la Vierge dont le culte tient la plus grande place au XIIIe siècle, et les tours lourdes et massives de l'époque romane sont remplacées par des flèches élégantes et légères qui semblent s'élancer jusqu'au ciel.

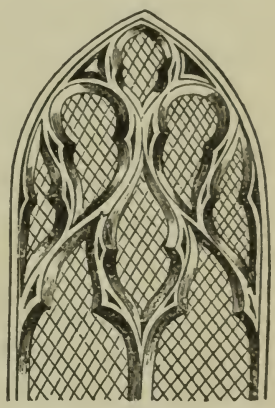


Fig. 8.

Malheureusement, en atteignant au XIVe siècle le point le plus élevé de la perfection, le style ogival abandonna la simplicité des formes en voulant enrichir par une profusion de sculptures, de pinacles, de clefs de voûtes, ses formes les plus pures et ce style exagéré que l'on nomma « flamboyant » (*fig.* 8) cause de sa décadence, fut remplacé par celui de la Renaissance importé en France à la suite des guerres et des expéditions en Italie sous le règne de Charles VIII et plus tard de Louis XII et de François Ier.

Ce fut d'abord, et d'une façon un peu timide, le retour aux formes antiques; sans rien changer de la structure du monument, on se contenta de modifier

les costumes, puis on déshabilla certaines figures : l'Enfant Jésus qui, jusqu'alors était revêtu d'une robe fut représenté nu et le sein de la Vierge fut découvert pour la représenter dans l'allaitement.

Peu à peu, les ordres d'architectures classiques : dorique, ionique, corinthien, composite et toscan ramènent leurs colonnes et leurs entablements; des niches, en forme de portiques, avec deux pieds droits surmontés d'une arcade romaine abritent des personnages, et au mysticisme et symbolisme chrétiens succède un art plus profane, qui traduit les grandes passions de son époque en s'épanouissant avec éclat pour produire de riantes merveilles.

Sous François Ier où l'idéal change du tout au tout, il atteint son apogée, le paganisme rentre triomphalement dans l'art, partout dominent les figures nues; en d'admirables bas-reliefs, les artistes nous représentent : *Ève tentée par le serpent, Suzanne et les vieillards, Loth et ses filles, la Circoncision, Saint Sébastien, Sainte Madeleine pénitente, la Tentation de saint Antoine, les Vertus et les Vices.*

Malheureusement les guerres religieuses de la fin du XVIe siècle arrêtèrent avec une fureur dévastatrice le nouvel élan qui s'était emparé des esprits en faveur de la construction de nouvelles basiliques, et au XVIIe, lorsque le calme fut revenu, l'exagération des formes antiques donna un style froid, lourd et compassé, qui fut l'anéantissement complet de l'architecture religieuse en France.

A l'intérieur des édifices élevés à cette époque,

par Mansard, de massifs piliers carrés supportent des voûtes en berceau éclairés par un dôme percé au centre.

Un engouement général en faveur de ce style de mauvais goût eut lieu au XVIIIe siècle; à cette époque, sous prétexte d'embellissements, on remplaça la plupart des vitraux qui décoraient les églises par des carreaux en verre blanc, puis, pour rendre la circulation plus libre, on brisa les jubés, on enleva les tombeaux, et dans certains édifices, le clocher, roman ou gothique, fut remplacé par un dôme !

La grande tourmente qui bouleversa la fin de ce siècle s'acharna ensuite à détruire ce que le génie de tout un peuple avait su concevoir et construire : bon nombre d'églises furent démolies et beaucoup d'autres virent leurs prodigieuses sculptures s'effriter sous le marteau d'une foule de fanatiques iconoclastes.

Mais lorsque cette terrible agitation fut calmée, une puissante réaction se manifesta en leur faveur et de toutes parts on s'efforça de les réparer.

Témoins des jours glorieux de notre histoire nationale, elles constituent le trésor le plus riche et le plus remarquable de la France, et sont en outre comme le symbole vivant des ancêtres qui les ont élevées avec amour et avec le respect éternel d'une piété sacro-sainte; pour cette raison, nous devons faire tous nos efforts pour transmettre à l'avenir de notre pays cet héritage de son passé.

ABBEVILLE

Dans l'air radieux, au fond de l'espace, lorsque le voyageur se dirige vers Abbeville, son regard est frappé par un monument d'abord à peine visible, qui augmente, grandit au fur et à mesure qu'il s'avance, pour apparaître ensuite en pleine lumière et détacher sa silhouette solennelle dans la découpure lumineuse du ciel.

Ce monument, plusieurs fois séculaire, recèle dans ses pierres un peu de cette émanation mystérieuse qui reste des êtres lorsqu'ils ont disparu.

Elevé dans le fond d'une vallée sur un sol marécageux et compressible, en bordure de l'un des bras de la Somme aujourd'hui comblé, il a été construit sur de solides fondations formées de pieux en bois de chêne de 2 m. 50 environ de longueur, très rapprochés les uns des autres.

Édifié sur l'emplacement d'un temple consacré à saint Firmin au IXe siècle, par le comte de Ponthieu, devenu quelques années après roi d'Angleterre, il a été érigé d'après les plans de l'un de ces

maîtres d'œuvres qui consacraient à leur tâche toute une vie de labeur et d'efforts.

Les bourgeois d'Abbeville, ainsi que le chapitre, voulant alors consacrer un monument digne de leur reconnaissance à la mémoire de saint Wulfranc, ancien archevêque de Sens, né vers l'an 647 à Milly-en-Gâtinais, près d'Etampes, dont le corps, retrouvé à l'abbaye de Fontenelle, en Normandie, en 1027 par l'abbé Gérard, avait été ramené dans la cité en 1053, acceptèrent le projet d'un vaste édifice du style ogival flamboyant, à trois nefs, avec transept et déambulatoire, et le maïeur Pierre Postel en posa la première pierre le 7 juin 1488 au nom du roi Charles VIII et le doyen au nom du chapitre.

La construction se poursuivit lentement; le Père Ignace, dans son *Histoire ecclésiastique d'Abbeville*, affirme que le cardinal d'Amboise aurait été chargé par Louis XII d'en surveiller les travaux (cette opinion paraît être confirmée par les blasons placés au frontispice du grand portail).

En 1539, seuls étaient terminés le grand portail, la nef, les deux bas côtés jusqu'au premier mur du transept, et les six chapelles dont ils sont ornés; mais par suite du manque d'argent le transept et le chœur qui devait contenir le chapitre des chanoines ne furent pas achevés.

A l'intérieur, aucun vitrail n'y répand une lumière chatoyante et la sobriété de ses sculptures est loin de correspondre à celle de sa somptueuse façade.

Sa nef principale, d'une largeur de 9 m. 10, est

Abbeville. — Portail de l'église collégiale Saint-Wulfranc édifié de 1488 à 1539.

séparée des bas côtés et des chapelles par des piliers à nervures prismatiques, sans chapiteaux, qui s'élancent d'un seul jet pour soutenir sa voûte à 31 m. 70 de hauteur.

D'une longueur de 30 m. 50, cette première partie de l'édifice renferme dans l'une de ses chapelles, un retable peint dont l'architecture du style de la Renaissance est du XVIe siècle, mais dont les groupes de la Nativité et des saints qui l'accompagnent ont été entièrement reconstitués en 1844 par des sculpteurs amiénois, les frères Duthoit.

En 1663 on ajouta, à titre provisoire, dans un style hybride et sans intérêt, un chœur de 39 m. 33 de longueur, flanqué de collatéraux terminés, l'un par l'Assomption de la Vierge sculptée par les frères Duthoit vers 1854, l'autre par la chapelle dédiée à saint Georges qui a été restaurée complètement en 1912.

De belles grilles en fer forgé, par l'Abbevillois Pierre-François Bouquet en 1721, entourent le chœur.

Parmi les œuvres d'art que renferme la collégiale, deux surtout sont remarquables : l'une, « en un tableau peint sur verre en 1525, représente la *Glorification de la Vierge* et se rattache, nous dit Émile Delignières, d'une manière certaine, quant au procédé pour son exécution, au genre dit des *fixés peints* [1] » ; l'autre est une statue de la Vierge, en argent, qui a été offerte, en 1568, par Gaillard,

(1) Emile Delignières, *Une peinture sur verre, fixé peint de 1525 à l'église Saint-Wulfranc d'Abbeville.*

qui en était bâtonnier, à la confrérie de N.-D. du Puy fondée à Abbeville en 1562, d'après les statuts de celle qui existait au Puy-en-Velay au XIVe siècle,

La Vierge, d'une hauteur de 0 m. 50, debout, les mains jointes, les yeux baissés, les cheveux retombant sur les épaules, est fixée sur le socle hexagonal de 0 m. 20 de haut orné de médaillons gravés représentant l'Annonciation et l'Assomption, qui fut donné, ainsi que le diadème orné de pierreries, par le bâtonnier Jehan de l'Esperon en 1624.

L'emblème de la confrérie, composé d'un puits avec margelle surmontée d'un clocheton soutenant une poulie avec chaînes retenant un seau, est placé devant la statuette et forme avec celle-ci une admirable pièce d'orfèvrerie.

La collégiale possède en outre de beaux coquillages donnés par l'amiral Courbet pour servir de bénitiers et une chaire renaissance surmontée d'un dôme sur lequel se dresse un ange sonnant de la trompette.

Sur le bas côté gauche, près de l'entrée, est suspendu à la muraille un crocodile, qui a été le sujet de plusieurs légendes et qui, en somme, n'est qu'un *ex-voto* apporté par un marin.

La façade de 28 m. 70 de longueur peut être considérée comme l'une des plus remarquables de celles qui décorent les églises gothiques, pour l'ordonnance régulière, l'unité de conception malgré une petite divergence de détail, et la richesse de ses sculptures; elle est divisée en trois parties dans le sens de la

largeur, et dans celle de la hauteur par deux galeries de balustrades à jour.

Deux tours élégantes hautes de 55 m. 80, percées de fenêtres garnies d'abat-vent et terminées par deux clochetons d'angle coiffés d'un toit en éteignoir, piqués chacun d'une girouette, accompagnent la porte centrale et sont reliées ensemble par le pignon aigu, orné de statues colossales, qui surmonte la grande nef. (Seule une petite tourelle enclavée dans la tour de droite détruit quelque peu l'harmonie de cette imposante conception architecturale.)

Dans sa partie inférieure, cette façade est percée de trois portes à voussures profondes surmontées de gables aigus; des statues de saints personnages, dont quelques-unes ont été sculptées en 1502 par Pierre Leureux, garnissent les contreforts, tandis que les voussures abritent de nombreuses scènes de la vie de Jésus-Christ et que la statue de Dieu le Père, présentant le Christ attaché sur la croix, couronne le fronton de la porte centrale.

Des trois portes, celle du milieu est remarquable par ses bas-reliefs sculptés reproduisant principalement la suite des actes de la vie de Jésus-Christ et de la Vierge; elle fut donnée par Jehan Amourette à son entrée en fonctions comme prince de la confrérie de N.-D. du Puy, en 1550, et porte sculpté le refrain de son palinod.

Vierge aulx humains la porte Damoureste 1550.

Dotée, en 1121, par Jean Ier, comte de Ponthieu, d'un chapitre de 12 chanoines auxquels Jean II en

ajouta 6 autres en 1138 avec 26 prébendes et des droits féodaux considérables joints à de nombreux privilèges, la collégiale jouissait de grandes richesses lorsque survint la Révolution.

Jusqu'à cette époque, quelques faits importants pour l'histoire de la cité s'étaient déroulés sous ses voûtes : en 1422, le corps du roi Henri V, reporté en Angleterre, y fut déposé et une quantité de prêtres, nuit et jour, chantèrent l'office des morts; en décembre 1594, Henri IV, roi de France, assista à un *Te Deum* chanté en son honneur; plus tard, Louis XIII et Richelieu vinrent se prosterner devant les reliques de saint Wulfranc.

Au début de la tourmente révolutionnaire, le collège des chanoines fut dispersé, et, le 13 janvier 1791, ordre fut donné au clergé de venir prêter serment à la nouvelle constitution; deux ans après, à la suite d'une pétition adressée à la Convention nationale par la Société populaire d'Abbeville, le culte de la déesse Raison fut installé dans la collégiale.

Dès lors, de nombreuses fêtes, soit en l'honneur du nouveau culte, soit en faveur des idées nouvelles, y furent célébrées.

Le 10 décembre 1793, le décret de la Convention nationale réhabilitant la mémoire du chevalier de La Barre, supplicié à Abbeville en 1776 après avoir fait amende honorable devant l'*Ecce homo* placé sur le trumeau central, entre les deux vantaux de la porte, fut le prétexte d'une grande fête en l'honneur de la déesse Raison.

Le représentant du peuple André Dumont, au milieu d'un immense cortège, se rendit à la ci-devant église où la déesse de la Liberté fut placée sur le maître autel à côté des bustes de Marat et de Lepeletier de Saint-Fargeau, tandis que les assistants entonnaient en chœur des chants patriotiques.

Quelques mois après, le 20 prairial an II, le culte en l'honneur de l'Etre suprême y est célébré et l'inscription de l'article Ier du décret de la Convention du 18 floréal : *Le peuple français reconnaît l'Etre suprême et l'immortalité de l'âme* remplace celle de *Temple de la Raison*.

Enfin, après avoir donné asile aux fêtes décadaires, en 1799, les cérémonies en l'honneur du culte catholique étaient autorisées dans l'ancienne collégiale.

Mais l'édifice, que l'explosion du magasin à poudre de la ville, en novembre 1773, avait ébranlé et qui avait encore souffert de la Révolution, présentait de sérieux périls, la tour dite de *Saint-Firmin* ayant pris une inclinaison dangereuse.

A son passage dans la cité, en 1803, le Premier Consul s'intéressa à sa conservation et, dès le rétablissement officiel du culte catholique, des travaux furent entrepris pour le consolider.

En 1852, certaines parties présentèrent de nouveaux dangers et forcèrent les pouvoirs publics à fermer la Collégiale; l'éminent architecte Viollet-le-Duc, appelé alors à se prononcer, fit un long rap-

port pour déclarer « qu'il y aurait un grand intérêt au point de vue de l'art à le conserver ».

Un mouvement s'établit alors en sa faveur et des sommes importantes, souscrites par l'Etat, la ville, la fabrique, le département et par des particuliers, permirent de faire reconstruire certaines parties de l'édifice et de le réparer entièrement, puis pour consolider l'état alarmant des murs des deux tours, l'on construisit en 1890 l'arc triomphal tout orné de sculptures qui décore l'entrée de la grande nef en servant de support au superbe buffet d'orgues qui date du commencement du XVIIIe siècle.

Ses abords, qui étaient à demi cachés dans un fouillis de vieilles masures, en ont été débarrassés vers 1875, et il apparaît sous un aspect bien différent à celui sous lequel le dépeint Victor Hugo dans ses *Souvenirs de voyage* datés de 1837 : « J'ai revisité à Abbeville, dit-il, Saint-Wulfranc et sa vieille façade toute rongée par la bise et par la lune. J'ai revu cette belle église avec autant de plaisir que la première fois il y a deux ans. Elle a quelques rides de plus et je n'en ai pas de moins. Il y a à l'angle une sublime statue de vieillard à demi enfoncée dans un toit. Ils ont bâti là une ignoble maison qui lui monte jusqu'à la ceinture, le vieux saint de pierre les laisse faire sans interrompre sa calme rêverie. A côté de lui un guerrier, que cette honteuse crue de tuiles semble près d'atteindre, s'en dégage fièrement. Toutes ces figures sont graves et belles. »

Aujourd'hui, rien n'empêche d'embrasser l'en-

semble du monument, son admirable façade et sa gracieuse tour dite de *Saint-Firmin* qui marque l'emplacement du transept.

Du haut de la plate-forme des tours on peut contempler la ville, ses faubourgs enfouis dans la verdure, le cimetière, et au loin la ligne bleue infinie de la mer...

Lorsque, aux premières étoiles, le crépuscule tombe comme un grand voile sur l'édifice, la tourelle dite du guetteur, juchée au sommet de la tour de gauche, s'illumine d'une petite lueur de ver luisant, car, fidèle à une tradition qui remonte bien avant le XIVe siècle, la ville charge encore un *guetteur* de scruter l'horizon pour veiller à la sécurité au point de vue de l'incendie, mais depuis 1898 a supprimé le signal qu'il faisait entendre toutes les demi-heures en lançant, au moyen d'un cornet, le son monotone d'une note triste et plaintive qui se répercutait dans le grand silence de la ville endormie.

AIRE-SUR-LA-LYS

La collégiale d'Aire remplace une église qui avait été dotée d'un collège de 14 chanoines en 1064 par Baudoin, comte de Flandre, et Adèle, sa femme, et consacrée en l'an 1166 au prince des Apôtres.

Cet édifice qui avait été réparé peu après le terrible incendie qui avait réduit en cendres plus de 400 maisons de la ville, en 1405, tombait en ruines à la fin du xve siècle, lorsque le chapitre conçut le projet de le faire réédifier.

Mais cette nouvelle construction, bien que commencée en 1494, ne fut complètement terminée qu'au xviiie siècle; les calamités et les guerres qui désolèrent la cité lui ayant été néfastes.

Au début, les travaux allèrent rapidement : en 1531, le chœur et la nef étaient terminés et le clocher, commencé en 1509, était presque achevé en 1524, lorsqu'il s'écroula sur l'édifice; en 1534, dès qu'il fut relevé, on commença le transept, les bas côtés et les chapelles.

Ceux-ci était à peine terminés que la cité qui était

alors sous la domination de l'Espagne, fut assiégée par les Français; le 13 juin 1641, les voûtes de la nef furent percées par onze boulets et l'intérieur ne forma plus qu'un monceau de ruines.

Pour les réparer, le chanoine Franery légua le tiers de sa fortune; mais la ville qui s'était rendue aux Français fut reprise par les Espagnols et dut subir un nouveau siège, en 1676.

Après cette nouvelle lutte, Louis XIV accorda au chapitre 14,000 florins pour reconsolider l'édifice qui avait été fortement endommagé et dont le toit de la grande nef s'était écroulé; mais en 1710, l'armée des Impériaux, commandée par le prince Eugène et le duc de Marlborough, s'empara de la place après 52 jours d'un siège au cours duquel la collégiale avait été en partie ruinée, et ce ne fut que quelques années après le traité d'Utrecht, qui avait rendu cette ville à la France, que de grands travaux de restauration furent commencés pour sauver de la ruine ce qui restait du monument, et reconstruire la tour du clocher qui s'était écroulée dans la nuit du 21 février 1711.

En 1728, le chœur était rétabli et la réédification de la tour de la façade était complètement terminée en 1760.

Dans son ensemble, l'édifice est une construction de la dernière période de l'art gothique; son plan, qui est celui d'une croix latine, est composé d'une nef flanquée de collatéraux, d'un transept et d'un déambulatoire avec chapelles rayonnantes; il mesure

Aire-sur-la-Lys. — Commencee en 1494 dans le style ogival.

103 mètres de longueur sur 20 de large et la nef a 23 mètres de hauteur sous voûte.

Cette église, qui passe pour être la plus ornée de toutes celles du Nord de la France, a ses voûtes décorées de peintures polychromes d'un goût très discutable, mais possède d'autres fresques du XVIe siècle, un beau buffet d'orgues provenant de l'abbaye de Clairmarais et une statue de la Vierge ayant appartenu à la confrérie de Notre-Dame-de-Panetière, fondée en 1309 dans le but de distribuer du pain aux malheureux.

Un jubé moderne en bois sculpté ferme le chœur.

Le collège des chanoines fut supprimé en 1790 et le magnifique trésor qu'elle possédait fut pillé en 1793.

A l'extérieur, le portail est surmonté d'une tour carrée terminée par une plate-forme ornée d'une balustrade avec clochetons aux angles; percée d'une fenêtre ogivale au-dessus du porche, cette tour, qui a été décorée de sculptures en 1760 par Jean-Ignace Humetz, porte les dates de 1590-1735-1747-1750.

AIRVAULT

Sur un plateau dominant le Thouet et au fond d'une gorge qui n'en est éloignée que de deux cents mètres, est située la petite ville d'Airvault, célèbre par l'ancienne Abbaye de chanoines réguliers de Saint-Augustin qu'y fonda, vers 964, Hildéarde ou Aldéarde d'Aunay, veuve d'Herbert Ier, vicomte de Thouars, et que gouverna, comme abbé commendataire, le célèbre cardinal Dubois, ministre de la Régence.

De cette abbaye, qui fut ruinée par l'amiral de Coligny après sa défaite à Moncontour et par la Révolution, seule reste aujourd'hui, l'église dédiée à saint Pierre, que les archéologues considèrent comme l'un des plus purs spécimens du style roman dans le Poitou, et l'un des plus remarquables, au point de vue iconographique.

Construite de 1015 à 1100 sur les plans de l'un des abbés du monastère, Pierre de Saine-Fontaine, elle est précédée d'un narthex et comprend trois

nefs, un transept avec absidioles, et un chœur avec déambulatoire et trois chapelles absidales.

Intérieurement, l'édifice mesure 59 mètres de longueur sur 15 m. 60 de large, et les voûtes de la nef sont soutenues à 16 mètres de hauteur, par des piliers ornés de chapiteaux dont la décoration aux sujets empruntés à l'histoire, à la flore et aux animaux chimériques, offre une étrange variété de composition.

Les uns nous montrent : un combat d'hommes armés, une représentation de la Cène, des pèlerins; d'autres : des entrelacs et des feuilles d'une courbure gracieuse, tandis que des animaux chimériques ouvrent une large gueule, montrent les dents, tirent la langue ou appuient leurs pattes sur des monstres gigantesques qui se détachent presque en entier de leur corbeille.

A l'encontre de ceux-ci, les chapiteaux qui couronnent les quatre faisceaux de colonnettes placées aux piliers du transept pour soutenir le clocher ne sont ornés que de feuillages.

La nef centrale ainsi que le chœur ont été recouverts, à la fin du XIIe siècle, d'un système de voûtes dérivant de l'architecture angevine; elles sont composées de croisées d'ogives chevauchant les unes sur les autres et se font remarquer par leurs nervures secondaires qui dénotent les caractères de l'époque de transition.

Au transept se trouve un remarquable tombeau du XIIe siècle, qui passa longtemps, à cause de la

Airvault. — Ensemble de l'édifice construit de 1015 à 1100 sur les plans de l'abbé Pierre de Saine-Fontaine.

petite église gravée sur sa pierre tumulaire, pour être celui d'Hildéarde, fondatrice du monastère, mais que des études plus approfondies et des fouilles pratiquées à la fin du XIXe ont démontré être celui de l'abbé architecte Pierre de Saine-Fontaine.

A l'extérieur, la façade qui est pauvre d'aspect a été mutilée par les protestants, et des trois portes dont elle est percée pour donner accès aux nefs de l'église, seule celle du milieu offre un intérêt pour les 24 figures assises placées sur la zone inférieure de l'archivolte, représentant les vieillards de l'Apocalypse.

Une grande fenêtre surmonte cette porte depuis la fin du XVIIIe siècle et la partie supérieure de la façade est flanquée de deux tourelles couronnées par des clochetons de l'époque de transition.

La croisée du transept est, depuis le XIIIe, surmontée d'un clocher dont la tour carrée composée d'un seul étage est percée sur chacune de ses faces de deux baies accouplées entre deux arcades aveugles; une flèche octogonale en pierre, flanquée à sa base de quatre clochetons d'angles, la couronne, et forme avec elle une hauteur totale de 55 mètres.

ALENÇON

L'ÉGLISE Notre-Dame d'Alençon, l'un des plus beaux monuments du style gothique flamboyant du département de l'Orne, a été élevée sur les ruines d'une chapelle qui avait été construite dans la première moitié du XIe siècle par Guillaume de Bellême, fondateur de l'abbaye de Loulaye, sur le territoire des seigneurs de Larré, moyennant une redevance annuelle que ces seigneurs avaient le droit de prendre sur l'autel le jour de la Chandeleur, et qui consistait en une havée (1) de chandelles.

Commencé vers la fin du XIIIe siècle, le monument eut à subir au cours des travaux plusieurs remaniements et agrandissements qui en modifièrent le plan primitif; c'est ainsi que l'admirable nef de 31 mètres de longueur sur 9 m. de large et 19 m. de hauteur, toute ornée de sculptures, fut reconstruite vers 1350 par le maître d'œuvre Jean Auxtabours, et agrandie en 1444 par Jean Tabar, l'aîné, et que

(1) Poignée.

les bas côtés, larges de 4 m. 50 et hauts de 7 m. 80, ne furent terminés que beaucoup plus tard.

Dans la première moitié du XVIIIe siècle, un violent incendie détruisit le chœur et le clocher qui furent reconstruits en 1744 par l'architecte Perronet, dans un goût déplorable : le chœur, de 17 mètres de longueur sur 17 m. de hauteur et 9 m. de large, est d'une pauvreté qui contraste avec la nef, et la tour carrée du clocher est surmontée d'un dôme qui n'a aucun rapport avec le reste de l'édifice.

La nef principale est décorée de vitraux du XVIe siècle et renferme une chaire de 1536, toute en pierre sculptée, du haut de laquelle Bourdaloue et Daubenton ont fait retentir leur parole sacrée; pour y avoir fait entendre un violent discours contre les Parlements, en 1756, le Père d'Embrin fut poursuivi et, n'ayant pu être arrêté, fut pendu en effigie.

Une légende populaire attribue les sculptures de cette chaire à un condamné à mort qui aurait été gracié pour ce travail.

Le maître-autel est surmonté, depuis 1746, d'un baldaquin soutenu par quatre colonnes de marbre, et d'une Assomption de la Vierge.

Les guerres religieuses exercèrent leurs ravages à Alençon; en 1559, les calvinistes furent maîtres de la ville et mutilèrent une foule des admirables sculptures du portail exécutées au XVIe siècle sous la direction de Jean Lemoyne.

Malgré ces dévastations, celui-ci est encore très remarquable pour sa hardiesse et la légèreté de ses

Alençon. — Église Notre-Dame. Portail du xvie siècle.

trois porches dont les couronnements en pyramide sont découpés à jour et réduits en une véritable dentelle de pierre.

Dans la grande frise sculptée qui surmonte l'arcade centrale, se détachent sept figures représentant la Transfiguration.

Au point de vue artistique, ce porche est le magnifique décor d'une superbe conception architecturale, qui malheureusement a été dénaturée à l'intérieur et à l'extérieur.

Parmi les cérémonies du moyen âge qui subsistèrent dans cette église jusqu'à la fin du XVIIe siècle, l'une des plus populaires est celle qui avait lieu le jour de saint Nicolas et qui consistait à choisir un enfant de la ville pour l'habiller en évêque.

LES ANDELYS

Le Grand Andely, situé dans la vallée arrosée par le Gambon, et le Petit Andely, bâti sur la rive droite de la Seine, forment, par leur agglomération, la double ville des Andelys; et renferment chacun un très bel édifice.

L'église collégiale du Grand Andely, dédiée à Notre-Dame aurait été, suivant plusieurs auteurs anciens, bâtie dans la vallée vers 1070 par Guillaume Bonne-Ame, archevèque de Rouen, et le gros œuvre aurait été terminé au commencement du XIIe siècle.

En 1119, en effet, Louis le Gros ayant pris la ville par trahison, la garnison se réfugia dans cet édifice, dont l'intérieur, du style gothique et de la Renaissance, forme une croix latine de 69 m. 45 de longueur, du portail au chevet sur 24 m. de large aux transepts.

Justement renommé pour la décoration de feuillages, de fleurons, de dais entre lesquels grimacent des mascarons et rampent des chimères pour former

les pendentifs de ses clefs de voûtes, il doit encore une partie de sa réputation aux nombreuses chapelles ornées de somptueux vitraux, qui furent édifiées du XIIIe au XVIIIe siècle, et tout particulièrement à celle que Gervers-du-Bus, chanoine de la collégiale, fit construire à ses frais en 1343.

Placée au centre du chevet, cette dernière est éclairée par un vitrail de 1530 inspiré par la légende du *Miracle de saint Théophile* et nous montre : Théophile lié par une corde dont le bout est tenu par un monstre au groin hideux; devant celui-ci, qui n'est autre que le démon, apparaît la Vierge qui l'oblige à lâcher le pacte que Théophile a jadis signé de son sang.

De curieuses stalles, exécutées en 1466 par Nicolas Lechevalier, huchier de la paroisse d'Andely, meublent le chœur; la variété des sujets symboliques ou réalistes, qui sont sculptés sur les miséricordes et les accoudoirs, dénotent de la part de cet imaigier un talent satirique plein d'imagination.

Les pierres tombales qui pavaient la nef et le chœur furent détruites en 1789, mais après la suppression de la Chartreuse de Gaillon, la collégiale fut enrichie d'un groupe en pierre représentant l'ensevelissement du Christ et d'un autel sculpté dont le retable : *Jésus parmi les docteurs*, est attribué à Jacques Stella.

La façade, d'aspect régulier et imposant, est flanquée de deux tours carrées qui diffèrent de hauteur, mais qui sont de largeur semblable.

Les Andelys. — Vue d'ensemble de l'église du Grand Andely, XIIe siècle.

Jusqu'au premier étage, ces tours sont réunies par un porche extérieur et intérieur qui est percé, au centre, d'une large baie formant un arc en rond-point surbaissé reposant sur des pilastres unis, accompagnée de deux autres ouvertures semblables, closes par un panneau orné de colonnes et d'arcades ogivales.

Au-dessus de la galerie qui surmonte le porche, une belle rose flamboyante inscrite dans une grande fenêtre ogivale éclaire la nef, puis un fronton aigu termine cette partie de la façade.

Le portail méridional des transepts, du syle flamboyant, est ajouré dans certaines parties comme de la guipure, tandis que celui du nord, orné de pilastres, tradu't l'art de la Renaissance.

Depuis le xve siècle, une petite tour carrée, recouverte d'un toit polygonal, s'élève au-dessus de la croisée du transept.

Enfin le chevet est terminé par un mur droit à pignon soutenu intérieurement par les deux piliers engagés qui s'élèvent jusqu'au triforium du chœur.

LE PETIT ANDELY

La construction de l'église Saint-Sauveur a été commencée vers la fin du XIIe siècle, lorsque Richard Cœur-de-Lion eut doté la cité d'une enceinte fortifiée et l'édifice qui a été construit d'un seul jet, ainsi que le svelte clocher qui le surmonte, offre une grande unité de style à l'intérieur.

Le plan forme une croix grecque et le chœur est terminé par un hémicycle polygonal à sept pans sur chacun desquels s'élève une arcade en ogive qui est supportée par des piliers cylindriques de 1 m. 70 de circonférence, aux chapiteaux décorés d'une ornementation empruntée à la flore aquatique.

Des figures humaines placées sur leur tailloir supportent trois colonnettes et un enfant, accroupi pour former une sorte de console, soutient en outre la plus grosse des colonnes qui cantonnent chacun des deux piliers placés à l'intertransept; tandis que l'un de ces enfants pleure, l'autre rit.

L'heureuse distribution de ces piliers permet d'em-

brasser d'un coup d'œil tout l'intérieur de l'édifice et d'admirer les élégantes proportions du chœur et des collatéraux.

L'église renferme quelques œuvres intéressantes parmi lesquelles : une statue du Saint Sauveur du XIVe siècle, un beau buffet d'orgues et un autel orné d'un retable dont le panneau central : *L'Adoration des Mages*, est attribué à Philippe de Champaigne.

La façade principale, qui est précédée d'un porche en bois ajouté au XIVe siècle, est formée d'un simple mur à pignon sans ornements, percé seulement d'une baie au rez-de-chaussée et dans son fronton d'une fenêtre semblable à celles des croisillons : elle n'a rien de remarquable; tout autre est l'abside qui forme extérieurement, avec les transepts et la flèche en charpente qui jaillit de sa croisée pour porter son coq doré à 47 mètres de hauteur, un ensemble architectonique très régulier.

Le Petit Andely. — Abside de l'église Saint-Sauveur terminée au XIIIe siècle.

AUXERRE

La plus ancienne église d'Auxerre, Saint-Eusèbe, n'est autre que l'abbatiale du monastère fondé vers 623 par l'abbé de Saint-Germain, saint Pallade, qui avait succédé à l'évêque Didier, neveu de la reine Brunehaut, sur le trône épiscopal d'Auxerre.

Construite vers 1086 par les moines de l'abbaye, mais remaniée au cours des siècles, cette église, qui se compose d'une nef avec bas côtés et d'un chœur avec déambulatoire, forme un mélange hétérogène de tous les styles.

La nef centrale et les bas côtés sont de la fin du XIIe siècle, mais leurs voûtes ne datent que du XIIIe, et le chœur et la chapelle absidale ont été rebâtis en 1530, dans le style gothique, à la suite de leur écroulement.

A l'extérieur, la tour romane, construite à la naissance du chœur, est la partie la plus ancienne et la plus intéressante de l'édifice; commencée à la fin du XIe siècle, elle a été achevée vers 1140; carrée

AUXERRE. — Vue de l'église Saint-Eusèbe avec sa tour du XIIe siècle.

à la base, elle devient octogone dès l'amortissement des contreforts et comprend trois étages percés de fenêtres dont le plein-cintre s'appuie sur de gracieuses colonnes romanes; au second étage, les arcades plein-cintre de ces ouvertures abritent deux baies accouplées, terminées par des arcades ogivales.

Une flèche octogone en pierre, percée de fenêtres gothiques, surmonte cette tour depuis le XVe siècle.

Au XIe, peu après la construction de l'église, à la suite de dissentiments survenus parmi les moines, l'évêque Humbert, peu satisfait de leur discipline, les remplaça par des chanoines réguliers obéissant à la règle de saint Augustin.

Transformé à nouveau, en 1654, par l'évêque de Broc, le monastère était occupé par des chanoines, gouvernés par un chanoine de la cathédrale portant le titre d'abbé, lorsque éclata la Révolution qui les dispersa.

AVALLON

Plusieurs auteurs anciens attribuent la fondation de l'église Saint-Lazare au comte Gérard d'Avallon, et la création de son chapitre de chanoines à l'année 860.

Au XIe siècle, cette collégiale ayant été jugée insuffisante pour contenir le nombre des fidèles, le chapitre décida de la faire reconstruire sur le plan des anciennes basiliques, et en 1106, le pape Paul II venait faire la consécration de l'édifice, qui ne conservait du précédent que la modeste crypte sur laquelle est construit le chœur.

Enrichie par les comtes de Bourgogne et par les seigneurs, le chapitre, qui jouissait déjà au XIIe siècle de 24 prébendes et d'un grand nombre de prérogatives, fut encore doté de nouveaux revenus en 1323, par la duchesse Agnès, fille de Louis IX, et par Eudes IV, en 1346.

Bâti sur un plan rectangulaire, le monument actuel, qui a été remanié à la suite des guerres religieuses du XVIe siècle et des ouragans de 1601 et 1633,

qui détruisirent le clocher et la tour du portail, est composé de trois nefs avec chevet circulaire et abside en cul-de-four; des piliers flanqués de quatre colonnes cantonnées en croix séparent les collatéraux.

Le chœur, ainsi que les deux chapelles qui terminent les bas côtés, et quelques arcades en plein-cintre enclavées dans le mur du côté nord près de la chapelle de Saint-Pierre, sont les parties les plus anciennes, elles datent de la fin du XIe siècle, tandis que les bas côtés du style ogival appartiennent au XIIe.

Eglise paroissiale, alors que Saint-Lazare n'était que collégiale, la chapelle Saint-Pierre, composée d'une seule nef, a été réunie à cette dernière et communique avec elle par des travées ogivales pratiquées au XIVe siècle.

La partie la plus remarquable de l'édifice principal est le portail dont l'ornementation est considérée comme l'une des plus riches du style roman bourguignon du XIIe siècle; malheureusement, cette belle sculpture décorative a été très mutilée et la plupart des statues qui la décoraient furent brisées en 1562.

L'année précédente, Etienne Filzjean, gouverneur de la Bourgogne, avait contraint les chanoines à vendre les objets précieux que renfermait le trésor, pour contribuer à la défense de la ville en proie à la rivalité des catholiques et des protestants dont l'esprit avait été exalté par les exhortations de plu-

AVALLON. — Portail de l'église Saint-Lazare, style roman Bourguignon du XIIe siècle.

sieurs prédicateurs, parmi lesquels on comptait l'un des chanoines de la collégiale, frère du célèbre réformateur religieux, Théodore de Bèze, qui fut chargé par Calvin de continuer son œuvre.

La tour du portail a été reconstruite en 1670 pour remplacer celle que la foudre détruisit en 1633, mais le dôme octogonal placé au centre de l'édifice pour éclairer la nef et le chœur, est une construction qui a été ajoutée lors des remaniements précédents.

Après avoir été fermée à la fin du XVIIIe siècle, la collégiale, qui avait compté au nombre de ses abbés deux évêques d'Autun : Henri de Bourgogne au XIIe et Ferri de Grancey en 1420, qui avait eu en outre comme chanoine Jean Garrikes, l'un de ceux qui se distinguèrent au concile de Constance en 1526, fut rendue au culte par le Concordat.

AVENIÈRES

Agréablement situé aux portes de Laval, sur la rive droite de la Mayenne, le bourg d'Avenières offre à tous ceux qui s'intéressent à l'architecture du moyen âge l'un des plus curieux édifices du département.

Une légende nous apprend que Gui II, seigneur de Laval, étant tombé accidentellement avec son coursier dans la Mayenne, fut sauvé, quoiqu'il ne sût pas nager, après avoir imploré Notre-Dame : le courant l'ayant déposé doucement dans un champ d'avoine, au milieu duquel se dressait une statue de la Vierge, entourée de lumières, Guy y fit bâtir une église qu'il dédia à Notre-Dame d'Avenières (1), en témoignage de sa reconnaissance.

Puis, à côté de cet édifice, il fit élever un prieuré qu'après avoir doté, il donna à l'abbaye de Ronceray où sa fille était religieuse.

Richilde, parente de Foulques Néra, comte d'An-

(1) Avenières, du latin *avena* (avoine).

jou, abbesse de ce monastère, envoya Agnès de Laval gouverner le nouveau prieuré, et bientôt après, quelques maisons vinrent se grouper à l'ombre de l'église pour former la bourgade d'Avenières.

Edifiée vers 1040, la basilique Notre-Dame appartient au style roman de transition, sa forme est celle d'une croix latine avec nef et collatéraux, transept et chœur entouré d'un déambulatoire, avec cinq petites chapelles rayonnantes.

Malgré les pillages et les incendies que lui firent subir les troupes anglaises au xve siècle, et les agrandissements et embellissements dont il a été l'objet aux xvie, xviie et xviiie, ce sanctuaire a gardé sa première beauté.

La nef spacieuse fut réédifiée après l'incendie qui l'avait détruite en partie au xve siècle, et la tour et le clocher de pierre furent construits en 1534.

L'église est ornée de deux grandes statues en bois représentant le Saint-Sauveur et saint Christophe, d'un buffet d'orgue de 1580, d'un curieux tableau du xve siècle, et renferme encore la statue de la Vierge, découverte par Guy II, vers 1040.

Dans le transept, une pyramide en marbre noir rappelle, depuis 1816, le souvenir des 14 prêtres du diocèse de Laval, qui furent guillotinés le 21 janvier 1794 sur l'une des places de la ville.

A l'extérieur, le portail principal paraît être écrasé par la haute fenêtre qui le surmonte, mais l'abside avec sa couronne de chapelles régulières, et la tour carrée, percée de deux baies jumelles, qui

Abside de la basilique d'Avenières près de Laval.

s'élève au-dessus de la croisée du transept, pour soutenir la flèche en pierre délicatement ouvragée, et flanquée de gracieux clochetons d'angles, qui fut réédifiée à la suite du terrible ouragan de 1701, qui la détruisit ainsi qu'une grande partie de la toiture et de la nef, complète avec celle-ci, d'une manière élégante, cet intéressant édifice.

A la fin du XVIIIe siècle, le prieuré fut vendu, mais l'abbatiale ne subit aucun dommage.

AVIOTH

L'admirable église d'Avioth (Meuse) a été élevée au XIVe siècle pour commémorer la découverte, dans un buisson d'épines, d'une statue de la Vierge noire, mais son plan primitif a subi des modifications importantes aux XVe et XVIe.

Aucun document précis ne mentionne la date exacte de la construction de ce monument, ni le nom du maître d'œuvre qui en a conçu le plan et dirigé les travaux; seule une pierre tombale nous apprend qu'une première inhumation y fut faite en 1411.

L'intérieur, composé d'une nef du style rayonnant avec collatéraux, et d'une abside pentagonale, autour de laquelle se prolonge le bas côté, est voûté d'ogives à nervures croisées, supportées par des piliers massifs et trapus, irrégulièrement distancés, et les cinq faces de l'abside renferment chacune une chapelle peu profonde.

L'église, qui mesure dans œuvre quarante et un mètres de longueur sur dix-neuf de large, est ornée

de merveilleuses sculptures du style flamboyant et de vitraux des XVe et XVIe siècles.

De belles stalles de bois délicatement décorées de figures, de médaillons et d'arabesques dans le goût de la Renaissance, ainsi qu'un superbe maître-autel meublent le chœur depuis le XVIe siècle, et quelques pierres tombales et un sarcophage en pierre provenant de la chapelle sépulcrale des seigneurs de Breux sont placés dans les chapelles.

En dehors de ces œuvres d'art, l'église ne possède plus qu'une chaire à prêcher, en pierre, dont les sculptures traitées avec naïveté par Noé F. portent la date de 1534, et un buffet d'orgues de 1680; les objets précieux que renfermait le trésor ayant été pillés en 1596 et en 1793.

A l'extérieur, une chapelle carrée, isolée, véritable bijou du style flamboyant, a été ajoutée en 1539 sur le côté nord à la naissance du chœur, et rompt la régularité du plan.

D'après Viollet-le-Duc, lorsque la messe était dite, le prêtre sortait de cette chapelle qui était placée près de la porte d'entrée du cimetière, s'avançait sur la plateforme pour exhorter les fidèles à prier pour les morts, et donnait la bénédiction (1).

La richesse de cette chapelle dite de la *Recevresse*, le luxe d'ornementation déployé dans ses sculptures, en font une œuvre de la plus haute valeur architec-

(1) VIOLLET-LE-DUC, *Dictionnaire de l'architecture*, t. II, p. 448.

tonique, qui dénote une science profonde de la part des constructeurs et des imaigiers qui ont taillé la pierre des rempants, des galeries, des gargouilles et des pinacles avec une si remarquable légèreté.

Nulle part, en effet, l'art du constructeur n'a été poussé à un plus haut degré de perfection, et si le style flamboyant

Avioth. — Chapelle *de la Recevresse*, chef-d'œuvre architectonique du XVIe siècle.

a été cause de la décadence du style gothique, il a donné là une œuvre des plus gracieuses.

A l'intérieur, de sveltes colonnettes soutiennent ses voûtes.

Le nom de *Recevresse* lui viendrait, dit-on, de ce qu'autrefois il était d'usage à la fête de Saint-Jean de déposer des offrandes de blé, de fruits, d'animaux, de linges et de toutes sortes de produits, devant la statue.

Extérieurement la façade de la basilique, terminée par un pignon aigu, est flanquée de deux tours carrées d'une structure très simple, qui appartiennent en grande partie à la construction primitive de l'édifice, le couronnement ayant été exécuté dans les premières années du XIXe siècle.

Le centre de cette façade est percé de deux portails abrités par un gable aigu, aux profondes voussures peuplées de nombreuses statues et de scènes empruntées à l'ancien et au nouveau testament, à la légende du voleur et à celle du champ-de blé.

Au dessus, une galerie sert d'appui à une rose de six mètres de diamètre surmontée d'un gable qui encadre un médaillon représentant le jugement d'une femme qui aurait commis des blasphèmes dans l'église d'Avioth.

Les transepts aux frontons aigus diffèrent peu dans leur structure : celui de gauche est percé d'un petit portail ogival surmonté d'un gable aigu et d'un oculus, tandis que l'oculus qui orne celui de

droite est inscrit dans une ogive surmontée d'une statue.

Situé à l'écart des villes dans une bourgade de 285 habitants, cet incomparable poème de pierres, né d'une tradition miraculeuse, s'impose à l'admiration par la beauté de sa forme et l'harmonie qui s'en dégage.

BAR-LE-DUC

Bar-le-duc est formé par deux villes : la ville basse et la ville haute ; la première est arrosée par l'Ornain, tandis que la seconde s'élève en amphithéâtre sur la colline qui couronne l'église collégiale, dédiée à saint Pierre, dont le coq doré détache sa fière silhouette à une altitude de 274 mètres au-dessus du niveau de la mer.

Bien que la première pierre de cette collégiale ait été posée en 1318, les travaux de l'édifice, par suite des dissensions et des luttes qui existèrent dans la contrée, furent bien souvent interrompus, et le monument ne put être achevé qu'à trois reprises différentes.

Composé de trois nefs, il a été élevé sur les cryptes d'une église à laquelle en 1315 le comte Edouard Ier avait, par une charte, accordé un collège de chanoines; charte que Louis XI confirma plus tard, en accordant au chapitre de nouveaux privilèges.

L'intérieur forme une croix latine sans déambula-

Bar-le-Duc. — Collégiale Saint-Pierre édifiée au xive siècle.

toire, et les basses nefs sont terminées chacune par une chapelle; celle de gauche qui renferme les ossements des comtes et ducs de Bar est surmontée du mausolée et de la statue en marbre blanc de René de Châlons, prince d'Orange, tué au siège de Saint-Dizier en 1544.

Celui-ci est représenté debout par un cadavre nu, moitié momie, moitié squelette, entièrement rongé par les vers; dans la main droite qui est levée, un cœur en vermeil renfermait autrefois celui du prince.

Cette statue d'un réalisme aussi frappant et à laquelle il ne manque que la devise gravée en latin sur le tombeau du cardinal Lagrange, mort en 1402 à Avignon (1) : « Malheureux, quelle raison as-tu d'être orgueilleux? Tu n'es que cendre, et tu seras bientôt comme moi un cadavre fétide, pâture des vers », est l'œuvre de Ligier Richer et date de 1545.

Primitivement élevé dans la collégiale de Saint-Maxe il a été transféré en celle de Saint-Pierre avec les ossements des ducs de Bar, en 1789.

L'église renferme, en outre, un Christ en Croix du même artiste et des fon s baptismaux taillés dans un bloc de marbre et décorés d'une guirlande de fleurs.

Le portail attribué à Jacquemin de Commercy et à Jean Krocq de Bar-le-Duc a été commencé à la fin du règne de Louis XI et fut élevé aux frais de ce roi, du duc René et de la duchesse Philippe de Gueldres.

(1) Ce tombeau fait partie des collections du Musée Calvet à Avignon.

Bar-le-Duc. — Tombeau de Rene de Châlons
par Ligier Richer, 1545.

D'une apparente régularité il est divisé en trois parties dans le sens de la longueur et en trois également dans celui de la hauteur.

Dans sa partie inférieure il est percé de trois portes donnant accès aux nefs de l'édifice : celle du milieu élève son pignon jusqu'au centre de la rosace qui le surmonte, et chacune des deux autres soutiennent de grandes fenêtres ogivales; seule la troisième partie diffère par le pignon qui surmonte le porche central et par la tour terminée par un campanile élégant qui forme le clocher.

BAR-SUR-AUBE

Assise sur les rives de l'Aube, Bar, qui est d'origine ancienne, fut détruite par les Huns en 451, et reconstruite peu après pour devenir capitale du Vallagre, et être réunie au domaine de Champagne, en 1094.

A cette époque ses puissants comtes y possédaient un château dont la chapelle érigée en collégiale en 1159, fait partie aujourd'hui de l'Eglise consacrée à saint Maclou.

De petites dimensions, cet édifice a été remanié à diverses époques; l'intérieur possède une nef principale et un transept qui appartiennent au roman, des bas-côtés dont les voûtes reconstruites au XIIe siècle laissent apparaître l'ogive, et un chœur du XIIIe orné d'un maître autel dont le rétable en bois doré est attribué à Bouchardon.

Avant les remaniements dont elle a été l'objet, cette église était une véritable nécropole dont il ne reste plus aujourd'hui que quelques pierres tumulaires des XVe et XVIe siècles.

Bar-sur-Aube. — Clocher de l'église collégiale Saint-Maclou, XIIIe siècle.

A l'extérieur le portail sans intérêt a été reconstruit au XVIIIe dans le style grec, mais la tour carrée percée de fenêtres accouplées et surmontée d'une flèche hexagonale sans ornement qui s'élève au flanc septentrional pour servir de clocher à l'édifice date du XIIIe, et dépendait du château des comtes de Champagne dont elle formait la principale entrée; pour cette raison, elle offre le plus grand intérêt pour l'histoire de cette cité, qui ne compte plus aujourd'hui que 4,550 habitants.

BÉZIERS

Dédiée au premier évêque de la Gaule Narbonnaise, la collégiale de Saint-Aphrodise fut, d'après la *Gallia Christiana*, église cathédrale jusqu'au viiie siècle, puis convertie en abbatiale, sécularisée au xiie et érigée en Collégiale.

Saccagée et dévastée lors des invasions sarrasines en 719, et plus tard par Charles Martel, elle était en partie ruinée au commencement du xe siècle lorsque le vicomte de Béziers et Garsinde, comtesse de Toulouse, la firent réédifier.

Reconstruite sur son ancienne crypte, le monument, qui était alors du style roman, fut agrandi par des additions successives qui dénaturèrent son caractère, et tel que nous le voyons aujourd'hui il est composé de parties romanes de la première époque et de constructions ogivales du xve siècle.

A l'intérieur, il est divisé en trois nefs séparées par des piliers carrés sur lesquels reposent des arceaux en plein cintre, mais, seuls les murs de la nef centrale et du collatéral de gauche sont du xe siècle; car les

transepts, le chœur, avec sa voûte en tiers-point et les chapelles méridionales du style ogival furent ajoutés au xve.

Au xiiie, on exhaussa les murs des bas-côtés, pour soutenir les retombées des voûtes de la grande nef que l'on reconstruisit en forme de fer à cheval; ce remaniement nécessita la fermeture des fenêtres qui éclairaient cette nef, et l'ouverture de hautes baies dans le mur occidental.

La porte méridionale est romane à l'intérieur, et ogivale au dehors.

L'église abrite une pierre tumulaire sur laquelle est gravée l'effigie du défunt, quelques tableaux intéressants, et la crypte de six mètres de diamètre, qui appartenait à l'église primitive renferme le tombeau de l'évêque Aphrodise.

A l'extérieur : la porte d'entrée méridionale, la rose du portail, la tour du clocher sont du xve siècle, et la façade méridionale de ce dernier est décorée d'une tête de chameau destinée à rappeler la célèbre légende qui se rattache à la monture du premier évêque de Béziers, lorsqu'il était encore idolâtre et grand-prêtre du temple de Mercure à Héliopolis.

Au xviie siècle, en vertu de cette légende, lors de la fête de *Caritachs*, d'origine grecque, que l'on célébrait chaque année le jour de l'Ascension « on exhumait huit jours auparavant un chameau de bois revêtu d'une toile peinte sur laquelle on voyait les armoiries de la ville.

« Conduit par un cornac le quadrupède oriental

allait frapper à la porte d'une maison où le chameau de l'évêque Aphrodise avait autrefois reçu l'hospitalité après le martyre de ce prélat, puis il faisait une visite à l'église : le chameau entrait dans le temple et rendait hommage au divin patron par de violents claquements de mâchoire...

« Mais cette manière d'honorer un saint et de célébrer un touchant souvenir finit par déplaire, et le ruminant fut consigné à la porte de l'église (1). »

(1) Henri Julia, *Histoire de Béziers ou recherches sur la province du Languedoc*, Paris, 1845, p. 357.

BOURG

L'ÉGLISE Notre-Dame a été édifiée sur l'emplacement occupé par le saule dans le tronc duquel un pâtre découvrit une image miraculeuse de la Vierge, et remplace une chapelle qui était desservie par un collège de 28 prêtres.

Sa construction fut entreprise en 1505 par Jean de Loriol, évêque de Nice. Autorisé par une bulle du pape Jules II, ce prélat fit réédifier d'abord le chœur, et à sa mort survenue deux ans après il légua au chapitre un capital dont le revenu de 200 écus d'or devait être employé à la construction de l'édifice jusqu'à son complet achèvement.

Mais les chanoines déclarèrent que Jean de Loriol s'était engagé seulement à refaire l'abside de la nouvelle église, et sommèrent les syndics de la ville à participer à sa reconstruction.

Ces dissentiments, joints à l'hérésie qui faisait alors de nombreux prosélytes dans la cité, malgré les supplices atroces infligés à ceux qui s'en rendaient cou-

pables, interrompirent les travaux pendant deux années.

« En 1507, en effet, une femme nommée Gonète et Clauda, sa fille, convaincues l'une et l'autre d'hérésie, après une détention de quatre-vingt-neuf jours dans la prison du château, coiffées de la mitre ou sanbenito, sont attachées sur un bûcher où elles sont brûlées vives; Clauda, après avoir été préalablement promenée nue et fouettée dans les carrefours de la ville (1) ».

Enfin, en 1509, le chapitre et les syndics finirent par s'accorder et chargèrent le maître d'œuvre Guillaume Perrin de dresser le plan complet de l'édifice.

Celui-ci aidé des maîtres maçons Benoît Castin, Claude Charden et Guillaume Bertilliod se mit promptement à l'ouvrage et cinq ans après, à la satisfaction générale, le gros œuvre était enfin terminé.

Tout portait à croire, alors, que l'église allait être bientôt achevée, lorsque dans la nuit du 1er décembre 1514, la plus grande partie de l'édifice s'écroula.

Pour réparer ce désastre, l'on fit appel à Pierre Anchemont, vice-gérant de maître Loys Van Boghen, architecte de Brou, et la ville et le chapitre s'imposèrent de nouveaux sacrifices; mais, par suite de nouvelles calamités telles que celles produites par

(1) Jules Baux, *Notice historique sur l'église collégiale et paroissiale Notre-Dame-de-Bourg*, p. 51.

Bourg. — Portail de l'église Notre-Dame, XVIe et XVIIe siècles.

la peste de 1522, et plus tard par les sièges que la ville eut à subir, les travaux, faute de ressources suffisantes, furent suspendus et la façade ne put être continuée qu'en 1648.

Malgré les divergences de style qui règnent entre l'intérieur de l'édifice qui est gothique et l'extérieur qui est en partie de la Renaissance, le monument

mérite à plus d'un titre de retenir l'attention.

A l'intérieur, le plan forme un parallélogramme composé d'une nef principale flanquée de deux collatéraux ornés de chapelles, terminés par une vaste abside pentagonale qui est considérée comme la partie la plus intéressante du monument.

Percée de cinq grandes fenêtres, dont deux ont été condamnées, elle est ornée de vitraux, peints de 1870 à 1873 par Oudinot, représentant les différents mystères du Rosaire, et de superbes boiseries du XVIe siècle, exécutées ainsi que les soixante-huit stalles de bois sculpté de motifs satyriques, par Terrasson maître menuisier de la ville.

Dans la sacristie se trouve un christ en ivoire d'une grande beauté qui était placé dans la grande salle des Etats de la province de Bresse avant la révolution, et deux tableaux de l'école allemande du XVIe siècle, représentant des épisodes de la vie de saint Gérôme.

A l'extérieur la façade est composée d'une première partie construite au XVIe siècle dans le style de la Renaissance par Loys Van Boghen, et d'une seconde partie formant une tour carrée édifiée en 1648, par l'architecte lyonnais Maugras, dans le style grec.

Cette façade, qui n'est pas en harmonie avec le reste de l'édifice, est percée de trois portes : celle du centre et de la nef méridionale sont à plein cintre et d'une grande richesse d'ornementation, tandis que la porte nord, sans voussure, est couronnée par

un fronton triangulaire; des pilastres cannelés ornés de niches dépourvues de statues complètent cette première construction qu'une date gravée au-dessus de la porte méridionale indique comme étant de 1545.

La seconde partie élevée au XVIIe siècle par Maugras, est composée de quatre étages séparés chacun par une corniche en saillie et percés d'ouvertures et de fenêtres à plein cintre encadrées de pilastres et de colonnes superposées, allant du style dorique au corinthien; une gracieuse tourelle octogonale, surmontée des armes de Louis XIV, terminait le clocher avant 1793.

En 1790, le chapitre ayant refusé de prêter serment à la nouvelle Constitution fut dissous et remplacé par le père Rousselet, ancien prieur des Augustins de Brou.

Puis, au fur et à mesure que gronde la tourmente, l'église est en butte au pillage et subit toutes sortes de vicissitudes : en 1793, les châsses, les reliquaires et tout ce que renfermait le trésor est expédié à l'hôtel de la monnaie de Lyon pour être fondu; l'année suivante, le curé Rousselet monte en chaire et tandis que l'on célèbre le mariage de l'un des chanoines de la collégiale avec une ancienne religieuse, abjure les croyances qu'il avait professées depuis 1749.

Enfin, un décret ordonne la destruction du clocher de la collégiale, et la commune en adjuge la démolition à trois entrepreneurs de la ville.

Transformée ensuite en lieu de réunions pour les fêtes décadaires, l'église fut ainsi sauvée de la ruine

et, grâce à sa nouvelle destination, le dôme fut réparé et recouvert d'une lourde calotte en 1795.

Rendu au culte en 1802, le monument a été complètement restauré et l'élégante tourelle qui avait été ruinée une première fois par un boulet de canon, en 1600, lors de la prise de la ville par le duc de Biron, puis démolie à la fin du XVIIIe siècle, a été reconstruite dans sa forme primitive à la fin du XIXe.

BRAISNE-SUR-VESLE

Dans son *Histoire du duché de Valois*, Carlier nous apprend que « la première collégiale du château de Braine, à laquelle l'abbaye de Saint-Yved a succédé, fut formée à la faveur du présent que fit saint Ouen, à son église de Rouen, de la terre et du château de Braine (1) », située à dix-neuf kilomètres de Soissons.

D'après ce document historique, la fondation remonterait au VIIe siècle, mais l'église royale de Saint-Yved que nous voyons aujourd'hui a été bâtie par le comte Robert de Dreux et de Braine, fils de Louis VI dit le Gros, et par Agnès de Baudiment, son épouse, en 1180, pour les moines réguliers de l'ordre des Prémontrés qui, depuis 1130, remplaçaient les chanoines séculiers de la collégiale.

« Le maître-d'œuvre inconnu, nous dit Lassus, qui a élevé cet admirable édifice dont le type de construction est semblable à celui des cathédrales de Trèves,

(1) Carlier, *Histoire du duché de Valois*, t. III, p. 124.

en Allemagne, commencée en 1225 et de Cassovie, en Hongrie, élevée vers 1260 d'après les plans du savant architecte picard Villars de Honnecourt qui alla lui-même en diriger les travaux, a légué à la postérité un monument exécuté avec un soin extrême, d'un style ogival de transition, d'une parfaite régularité et d'une unité de plan remarquable. »

Consacrée en 1216 sous le vocable de Notre-Dame par l'archevêque de Reims, le cardinal Guy Paré, assisté par l'évêque de Soissons, Aymard de Provins, cette église prit bientôt le nom de saint Yved, grâce aux reliques de ce martyr qui y furent déposées, et fut choisie par ses fondateurs pour le lieu de leur sépulture et celle de leurs descendants.

Avant la dévastation et le pillage que lui firent subir les soldats espagnols lorsqu'ils convertirent l'église en écurie, en 1650, le chœur, la nef et les chapelles étaient remplis de leurs somptueux tombeaux en bronze ou en cuivre doré et émaillé.

On voyait d'abord, au milieu du chœur, la tombe d'Agnès de Baudiment, épouse de Robert Ier, fils de Louis le Gros, puis celle de Robert II, décédé en 1218; venaient ensuite celles de Yolande de Coucy, son épouse, de Robert III, leur fils, décédé en 1233, de Pierre de Dreux que son opposition aux entreprises des ecclésiastiques sur la juridiction séculière fit surnommer Mauclerc, mort en 1238, du second fils de Robert III, 1248; de Clémence, sa femme; celle de Marie de Bourbon, comtesse de Dreux et de Braisne, femme de Jean Ier, était ornée de pierres précieuses et

de trente-six figures en bas-reliefs, dorées, décorées d'autant d'écriteaux en lettres d'or portant les noms des rois, des reines, des princes et princesses, ses alliés.

Enfin, la tombe du dernier descendant masculin des comtes de Dreux et de Braine : Robert IV, fils de Jean Ier, et de Marie de Bourbon était la dernière de cette lignée royale (1).

La Révolution continua l'œuvre de destruction commencée par les soldats espagnols : en 1791, sa chaire à prêcher était vendue trente sous, l'abbatiale était dépouillée de son mobilier, tous ses objets précieux étaient pillés ; convertie ensuite en magasin d'équipement et de dépôt pour l'armée, elle était complètement délabrée lorsque le culte fut rétabli.

Une partie de la nef, ainsi que la toiture, s'étaient écroulées.

En 1823, sur l'initiative de l'abbé Beaucamp qui en était titulaire, le gouvernement de Charles X, sous prétexte de réparations, y apporta une main sacrilège et compléta le désastre, quoiqu'en dise l'inscription suivante gravée sur une plaque en cuivre :

Sous le règne de Charles X
la première pierre de la restauration
de l'église Saint-Yved
a été solennellement bénite par Mgr de Simony,
évêque de Soissons
et posée
au nom de S. A. R. Madame la Dauphine.

(1) Toutes ces pierres tombales sont décrites dans l'ouvrage de Stanislas Prioux : *Histoire de Braine*, Paris, 1846.

Braisne. — Vue d'ensemble de l'église Saint-Yved, XIIe siècle.

A cette époque, en effet, sans souci de son architecture et de son glorieux passé, et malgré les protestations de l'abbé Beaucamp, on démolit l'admirable portail gothique tout orné de sculptures et la plus grande partie de la nef pour utiliser les pierres aux différentes réparations; puis, un campanile de mauvais goût, lourd et hideux, remplaça la flèche élégante qui surmontait le clocher !

La Commission des Monuments historiques s'émut enfin de cette profanation et, de 1840 à 1848, entreprit une restauration complète de l'édifice.

Aujourd'hui, un clocher de même style que le monument élève sa flèche au-dessus de la tour carrée qui couronne la croisée du transept dont les bras, terminés par des pignons aigus, sont accompagnés par deux clochetons en forme de tourelles.

A l'intérieur, l'église est composée d'une nef centrale flanquée de collatéraux terminés chacun par une chapelle circulaire, d'un transept et d'un chœur sans déambulatoire.

Le chœur, qui est séparé de la grande nef par la lanterne percée de fenêtres ogivales élevée au centre du transept, est orné de la statue de la Vierge et de celle de Jésus-Christ qui étaient placées autrefois au portail, et renferme en outre, dans l'embrasure d'une de ses fenêtres, une autre statue beaucoup plus grande que nature; considérée comme l'un des plus beaux types de l'art du moyen âge, elle représente la Vierge, assise dans un fauteuil, portant l'Enfant Jésus sur ses genoux.

Ce remarquable chef-d'œuvre de sculpture était placé autrefois sous un dais au fronton du portail de l'église.

La basilique renferme encore un admirable bas-relief du moyen âge représentant l'ensevelissement de la Vierge.

Avant d'avoir été donnée en commende, en 1540, au cardinal de Givry, Claude de Longwi, l'abbaye royale de Saint-Yved avait été gouvernée par un grand nombre d'abbés éminents parmi lesquels Jean d'Abbeville qui écrivit seize volumes sur les Pères de l'Église, et Guillaume des Monts qui, sous le nom de Guillaume de Braine, fit paraître un livre d'homélies, en 1327.

BROU

L'ÉGLISE, qui s'élève dans le modeste faubourg dépendant de la ville de Bourg-en-Bresse, est l'un des édifices qui présentent le plus d'unité dans leur plan général et le plus d'élégance dans leur décoration.

« La fondatrice de Brou, nous dit Didron, est une femme, une veuve, une princesse; aussi la veuve et la femme triomphent-elles réellement dans cet édifice, Tout dans l'histoire de l'ornementation atteste leur présence et leur empire. »

En effet, en 1511, Marguerite d'Autriche, tante de Charles-Quint, veuve de Philibert le Beau, tint à honneur de réaliser le vœu formé par la mère de son troisième mari, Marguerite de Bourbon, à la suite d'un accident survenu à Philippe II, cinquième fils de Louis Ier, duc de Savoie.

En 1480, aux environs de Pont-d'Ain, dans une partie de chasse, Philippe II fit une chute de cheval et se cassa le bras; de grandes complications étant survenues, sa femme fit vœu, s'il guérissait, de bâtir

Brou. — Vue d'ensemble de l'église, XVIe siècle.

à Brou une église et un monastère de l'ordre de Saint-Benoît.

Le prince guérit, mais la princesse n'eut pas le temps d'accomplir son vœu, car elle trépassa trois ans après. Le duc eut à cœur de tenir la promesse faite par sa femme et attribua d'abord une dotation annuelle de 200 florins à Bertrand de Loas, prieur de Brou, mais les événements ne lui permirent pas de faire commencer les travaux, il mourut en 1497, léguant par testament à son fils aîné, Philibert le Beau, le soin de réaliser ce vœu.

Celui-ci ne se pressa pas d'accepter la succession, et, veuf de sa cousine Yolande-Louise de Savoie, en 1501, il épousa en secondes noces Marguerite d'Autriche déjà renommée par ses malheurs : fiancée à l'âge de quatre ans à Charles VIII roi de France, qui la fit reconduire huit ans après à l'empereur Maximilien, son père, pour épouser Anne de Bretagne, elle s'était mariée, en 1497, à Jean de Castille, infant d'Espagne, qui mourut l'année suivante.

D'une grande élévation d'esprit, elle était heureuse dans sa nouvelle union avec Philibert, lorsque, le 10 septembre 1504, la mort vint le ravir à son affection.

Le projet d'élever à Brou un sanctuaire paraissait devoir être abandonné lorsque Marguerite, qui avait été appelée par son père au gouvernement des Pays-Bas, et qui, en outre, jouissait de revenus considérables, prit la résolution de ne plus différer la construction de l'édifice.

Brou. — Le Jubé.

Après avoir obtenu du pape Jules II, en 1506, une bulle l'autorisant à donner à l'église projetée le patronage de Saint-Nicolas de Tolentin et de placer dans le monastère des Augustins de la congrégation de Lombardie, elle en fit dresser les plans suivant le style du gothique fleuri et fit appel aux artistes et aux ouvriers les plus habiles de l'époque pour travailler à l'édification du monument qui devait renfermer, avec son tombeau, ceux de son époux et de sa belle-mère, Marguerite de Bourbon.

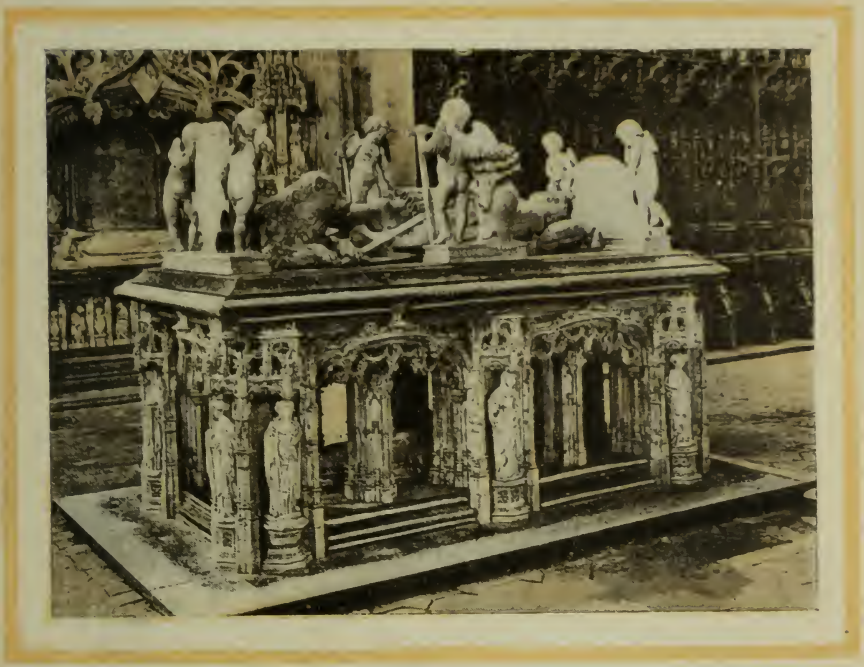
En 1511 l'édifice était commencé et, le 15 novembre 1530, Marguerite se disposait à aller examiner l'état des travaux lorsqu'elle se sentit indisposée et demanda un verre d'eau.

Par malheur, en l'apportant, sa suivante le brisa sur le parquet et un éclat de verre se logea, sans qu'on s'en aperçût, dans la pantoufle de la princesse qui, s'étant levée, la chaussa et marcha avec, si bien que le morceau de verre entra dans les chairs et y produisit une inflammation qui détermina la gangrène.

L'amputation du pied ayant été jugée indispensable, les chirurgiens l'endormirent pour qu'elle ne souffrît pas des douleurs de l'opération, et la potion insensibilisatrice qu'ils lui firent prendre étant trop forte, elle s'endormit pour toujours.

Après sa mort, son neveu, Charles-Quint, accomplit rigoureusement les dernières volontés de sa tante et, au bout de six ans, l'église et les tombeaux étaient terminés.

Extérieurement, la façade au milieu de laquelle s'ouvre un large portail, très profond, percé de deux portes séparées entre elles par un pilier sur lequel s'appuie la statue de saint Nicolas de Tolentin, se



Brou. — Mausolée de Philibert le Beau.

développe sur 35 mètres de largeur et 38 de hauteur.

Un arc surbaissé, dont les retombés des nervures s'appuient sur des colonnettes, abrite le tympan unique qui surmonte les portes, et sert de support à la statue de saint André, patron de la Bourgogne; au-dessus du portail règne une galerie ajourée sur

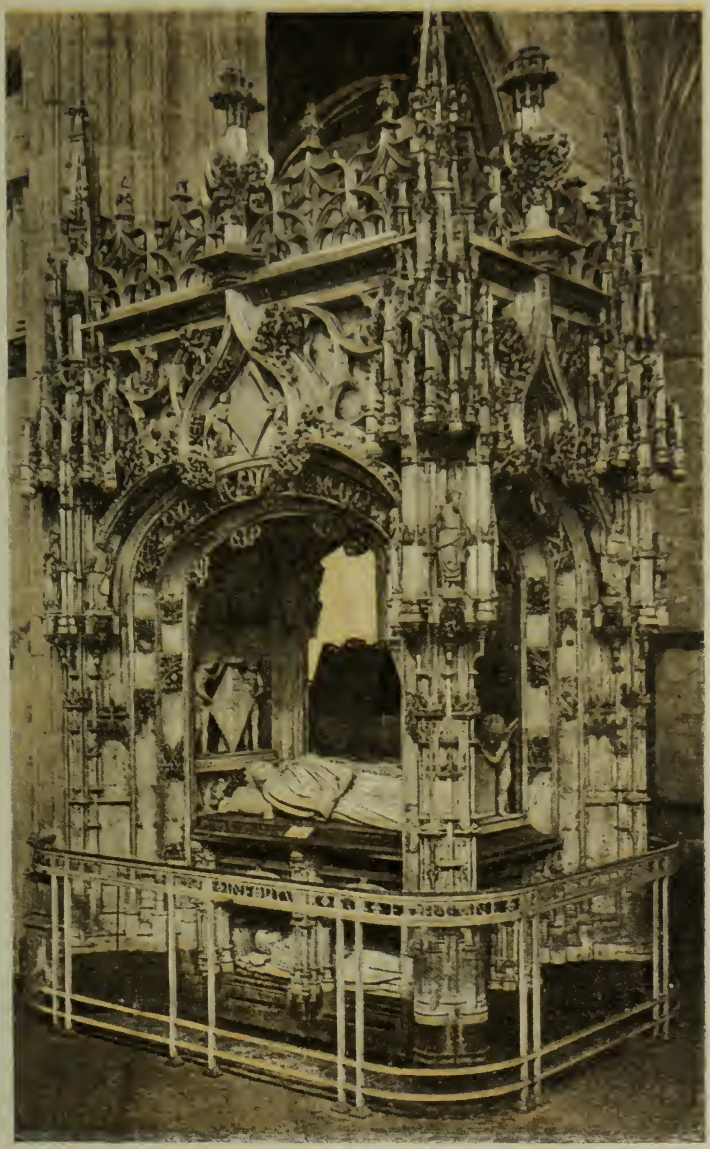
laquelle s'ouvrent trois fenêtres ogivales couronnées d'une nouvelle galerie à jour surmontée d'un pignon percé en son milieu d'une rosace entourée de trois baies ogivales.

Cette façade, ainsi que les portails latéraux, bien qu'étant décorés de nombreuses sculptures d'une grande finesse d'exécution, n'offrent rien de remarquable, si on les compare aux richesses de l'intérieur.

Dès qu'on en a franchi le seuil on est transporté d'admiration devant l'ensemble incomparable qui se présente aux regards, devant l'harmonie qui se dégage de cette construction établie d'après une pensée unique, devant son caractère d'intimité gracieuse et le génie qu'ont déployés les imaigiers pour la parer d'une véritable dentelle ajourée, faite de chiffres et de monogrammes entrelacés.

Son plan est celui d'une croix latine de 69 mètres de longueur sur 27 de large, et 36 aux transepts, et ses piliers sans chapiteaux, soutiennent à 20 mètres de hauteur les voûtes de la grande nef ornées de clefs aux armes de Marguerite d'Autriche, accolées à celles de son mari Philibert le Beau.

A l'entrée du collatéral de droite est placé un lourd et massif bénitier de marbre noir, taillé en 1546 par Nicolas Ducré de Bonneville, en Faucigny, dont la décoration est composée de cordelières et de la devise quelque peu obscure de Margurite d'Autriche :



Brou. — Mausolée de Marguerite d'Autriche.

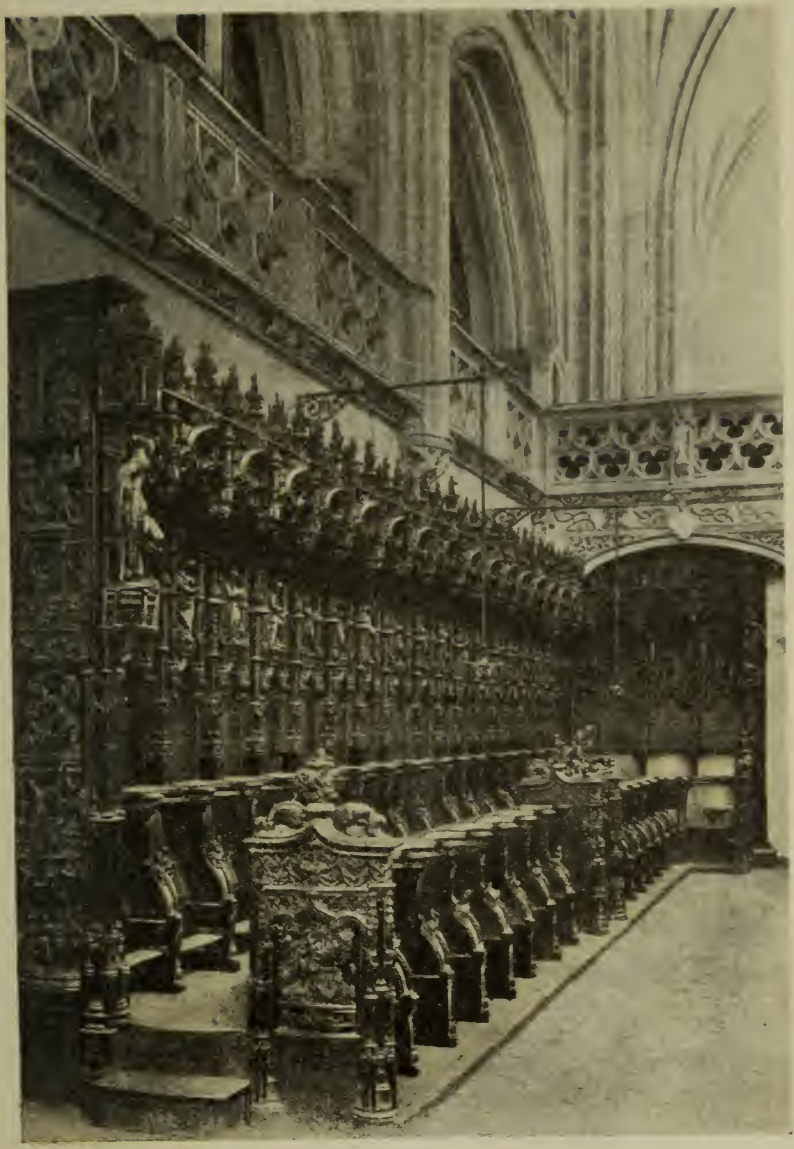
Fortune, Infortune, Fort. Une.

Non loin de là, une chaire dont les anges qui soutiennent l'abat-voix ont été sculptés par la princesse Marie d'Orléans, remplace depuis 1836 celle qui datait de la fondation de l'église.

Véritable dentelle de pierre, un jubé large de près de douze mètres, sur huit de hauteur, composé de trois arcades à voûtes surbaissées séparées par quatre piliers carrés, contournés de colonnes et dont l'ensemble est couronné d'une balustrade à jour, ferme le chœur et donne accès dans cette partie de l'édifice qui renferme les merveilleux tombeaux dont les dessins et les plans commandés en 1510 par Marguerite d'Autriche au célèbre peintre J. Perréal, dit Jean de Paris, lui ont « *singulièrement pleu tant sont fondez en art et raison* » et que le tailleur d'ymaiges du roi, Michel Colomb, fut chargé d'exécuter « *sans y rien adjouster ni diminuer* ».

Agé de 80 ans, Michel Colomb prit comme collaborateurs ses neveux Guillaume Regnault, sculpteur, Bastien François, architecte et maître maçon, et François Colomb, dessinateur et peintre.

L'année suivante, Jean Perréal ayant été obligé d'abandonner la direction des travaux pour suivre Louis XII en Italie, Marguerite chargea l'architecte Louis Van Boghem de continuer l'entreprise; ce dernier commença le gros œuvre des tombeaux pour



Brou. — Les stalles du chœur, œuvre de Terrasson, maître menuisier de Lyon.

lesquels Louis Vionnet trésorier du douaire de Savoie, fit venir les blocs de marbre de Carrare, nécessaires pour l'exécution des figures, qu'en 1526 le sculpteur Conrad Meyt fut chargé d'achever en l'espace de quatre ans.

Isolé au milieu du chœur se dresse le mausolée de Philibert le Beau, sur lequel le duc est représenté deux fois : d'abord armé de toutes pièces, la tête inclinée du côté du tombeau de Marguerite, sa femme, et les mains jointes sur la poitrine; sa blanche effigie repose sur une table de marbre noir supportée à environ 1 m. 50 du sol par des piliers enrichis de colonnettes et son corps est entouré de six génies debout et pleurant; deux portent son épitaphe, deux soutiennent une tablette ornée des armes de la maison de Savoie, deux autres maintiennent son sceptre, sa masse d'armes, son casque et ses gantelets, et ses pieds s'appuient sur un lion héraldique.

Sur le socle inférieur de marbre noir est couchée l'effigie gisante de Philibert, nue et raidie par la mort. Enfin, autour du monument, sont sculptées avec amour une suite de sibylles qui animent le mausolée.

A droite de celui-ci, sous une arcade, dans l'épaisseur du mur, Marguerite de Bourbon revêtue de ses grands atours est étendue sur un sarcophage, les mains jointes, la tête ceinte de la couronne ducale, tandis qu'autour d'elle quatre génies portent ses armoiries ou des cartouches ornés de son monogramme.

Un encadrement d'une grande richesse d'ornementation abrite sous des dais ouvragés des statuettes de pleureuses, de saints personnages et des sibylles.

Le monument de Marguerite d'Autriche placé à gauche est adossé à l'un des piliers du chœur et a la forme d'un dais richement décoré de pinacles, de rinceaux et de fleurs, d'une merveilleuse exécution.

Construit en hors-d'œuvre, ce dais qui est appuyé sur quatre colonnes reliées par deux arcades, abrite le tombeau dans lequel la princesse est représentée par deux effigies; l'une parée de ses habits de gala, la tête couronnée, le visage empreint d'une grande bienveillance et les mains aux doigts fuselés repliées sur la poitrine.

Au-dessous de celle-ci, figure son gisant, qui la représente avec ses cheveux épars sur ses épaules et tout enveloppée d'un linceul, qui laisse voir le pied avec la blessure ouverte, cause de sa fin prématurée.

Une profusion d'ornements d'armes parlantes, formées d'une plume, au milieu de marguerites épanouies, d'ogives, de colonnettes, de culs-de-lampe, de pinacles sculptés avec une science profonde, sans sécheresse et sans mièvrerie, abrite de délicieuses figures de saints et de saintes.

Enfin au fronton deux anges soutiennent les armes de la princesse dont la devise mélancolique : *Fortune, Infortune, Fort. Une*, couronne le monument.

Les stalles du chœur dues à Terrasson maître menuisier à Lyon, sont dignes de ces chefs-d'œuvre par la richesse de leur ornementation et la délicatesse de leurs sculptures.

Tout est fouillé dans le chêne, même le dessous des sièges. Surmontées de panneaux séparés par des colonnettes supportant un vaste dais à rebord trilobé, elles abritent cinquante statuettes représentant Jésus-Christ, ses disciples, des patriarches, des saints et des prophètes dans différentes attitudes; et dans les panneaux qui forment les lambris des scènes de l'Ancien et du Nouveau Testament.

Brou. — La correction maritale (dessous de l'une des stalles).

Tout à côté du tombeau de Marguerite d'Autriche est la chapelle qui renferme le retable des *Sept joies de Marie.*

Ce retable en albâtre, qui n'a pas son pareil en France, mesure 4 mètres de largeur et 5 m. 70 de hauteur; dans les sept compartiments qui le divisent,

sont sculptées en plein relief au milieu de délicates efflorescences trilobées formant des niches dentelées, des scènes se rapportant à la vie de la Vierge, dans lesquelles abondent une incroyable magnificence dans la recherche du costume et de l'ameublement.

Des vitraux du XVIe siècle dont les peintures sont consacrées à la résurrection du Christ et à la généalogie des maisons de Savoie, d'Autriche, et de Bourgogne baignent d'une douce lumière irisée de mille couleurs, l'intérieur de l'édifice.

Bien que Marguerite d'Autriche ait dépensé plus de 200,000 écus d'or équivalant à plus de vingt millions de notre monnaie, pour édifier cet admirable bijou, il fut sur le point d'être vendu en 1790, sur une mise à prix de 40,000 francs, pour être démoli, lorsque, grâce au procureur général syndic Riboud, qui rédigea un mémoire pour sa conservation à cause de sa beauté et des chefs-d'œuvre de sculpture qui le rendaient précieux pour les arts, un décret du mois de mars 1791 le déclara monument national.

Ce décret le préserva de toute atteinte pendant la tourmente, seuls le dôme et la flèche furent démolis sur l'ordre d'Albitte et trois statues de bronze furent enlevées de la chapelle de Gorrevod pour être converties en canon.

Les représentants du peuple près l'armée des Alpes, Dubois-Crancé et Gauthier, par un arrêté du 27 août 1793 convertirent ensuite l'église en magasin

à fourrages en recommandant d'apporter les soins les plus attentifs à l'emmagasinement.

Enfin, un décret impérial du 3 septembre 1808 céda le monument au département de l'Ain et un arrêté du 22 octobre 1823 le rendit au culte pour servir de chapelle au Séminaire.

Désaffectée par suite de la loi de séparation, elle est entretenue aujourd'hui par le service des monuments historiques comme l'un des monuments les plus remarquables de la France.

CAEN

ÉGLISE SAINT-ÉTIENNE

(Ancienne Abbaye aux Hommes).

Les abbayes de Saint-Étienne et de la Trinité, furent fondées par Guillaume le Conquérant, duc de Normandie, et Mathilde, fille de Baudouin le Pieux, comte de Flandre, pour obtenir la levée de l'excommunication que l'archevêque de Rouen, Mauger, oncle du duc de Normandie, avait prononcée contre eux, par suite de leur mariage contracté dans un degré de parenté prohibé par l'Église et le soin de construire ces deux édifices fut confié par Guillaume, à l'ancien prieur de l'abbaye du Bec : Lanfranc, savant éminent qui accomplit admirablement la mission dont il avait été chargé.

Le 13 septembre 1077, la nef était consacrée à saint Étienne en présence du duc, de sa famille et des principaux personnages de sa cour, par l'archevêque Jean d'Avranches accompagné d'un grand nombre d'archevêques, d'évêques, et d'abbés mitrés

et les riches donations qui avaient été faites à l'abbaye avec le droit de haute et de basse justice et celui de nommer des sénéchaux, des prévôts et des vidames, furent solennellement confirmés aux moines de l'ordre de Saint-Benoît qui en étaient les possesseurs.

Dès ce moment, Caen devint la cité de prédilection de Guillaume le Conquérant qui lui laissa l'éternelle empreinte de sa puissance et de sa grandeur; à sa mort, son fils le fit inhumer dans l'abbatiale et lui éleva un somptueux tombeau.

Grâce aux hommes remarquables qui furent appelés à gouverner le monastère, celui-ci acquit une renommée universelle. Louis IX et plus tard Louis XI y furent reçus en grande pompe.

Mis en commende près de trente ans avant le concordat de François Ier et du pape Léon X, il eut comme premier commendataire, son 28e abbé, Charles de Martigny, fils du trésorier général des finances et neveu par sa grand'mère, d'Agnès Sorel, dame de beauté; puis pour succéder à François de Tournon, archevêque de Bourges, cardinal abbé de Saint-Germain-des-Prés et de Tournon, chancelier de l'ordre de Saint-Michel, qui avait prêché dans l'abbaye devant le roi François Ier et son fils, le pape Paul III nomma son petit-fils, Alexandre Farnèse, à peine âgé de 14 ans, et lui donna en même temps le chapeau de cardinal.

En 1562, sous son gouvernement, les calvinistes, dans la nuit du 8 mai, profanèrent l'abbatiale,

Caen. — Abside de l'église Saint-Étienne, ancienne abbaye aux Hommes, XIe siècle.

brûlèrent les châsses, saccagèrent le tombeau de Guillaume le Conquérant, et l'année suivante, Montgommery, sur l'ordre de l'amiral de Coligny, fit découvrir l'église pour vendre le plomb qui constituait sa toiture et laissa l'édifice dans un état complet de ruines.

Le XVIIe siècle nomma à la tête du monastère le cardinal Alphonse-Louis Duplessis de Richelieu, grand aumônier de France, frère du ministre de Louis XIII, puis le cardinal Jules Mazarin, et enfin le comte de Saint-Paul qui remplaça les anciens religieux réformés par des moines de la congrégation de Saint-Maur qui l'occupèrent jusqu'en 1790.

Après avoir été fermée pendant la Révolution, l'abbatiale de Saint-Étienne fut rendue au culte catholique comme église paroissiale en 1804.

Commencé en 1056 ce majestueux édifice du style roman ne fut terminé qu'en 1290; son portail simple et sévère, percé de petites fenêtres sans ornements semble hors de proportions avec les deux tours surmontées de flèches octogones hautes de quatre-vingt-dix mètres, qui furent élevées pendant le XIIIe siècle, et paraît écrasé par cette construction.

Toutefois, l'admirable école romane-normande donna un caractère de noble simplicité à ces deux flèches et en fit des œuvres élégantes qui se distinguent par leur forme architectonique. Dans celle qui surmonte la tour du nord, les clochetons hexagones sont percés de baies en plein cintre, recoupés par une colonnette à traverse centrale, tandis que

les clochetons d'angle de la flèche méridionale, de plan triangulaire, sont décorés sur les deux faces visibles, de trois arcatures tréflées et coiffés d'une petite flèche hexagone qui sort des glacis formés par la rencontre des trois frontons.

L'immense toiture de l'église offre une ceinture de pignons, de tourelles et de clochetons au centre desquels domine la grosse tour carrée qui fut élevée à l'intersection de la nef et des transepts au XIIe siècle; primitivement surmontée d'une flèche de 124 mètres de hauteur qui s'écroula en partie en 1562, elle est depuis 1705, coiffée du semblant de pyramide que nous voyons aujourd'hui.

De vastes dimensions, l'intérieur de l'édifice mesure 110 mètres de longueur et 12 m 50 de largeur entre les axes des piliers de la grande nef; cette dernière, qui est construite dans le style roman, comprend huit travées dont les piliers qui soutiennent les arcades à plein cintre, sont décorés de chapiteaux feuillagés.

« Suivant de Caumont et Viollet-le-Duc, les voûtes d'après les ornements dont elles sont revêtues, et la disposition des petites colonnes qui aident à les supporter, auraient été construites beaucoup plus-tard que la nef. »

Au-dessus des voûtes et des bas côtés, à droite et à gauche, de larges galeries forment à l'intérieur une double arcade qui fait le tour de la nef et du chœur.

Ce dernier dans la construction duquel l'ogive commence à remplacer le plein cintre a presque

la même étendue que la nef; rebâtie vers l'an 1210, il constitue avec celle-ci, les quinze chapelles qui l'entourent, les collatéraux et la voûte centrale, un ensemble grandiose et harmonieux.

L'inscription suivante « *Guillehmus jacet hic petrarum summus in arte, iste novum perfecit opus* » gravée sur une pierre placée au chevet de l'édifice, rappelle le nom de l'architecte à qui l'on doit cette partie du monument.

A l'entrée du sanctuaire une dalle de marbre blanc placée en 1804 par le général Dugua, alors préfet, recouvre l'un des fémurs de Guillaume le Conquérant, sauvé lors du pillage de son tombeau en 1562.

Les anciens bâtiments de l'abbaye sont occupés par le Lycée.

ÉGLISE DE LA TRINITÉ

(Ancienne Abbaye aux Dames).

Au sommet de la colline qui domine la ville de Caen, l'église de la Trinité qui dépendait de l'abbaye fondée en 1066, par la reine Mathilde, dresse sa fière silhouette.

Cet édifice d'une remarquable architecture romane a été construit ainsi que le monastère sous la direction de l'ancien prieur de l'abbaye du Bec : Lanfranc, et consacré le 18 juin 1066 par l'archevêque

Caen. — Vue d'ensemble de l'église de la Trinité, ancienne abbaye aux Dames, XIe siècle.

de Mainville en présence de Guillaume le Conquérant, de sa femme, et d'une foule de princes et de barons.

Doté de grands revenus et de hautes prérogatives ce monastère était destiné à recevoir les religieuses de l'ordre de Saint-Benoît choisies dans les familles les plus illustres de la contrée; Cécile, fille du duc de Normandie, y prit solennellement le voile.

La reine Mathilde à sa mort survenue en 1083 voulut y être enterrée et lui légua par testament sa couronne, son sceptre, ses ornements royaux, des vases, des calices, des candélabres, des vêtements et autres objets précieux [1], et le duc Robert, son fils, déposa dans l'église abbatiale le grand étendard des Sarrasins qu'il avait enlevé à la bataille d'Ascalon.

Jusqu'à l'époque où elles furent dispersées par la Révolution, les religieuses de ce monastère y menèrent une vie toute mondaine, elles étaient autorisées à recevoir dans leur appartement leur famille et leurs amis, et presque toutes avaient des nièces qu'elles y élevaient, c'est ainsi que la petite-fille de Pierre Corneille : Marie-Charlotte de Corday, y fut reçue par sa tante Mme de Lauvagny qui avait prononcé ses vœux sous le gouvernement de la 41e abbesse, Emilie de Belzunce de Castelmoron.

Charlotte Corday prit à l'Abbaye aux Dames cette tournure d'esprit sombre et sévère qui, excitée plus

(1) Voir le *Testament de la reine Mathilde*, Bibliot. nationale, n° 5650.

tard par les événements, éclata en une action tragique.

« Au XIIe siècle, nous dit Ruprich Robert, l'église se composait d'une nef avec bas côtés, d'un chœur établi sur une crypte et de transepts; une tour centrale était placée sur la croisée, elle était ornée, à l'extérieur, au-dessous des faîtages de l'église, d'un rang d'arcatures du XIe, surmonté lui-même d'un autre étage à arcades plus élevées qui avait dû être construit au XIIe.

« En façade, les deux tours étaient terminées par deux flèches en pierre ajoutées au XIIIe. »

Mais, à la suite des désastres causés par l'invasion anglaise de 1346, les religieuses firent fortifier l'abbaye et l'abbesse Georgette de Moley fit démolir les flèches qui surmontaient les deux tours carrées; deux siècles après les calvinistes la saccagèrent, profanèrent le tombeau de la fondatrice et brisèrent l'admirable mausolée qui le surmontait; toutefois l'abbesse Anne de Montmorency ayant recueilli les ossements les y fit replacer peu après, et en 1725 l'abbesse Françoise Froulay de Tessé fit exécuter le couronnement actuel des tours.

Malheureusement la tourmente révolutionnaire de 1793 apporta la dévastation dans l'édifice, toutes les œuvres d'art qu'il renfermait furent pillées, puis après plusieurs années d'abandon, la nef fut coupée en deux par une muraille, sa hauteur fut divisée par des planchers et des ateliers y furent installés.

Rendue au culte catholique sous Louis XVIII,

elle subit à cette époque d'ineptes restaurations qui dénaturèrent complètement l'harmonie de son style.

En 1854 le gouvernement impérial confia à l'éminent architecte Ruprich-Robert le soin de la remettre dans son état primitif; la façade principale fut alors reconstruite complètement entre les deux tours, ainsi que tous les piliers de la nef jusqu'au-dessous des chapiteaux des arcs des bas côtés, et les voûtes qui étaient en bois et mortier furent refaites en pierre et en brique.

A l'extérieur l'œil est charmé par les proportions élégantes et bien établies du grand portail, par l'unité de style et d'harmonie qui règne dans la construction de tout l'édifice. Les ornements qui accompagnent les fenêtres percées dans les murs latéraux de la nef, l'entablement orné de mascarons qui le surmontent et l'abside en font l'un des monuments les plus remarquables de la Normandie.

A l'intérieur le plan en forme de croix latine est régulier; et la nef par la disposition et l'élégance des galeries qui terminent les travées, lui donne un aspect noble et majestueux.

L'admirable crypte du XIIe siècle dont la voûte est soutenue par trente-six colonnes de près de trois mètres d'élévation existe encore sous le chœur.

Cette chapelle souterraine dont les colonnes du pourtour reposent sur un stylobate continu, fut utilisée pour la sépulture des abbesses jusqu'à la fermeture de l'abbaye.

Caen. — Abside de l'église Saint-Pierre, chef-d'œuvre de la Renaissance, construit en 1521 par l'architecte caennais Hector Sohier.

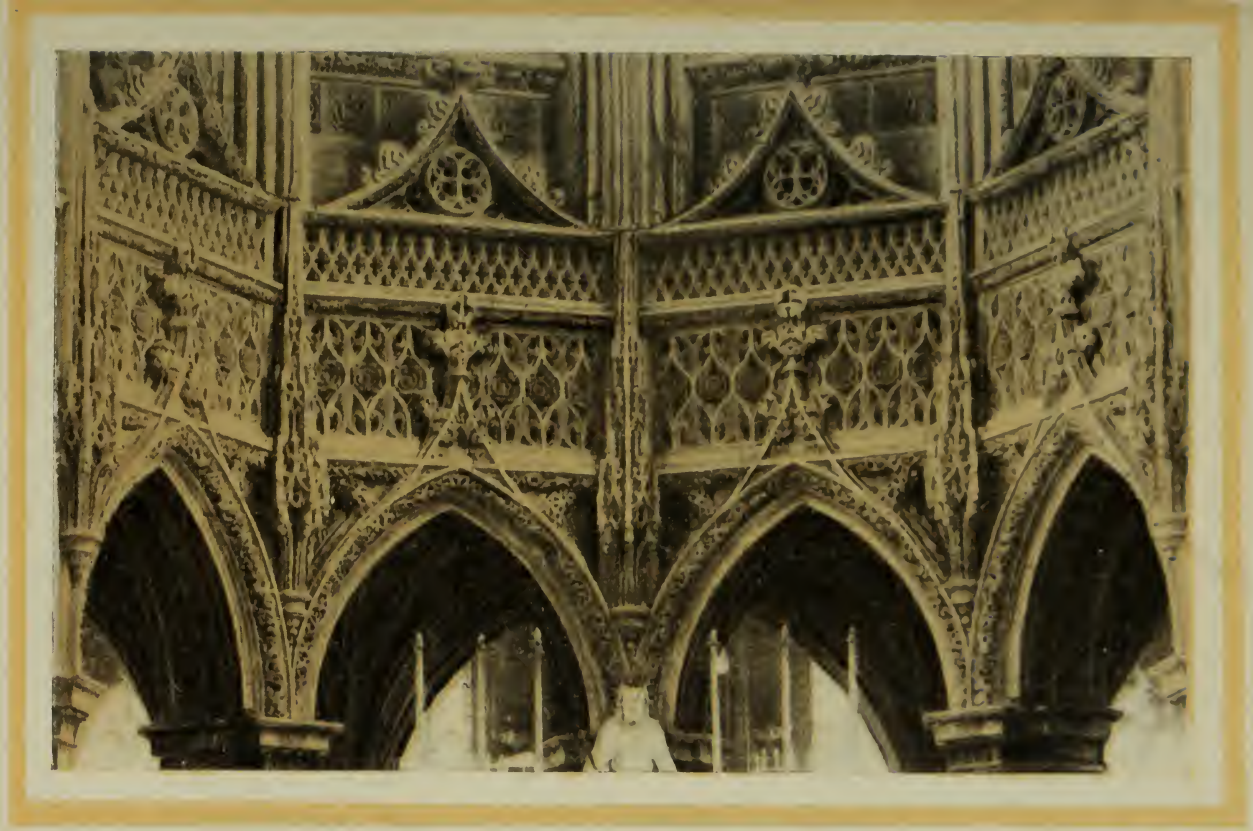
ÉGLISE SAINT-PIERRE

Une ancienne tradition nous apprend que l'église Saint-Pierre aurait été reconstruite au XIIe siècle sur l'emplacement de celle fondée par saint Regnobert au VIIe.

Mais l'édifice qui, à cette époque, avait été bâti dans le style romano-byzantin, est devenu en partie gothique et en partie de la Renaissance, par ses nombreux remaniements.

Erigé en 1308 par les soins du trésorier Hector Langlois et le maître-d'œuvre Huet, le clocher du grand portail qui dresse son élégante flèche de pierre à 74 mètres de hauteur au-dessus du porche, est considéré comme le chef-d'œuvre le plus remarquable des architectes normands : un porche dissimule la lourdeur de son soubassement, puis de longues baies jumelles encadrées par des colonnettes et flanquées de deux arcatures aveugles en lancettes s'élancent au-dessus d'un étage garni d'arcatures, et sont couronnées par une plate-forme entourée d'une balustrade en encorbellement de laquelle jaillit au milieu d'un groupe de huit clochetons, une flèche dentelée, hardie, majestueuse, percée de quarante-huit ouvertures en forme d'étoiles.

A la partie opposée de cette façade se dresse le che-



Caen. — Église Saint-Pierre. Vue intérieure du chœur.

vet du style de la Renaissance, bâti sur pilotis en 1521, par l'architecte caennais Hector Sohier.

Chef-d'œuvre d'élégance et de délicatesse, cette construction est décorée d'une profusion de sculptures d'une richesse incomparable.

Enfin le portail du nord offre dans son tympan des bas-reliefs malheureusement très mutilés, représentant toutes les phases du Jugement dernier.

A l'intérieur, une partie de la nef date de la construction du XIIe siècle, mais le chœur surchargé de trop d'ornementations a été considérablement remanié en 1521 par l'architecte Hector Sohier qui le flanqua d'un déambulatoire et de cinq chapelles rayonnantes.

« C'est à la fin du XVe et pendant le XVIe siècle, nous dit Viollet-le-Duc, que l'on appliqua de nouveau des ornements aux arcs doubleaux, aux ogives et formerets, et le chœur de l'église Saint-Pierre de Caen est un des exemples les plus riches de ce genre de décoration appliquée aux arcs des voûtes. »

Les chapiteaux de la nef reproduisent des scènes inspirées par les fabliaux et les romans de chevalerie.

D'après l'abbé de la Rue, « le philosophe Aristote marchant à quatre pattes et portant sur son dos sa maîtresse qui a exigé de lui de la conduire dans cette posture au palais d'Alexandre, est la représentation d'un trait pris dans le *Lai d'Aristote*, par le trouvère normand, Henry d'Andely ».

D'autres chapiteaux soulignent les sermons pro-

noncés au moyen âge, contre la perfidie des femmes, c'est ainsi que l'on voit, sur l'un, Tristan de Léonois traversant la mer sur son épée pour aller retrouver la dame de ses pensées qui l'attend avec son chien sur la rive opposée, et sur un autre, Virgile dans une corbeille suspendue entre ciel et terre.

La légende rapporte : que ce poète ayant accepté un rendez-vous d'une belle romaine qui demeurait au sommet d'une tour, fut hissé par elle jusqu'à mi-chemin et qu'elle le laissa ainsi en butte à la risée de ses contemporains.

L'édifice, qui fut ravagé en 1562, lors des troubles de la Réforme, et dépouillé de ses œuvres d'art et de sa toiture en 1793, fut d'abord restauré maladroitement vers 1825, puis réparé avec art à la fin du XIXe siècle.

CARNAC

Dédié à saint Cornély que les paysans de la région vénèrent, le 13 septembre de chaque année, en un grand pardon où ils amènent leurs bestiaux pour lui demander de vouloir bien les préserver de l'épizootie, l'église de Carnac est un curieux monument qui n'appartient à aucun style d'architecture.

Construit en 1639, avec d'anciens menhirs, l'édifice est accompagné d'un clocher pyramidal flanqué à sa base sur le couronnement de la tour qui le supporte, de quatre petits clochetons d'angles entourés d'une galerie.

Un porche du style néo-grec placé du côté septentrional donne accès dans l'édifice; formé d'un avant-corps percé d'une porte en plein cintre, ce porche est soutenu à ses angles par deux couples de colonnes doriques, surmontées d'une balustrade à jour qui se continue en retours d'angles.

Cette balustrade est couronnée par une sorte de baldaquin du style jésuite formé de trois étages de consoles superposées de dimensions de plus en plus

réduites, terminées en forme de couronne royale surmontée d'une croix.

L'église renferme dans ses chapelles de beaux retables de la Renaissance, ornés de colonnes de marbre, une chaire du XVIIIe siècle considérée comme une œuvre de ferronnerie remarquable, et les voûtes en forme de berceau dont elle est recouverte sont décorées de peintures retraçant la vie de saint Cornely.

CARNAC. — Porche de l'eglise, XVIIe siècle.

La petite ville de Carnac est en outre célèbre pour les 2.000 menhirs qui se dressent en alignements réguliers, comme pour évoquer une vision des temps héroïques.

Universitas BIBLIOTHECA

CHAUMONT

La ville de Chaumont doit son nom à la montagne aride sur laquelle elle a été construite vers la fin du xe siècle, et que les chroniqueurs de cette époque appelaient *Calvus Mons* (Montagne chauve).

Bâtie à l'abri d'une forteresse dont il reste encore aujourd'hui l'une des tours, la cité posséda presque aussitôt une chapelle qui fut réédifiée dans de plus vastes proportions au xiiie siècle, pour être consacrée à saint Jean-Baptiste.

Au xve la ville s'étant accrue d'un plus grand nombre d'habitants, celle-ci fut agrandie; puis en 1474, à la demande de Jean de Montmirail, l'un de ses conseillers, le pape Sixte IV l'érigea en collégiale, et accorda par une bulle des indulgences plénières à tous ceux qui la visiteraient toutes les fois que la fête de saint Jean-Baptiste se trouverait concourir avec un dimanche.

A la suite de cette faveur, l'édifice fut encore jugé trop exigu et dans la première moitié du xvie siècle le chapitre fit appel à l'un de ces maîtres d'œuvres

Chaumont. — Porche et façade latérale de l'église Saint-Jean-Baptiste, XIIe et XIVe siècles.

célèbres dans l'Ile-de-France, pour reconstruire le chœur et le portail latéral dans le style gothique flamboyant.

Si, par suite de ces remaniements, l'intérieur de l'édifice offre une réunion de différents styles et manque d'unité, il n'en est pas moins intéressant pour ses œuvres d'art et pour l'élégant escalier qui, enfermé dans une tourelle découpée à jour à l'angle gauche du transept, conduit aux galeries supérieures; la chapelle de la Vierge est décorée de fresques fort curieuses représentant la mère du Christ avec des ailes d'aigle; et dans l'une des chapelles latérales un bas-relief sur la muraille déploie en une superbe page d'iconographie l'*arbre de Jessé*.

L'église possède encore un admirable saint sépulcre à grands personnages, datés de 1460; quelques bons tableaux de Richard Tassel et d'André del Sarto. Enfin une chaire et un banc d'œuvre dus au ciseau de Jean-Baptiste Bouchardon, mort à Chaumont en 1742, y sont conservés avec un soin tout particulier.

Extérieurement, le porche central de la façade principale est flanqué de deux hautes tours carrées, percées de fenêtres ogivales; surmontées de flèches en charpente recouvertes d'ardoises, elles dominent le pays, et s'aperçoivent à une distance de plusieurs kilomètres.

Le portail latéral de droite construit au XVIe siècle forme un porche voûté d'ogives, dont l'arcade centrale est à redents tréflés, et les arcades latérales

CHAUMONT. — L'arbre de Jessé dans l'église Saint-Jean-Baptiste.

en lancettes, d'une ouverture beaucoup plus étroite; les gables qui les surmontent offrent une riche et élégante décoration tirée de la vie de Jésus Christ et de celle de saint Jean-Baptiste.

Cette église a dû autrefois sa grande renommée à la représentation du mystère qu'on y célébrait chaque année au milieu d'une grande affluence de peuples accourus de toutes les parties de la Champagne et des autres provinces.

Connue sous le nom de *diablerie de Chaumont* elle se rattachait à la faveur accordée à la collégiale par le Pape Sixte IV et consistait à tourmenter l'âme d'Hérode, persécuteur de saint Jean; cette cérémonie était proclamée au prône des églises, dans toutes les bonnes villes du royaume, en conformité de lettres accordées par Louis XI. Dans la ville, un chanoine, assisté d'un notaire apostolique et précédé de joueurs de trompe parcourait longtemps à l'avance tous les quartiers pour annoncer le *grand Pardon général de peine et de coulpe*; et le dimanche des Rameaux pendant la procession qui représentait l'entrée triomphale de Jésus Christ dans Jérusalem, on voyait apparaître une foule d'hommes, de femmes et d'enfants costumés en diables et en diablesses qui, du haut de la tour du Barle, principale porte de la ville, jetaient sur la foule effrayée des lances d'artifice, des pétards et des fusées. La *diablerie* parcourait ainsi la ville tous les dimanches après vêpres jusqu'à la Saint-Jean, et se jetait dans la campagne, rançonnant les habitants des villages voisins et

levant sur les marchés une sorte de dîme qu'on n'osait lui disputer. La décadence de cette fête commença au XVIIe siècle, et les désordres qu'elle entraînait en déterminèrent la suppression vers 1680 (1).

(1) Em. Jolibois, *la Diablerie de Chaumont*, dans *la Chronique de Champagne*, t. II, pp. 77, 169 et 324.

CLAMECY

Située sur la pente de la colline de Beaumont, au confluent du Beuvron et de l'Yonne, la ville de Clamecy qui appartenait, au VIIe siècle, à l'église d'Auxerre, fut donnée par l'évêque saint Pallade, vers 636, aux moines de l'abbaye de Saint-Julien-d'Auxerre qui firent construire dans la cité une église en l'honneur de saint Martin.

Celle-ci, qui avait été dotée d'un collège de chanoines, en 1075, fut réédifiée en partie vers la fin du XIVe siècle au moyen du concours pécunier des habitants.

Commencée en 1515 sur les plans de Cuvé, la façade forme, au point de vue artistique, un magnifique décor; son portail du style ogival reproduit, dans ses voussures, l'histoire de saint Martin et la galerie qui règne au-dessus, la superbe rose, ainsi que les arcades ajourées qui relient les deux piliers d'angles formant de gracieuses tourelles, au pignon central, offrent dans leurs moindres détails une grande richesse d'ornementation.

Clamecy. — Portail édifié en 1515 sur les plans de l'architecte Cuvé.

Malheureusement, cette délicate façade est accompagnée à droite d'un lourd clocher carré du style flamboyant qui la fait paraître un peu mièvre; celui-ci, qui a été construit de 1497 à 1515, est terminé par une plate-forme portant à l'un de ses angles une tourelle ornée d'intéressantes gargouilles et surmontée d'une balustrade ajourée.

CLAMECY. — Sommet de la tour du clocher de l'église Saint-Martin.

Bâti sur un plan rectangulaire, l'intérieur, qui date de plusieurs époques, est divisé en trois nefs, avec déambulatoire à angles droits ornés de chapelles dont les sculptures rappellent celles du portail.

De magnifiques clés de voûtes décorent les bas côtés et un superbe vitrail représentant le triomphe de la Croix, offert par le chanoine Guillaume Colas, en 1528, laisse pénétrer une lumière irisée dans la chapelle de la tour.

CLERMONT-FERRAND

TYPE par excellence du style roman d'Auvergne, l'église N.-D.-du-Port, qui doit son nom à la place qui l'entourait et qui portait le nom de Port (*portus*) ou de l'*apport* parce que tous les marchands y arrivaient en foule les jours de marché [1], a été bâtie par l'évêque Sigon sur l'emplacement de l'église que les Normands incendièrent en 853 et qui avait été fondée et dédiée au Christ et à la Vierge par saint Avit, en 580.

Construite au XIe siècle, elle est l'un des édifices le plus complet et le plus parfait qui nous restent de cette époque pour l'harmonie de ses proportions et la pureté de ses profils.

Son plan cruciforme comprend une nef centrale de 6 m. 70 de large, flanquée de collatéraux de 3 mètres de largeur, et ses voûtes à plein cintre sont supportées par des piliers couronnés de cha-

(1) A. TARDIEU, *Histoire de la Ville de Clermont-Ferrand depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours*, t. I, p. 279. (Moulins, 1870.)

piteaux historiés représentant des anges terrassant des démons ou des scènes de la vie réelle, dans ces dernières figurent deux hommes dont l'un étrangle l'autre au moyen d'une grosse corde; d'autres chapiteaux sont encort décorés d'ornements empruntés au règne végétal.

Le triforium qui règne au-dessus des arches de la grande nef et sur lequel s'ouvrent des fenêtres en plein cintre, sans moulures, le transept percé d'un dôme, ainsi que le chœur avec ses chapelles rayonnantes formant tourelles à l'extérieur, sont les parties les plus remarquables de la construction.

D'après Viollet-le-Duc, « la façon dont est disposée la décoration de l'intérieur des chapelles absidales dénote un art arrivé à un haut degré. La sculpture n'est pas prodiguée, elle est fine, et cependant produit un grand effet par son judicieux emploi. Les incrustations de pierre noire entre les modillons et au-dessus de l'archivolte des fenêtres contribuent à donner de l'élégance à la partie supérieure de ces chapelles, sans rien leur enlever de leur fermeté ».

Au-dessous du chœur règne la crypte que le roi Robert visita, en 1095, et dans laquelle le pape Urbain II réunit une foule de princes, de cardinaux, d'évêques et de seigneurs pour les exhorter à la croisade. Cette église souterraine, qui est ornée de douze colonnes aux chapiteaux en forme de dés équarris, renferme un puits et un autel sur lequel est placée une statue fort ancienne de la Vierge noire.

Pour perpétuer le souvenir de l'illustre race à

Clermont-Ferrand. — Abside de l'église Notre-Dame-du-Port, xiᵉ siècle.

laquelle on devait le premier abbé du chapitre fondé par saint Avit, le doyen de cette collégiale avait le privilège d'officier et d'assister à tous les actes capitulaires avec un oiseau de proie placé à sa gauche sur une perche; les archives du chapitre déposées aux archives départementales du Puy-de-Dôme nous apprennent que le doyen Guillaume Allègre y célébra la messe, le 8 septembre 1520, avec le heaume et la cuirasse, tandis que son faucon était perché du côté méridional du grand autel; elles ajoutent qu'à la procession qui clôtura cette cérémonie, « ce prêtre parut avec un oiseau sur le poing ayant à ses côtés ses serviteurs et ses pages menant ses chiens de chasse ».

Extérieurement le monument qui mesure 49 mètres de longueur et 16 de large se distingue par l'ornementation des deux façades des transepts composée de dessins en mosaïque obtenus au moyen de pierres noires et blanches et de grès jaunes, unis par des nervures saillantes en ciment rouge; cette décoration contraste avec la nudité de la façade principale dont la grande entrée s'ouvre dans un mur droit, carré, soutenu par des contreforts.

Malgré les mutilations que lui firent subir quelques fanatiques, en 1793, la porte d'entrée méridionale présente encore quelques fragments de sculpture.

A cette époque troublée, l'église fut sur le point d'être démolie; en 1795, le clocher était abattu et les piliers intérieurs coupés par le pied, lorsque le citoyen Jarton s'en rendit acquéreur pour le prix de 100

livres; mais cette vente ayant été annulée peu après, l'édifice fut revendu pour le prix de 8.000 francs, et grâce aux derniers propriétaires qui le cédèrent de nouveau à la ville lorsque le culte fut rétabli, le monument est encore aujourd'hui l'orgueil de la cité.

Dès 1803, des restaurations furent entreprises pour lui rendre son intégrité de style qui le fait classer au nombre des richesses inappréciables que possède la France; et c'est ainsi que le clocher de la porte occidentale a été achevé en 1825 et que celui qui surmonte la coupole a été rétabli de 1843 à 1846.

CLÉRY-SUR-LOIRE

La petite ville de Cléry doit sa célébrité à la statue de la Vierge découverte en 1280 par des laboureurs en traçant leurs sillons.

Simon de Melun, seigneur de la Salle, ayant créé dans la modeste chapelle où elle avait été déposée un chapitre de cinq chanoines, Philippe le Bel en ajouta cinq autres, les dota à ses frais, et conçut le projet de faire rebâtir l'édifice qui datait du règne de Childebert Ier, mais la mort vint l'empêcher d'accomplir son désir.

Philippe de Valois vint poser la première pierre de la nouvelle église que le comte de Salisbury, à la tête des troupes anglaises, dévasta en 1428 après s'être emparé de son trésor.

Mais après la victoire de Dieppe remportée par le Dauphin Louis XI sur les Anglais, ce prince vint dans cette bourgade accomplir le vœu qu'il avait fait avant la bataille « de donner son pesant d'argent pour faire reconstruire l'église de Cléry si le sort des armes lui était favorable », combla les chanoines de

titres de rentes et de prérogatives, fit relever la collégiale et l'érigea en chapelle royale; puis, en 1471, obtint du pape Sixte IV un bref l'en nommant premier chanoine avec voix délibérative au chapitre et lui accordant, ainsi qu'à ses successeurs, le droit de s'asseoir en surplis, chappe et aumusse à la première place du chœur.

Le nouvel édifice était presque achevé lorsque, le 14 mai 1472, un violent incendie dû à l'imprudence d'un plombier détruisit toute la toiture.

Ce désastre fut aussitôt réparé et Louis XI, qui professait un culte tout particulier pour la Vierge de Cléry, donna ordre d'y faire creuser son tombeau; « il prit quelquefois plaisir durant sa vie, nous dit Guyon, de s'y mettre, prenant la mesure de son corps pour voir si le lieu était juste et bien proportionné pour le recevoir après sa mort ».

Agnès de Savoie, femme de Louis XI, Charles VIII, Dunois, François d'Orléans firent d'importantes donations pour être inhumés dans la collégiale.

A leur tour, Charles-Quint et François Ier enrichirent le trésor et, en 1562, lorsque les Calvinistes vinrent occuper Cléry, leur premier soin fut de s'en emparer et de piller les tombeaux de Louis XI et de Charlotte de Savoie; n'ayant trouvé aucun objet précieux dans les cercueils ils s'attaquèrent à la statue de bronze doré placée sur le mausolée du roi et lui coupèrent les bras et les jambes, puis après avoir joué à la boule avec les os et la tête de Louis XI, allumèrent un grand feu et jetèrent « les dits os ».

Lorsque le calme fut rétabli, les chanoines firent restaurer l'église et Louis XIII, en 1622, commanda au sculpteur orléanais, Michel Bourdin, une nouvelle statue en marbre blanc pour remplacer celle qui avait été détruite en 1562.

A la fin du XVIIIe siècle une nouvelle tourmente s'abattit sur le monument, brisa la statue et le mausolée du roi, une partie des vitraux, saccagea les tombeaux, renversa le jubé, puis après s'être emparé de ce qui restait des œuvres d'art, le convertit en temple de la Raison; mais, en 1802, l'édifice ayant été rendu au culte, des travaux furent aussitôt entrepris pour le sauver de la ruine.

Dans son état actuel, il est composé de constructions faites sous Philippe de Valois, Louis XI, Henri II et Louis XIII, et son plan primitif a été quelque peu dénaturé.

L'intérieur, du style gothique, est divisé en trois nefs avec déambulatoire et abside sans chapelles; la nef principale, de 71 m. 30 de long sur 10 m. 67, est éclairée par 23 fenêtres et les nefs latérales ornées de chapelles ont 5 m. 90 de large.

De belles stalles sculptées avec la plus spirituelle fantaisie ornent le chœur et le tombeau de Louis XI, restauré en 1818 par Romagnesi et Pajot, s'élève dans la grande nef; les chapelles renferment en outre les restes d'Agnès de Savoie, de Dunois et de François d'Orléans, retrouvés en 1856 par la Société archéologique de l'Orléanais.

A l'extérieur, le portail principal percé de trois

Cléry. — Portail de l'église Notre-Dame, xve siècle.

portes renferme, au-dessus de la galerie qui les surmonte, une grande fenêtre ogivale et se termine par un pignon aigu couronné d'une petite tourelle.

Près du portail nord s'élève une tour carrée dont la flèche a été détruite en 1793, et du centre de la croisée du transept s'élance un élégant clocher pyramidal.

Cléry abrite encore les maisons qu'habitaient Louis XI, Charlotte de Savoie, son épouse, et l'hôtel où descendirent les rois Louis XIII et Louis XIV.

CONQUES

Conques doit sa renommée à son église collégiale et abbatiale dédiée à sainte Foy, qui du haut de la montagne rocheuse où elle est construite, domine l'étroite vallée où court et bondit le Dourdon.

D'après un diplôme daté de 819, un guerrier nommé Dadon ayant pris l'habit monastique y fonda une abbaye que Charlemagne et Louis le Pieux visitèrent et enrichirent après y avoir établi la règle de saint Benoît. Plus tard Pépin Ier, roi d'Aquitaine, et Charles le Chauve confirmèrent ses privilèges, mais, le monastère ne devint florissant qu'à la fin du IXe siècle.

A cette époque, les reliques d'une jeune vierge d'Agen qui avait été massacrée dans cette ville sous l'empereur Dioclétien, excitèrent la convoitise des moines qui résolurent de s'en emparer; l'un d'eux nommé Arinisdus se rendit à Agen et demanda à être admis parmi les religieux qui possédaient le corps de sainte Foy, parvint à gagner leur confiance, enleva les reliques et les transporta à Conques.

Dès ce jour, l'affluence des pèlerins qui vinrent visiter le monastère fut si grande, que l'église primitivement dédiée au Sauveur prit le nom de Sainte-Foy.

Suivant le cartulaire de l'abbaye, les dons affluèrent de toutes parts ; au XIIe siècle, ses biens s'étendaient dans le Rouergue, l'Auvergne, le Limousin, la Provence, le Dauphiné, la Bourgogne, la Champagne, l'Alsace et jusqu'en Espagne et en Angleterre.

Vers le XIe ses abbés rivalisèrent de zèle pour doter leur monastère d'une église plus somptueuse, et en 1035 Odobric jeta les fondations de l'église actuelle que l'abbé Bégon termina vers 1097.

Considérée par les archéologues comme l'un des monuments les plus remarquables de l'architecture religieuse de l'École d'Auvergne et du Languedoc, elle est, en outre, citée par un dicton populaire du pays, comme la première merveille du Midi, pour l'admirable page d'iconographie chrétienne qui orne le tympan de sa porte d'entrée :

Poutal de Counquos,
Clouquié de Roudez,
Compano de Mendé,
Gleizo d'Alby (1).

Sa lourde façade romane est flanquée de deux

(1) Portail de Conques, clocher de Rodez, cloche de Mende, église d'Albi.

Conques. — Célèbre bas-relief du portail de Conques représentant le Jugement dernier, XIe siècle.

tours carrées surmontées de clochers triangulaires en pierre, percés sur chaque face de deux ouvertures en plein cintre séparées par des colonnettes, et la profonde voussure de son vaste portail en plein cintre abrite l'une des représentations les plus remarquables du Jugement dernier.

Ce bas-relief, dans lequel les influences auvergnates se confondent avec celles de Moissac, est composé de toutes les scènes qui, selon saint Mathieu, se dérouleront lorsque le souverain juge procédera à la séparation des bons et des méchants.

Au centre, le Christ, de proportions surhumaines, assis sur un trône entre les élus et les réprouvés domine toute la composition, tandis que, groupés autour de lui, une cour céleste est formée par les anges portant les instruments de la passion et par sainte Foy, saint Caprais, Dadon et Charlemagne; au-dessous du souverain Juge, saint Michel pèse les âmes et tandis qu'un ange introduit les élus dans le paradis, Satan précipite les réprouvés dans l'enfer, représenté par une légion de diables qui les soumettent aux plus cruels supplices.

La croisée du transept est surmontée d'un clocher et les murs de la face extérieure du monument sont garnis d'une dizaine d'enfeux destinés à loger les sarcophages.

Ces enfeux, qui remontent à la première moitié du XIIe siècle, sont composés chacun d'une dalle abritée par une arcade supportée par des colonnettes ornées de chapiteaux; sous l'une de celles-ci est

encastrée l'épitaphe de l'abbé Bégon qui fit terminer l'église.

L'intérieur de l'édifice est construit sur un plan vaste et harmonieux, il comprend une nef flanquée de collatéraux, un transept à bas-côtés, dans chaque bras duquel ouvrent deux chapelles, et un chœur entouré d'un déambulatoire recouvert par des voûtes d'arêtes, et trois chapelles semi-circulaires, voûtées en cul-de-four.

La nef principale, en berceau plein cintre, est éclairée par les fenêtres des bas-côtés et les six travées qui la composent sont séparées par des piliers carrés ayant sur leurs faces une colonne cylindrique avec un pilastre reposant sur un socle circulaire.

Sept admirables grilles en fer forgé de 2 m. 50 de largeur sur 3 mètres de hauteur sont placées dans les entrecolonnements qui entourent le chœur.

Ces grilles, qui constituent l'une des œuvres de ferronnerie les plus considérables du XIIe siècle par la grande variété d'ornementation qui entre dans leur composition, étaient destinées à préserver le trésor contre toute tentative d'effraction ou d'escalade; aussi leur partie supérieure est-elle garnie de deux rangées de pointes aiguës et recourbées.

Ce trésor remarquable fut sauvé du pillage révolutionnaire, grâce à la présence d'esprit des habitants de Conques qui s'en étaient partagés toutes les pièces la veille du jour où les envoyés de la Convention

vinrent pour s'en emparer, et qui les rendirent à la collégiale lorsque la tourmente fut apaisée.

Le monastère, qui avait été sécularisé en 1537 par le pape Paul III après avoir été mis en commendite par le roi François Ier quelques années auparavant, eut à souffrir des guerres religieuses du XVIe siècle et de la Révolution; en 1561, à la suite d'un incendie allumé par les protestants, la toiture de l'église et les deux flèches qui couronnaient les deux tours furent complètement anéanties.

La Révolution à son tour démolit une partie du cloître, dispersa les abbés et ferma le monastère.

En 1802, l'abbatiale seule fut rendue au culte et, depuis, de savantes restaurations ont rétabli la voûte de la nef, les deux flèches de pierre de la façade et le chœur dans son état primitif.

L'église de Conques doit aussi une partie de sa renommée aux admirables reliquaires, statues, croix et autres objets quelle possède et qui composent le plus somptueux et le plus remarquable des trésors appartenant aux basiliques de France.

De toutes ces raretés, la statue en or de sainte Foy, haute de 0 m. 85, est sans contredit la plus merveilleuse, autant par la richesse de sa matière et de son ornementation, que par l'intérêt que présente la technique de sa fabrication qui, suivant M. Darcel, remonterait au IXe siècle, et d'après M. de Lasteyrie, au XIIe.

La sainte est représentée assise sur un fauteuil ajouré, la tête légèrement inclinée surmontée d'une

couronne ornée de pierreries et les mains tenant chacune une sorte de petit reliquaire; une profusion

Conques. — Reliquaire de Pépin d'Aquitaine.

de cabochons, d'émaux, d'intailles, ornent la statue, dont les grand yeux d'émail contribuent à donner

à la physionomie un caractère vraiment extraordinaire.

La pièce la plus ancienne est le reliquaire de Pépin d'Aquitaine; celle-ci qui a la forme d'un coffre rectangulaire de 0 m. 18 de longueur sur 0 m. 18 de hauteur et 0 m. 09 de profondeur, est surmontée d'un toit à quatre rampants recouvert de plaques en or rouge et jaune; le coffre, qui est percé sur l'une de ses faces de trois ouvertures en plein cintre, offre sur celle opposée un Christ fixé sur la croix entre la Vierge et saint Jean; il est, en outre, garni d'émaux cloisonnés, de filigranes, de cabochons et d'intailles et ses deux extrémités sont ornées de deux médaillons en relief, représentant de saints personnages.

Conques. — Falot de Saint-Vincent.

Un autre coffre en cuir noir, découvert en 1875 en démolissant la muraille de maçonnerie qui enserrait les piliers du chœur, date du temps de Boniface successeur de Bégon III; de 0 m. 52 de longueur sur 0 m. 26 de large et 0 m. 28 de profondeur, ce reliquaire est recouvert d'ornements formés par les têtes de plusieurs centaines de clous en argent disposés en rinceaux et par de superbes émaux.

Parmi les autres reliquaires, il faut citer tout particulièrement celui offert à Bégon III par le pape Pascal II, pour renfermer la relique de la vraie croix; haut de 0 m. 37, large de 0 m. 15 et profond de 0 m. 08, celui-ci qui est surmonté d'un toit ondu-

Conques. — A, dit de Charlemagne.

leux est décoré sur l'une de ses faces du Christ en croix accompagné de la Vierge et de saint Jean.

La Lanterne ou *Falot de saint Vincent* est encore un curieux reliquaire exécuté sous Bégon III.

L'A *dit de Charlemagne* qui fait partie du trésor est un reliquaire ayant la forme d'un A majuscule de 0 m. 42 de long sur 0 m. 40 de haut, recouvert de plaques de vermeil décoré de filigranes, d'émaux

et de cabochons. D'après une ancienne tradition recueillie par l'auteur de la chronique de Conques, Charlemagne aurait envoyé à 22 abbayes fondées par ses soins autant de reliquaires affectant chacun la forme d'une lettre de l'alphabet, et pour marquer à celle de Conques sa prédilection, lui aurait offert la première lettre.

Le trésor renferme encore plusieurs autels portatifs, des tableaux reliquaires en forme de triptyque et d'autres en forme de pentagone irrégulier ou d'hexagone, connus sous le nom de *Phylactères*; des chefs et des bras reliquaires du XIIIe siècle, des *Gemellions*, sortes de bassins du XIIIe siècle, une chasuble de la même époque, des Montrances circulaires et pédiculées, des petites croix de plusieurs époques, une superbe croix processionnelle d'une hauteur totale de 1 m. 58; une reliure d'évangéliaire du XIIe siècle ornée d'émaux, de filigranes et de pierreries, et une autre du XVIe, haute de 0 m. 38, large de 0 m. 25, représentant le Christ en croix ayant à sa droite la Vierge et à sa gauche saint Jean.

Enfin, la ceinture de sainte Foy longue de 1 mètre, large de 0 m. 03, et une petite statue du XVe siècle haute de 0 m. 47 représentant sainte Foy debout avec les instruments de son martyre complètent cette admirable collection.

DIJON

Située au pied des montagnes de la Côte-d'Or, dans un bassin verdoyant qui s'étend au loin, la ville de Dijon renferme un certain nombre de monuments remarquables, parmi lesquels les églises Notre-Dame et Saint-Michel se distinguent pour leur grand caractère architectonique.

« Construite vers 1220, nous dit Viollet-le-Duc, l'église Notre-Dame, de médiocre dimension, est un chef-d'œuvre de raison; la science du constructeur s'y cache sous une simplicité apparente Autant l'extérieur est simple, abrité, couvert; autant l'intérieur présente des dispositions légères et élégantes (1). »

L'église qui forme une croix latine, possède une vaste nef centrale somptueusement décorée, voûtée suivant les méthodes gothiques primitives, et le monument qui a été élevé de 1220 à 1230 par un maître

(1) Viollet-le-Duc, *Dictionnaire de l'architecture*, t. IV, p. 131.

d'œuvre inconnu, passe à juste titre pour l'un des plus célèbres de l'architecture ogivale bourguignonne, pour l'harmonie qui règne dans sa construction et l'unité de conception qui existe entre les nefs, le transept, l'abside et les chapelles.

De beaux vitraux du XIIIe siècle ornent ses fenêtres et d'autres œuvres dignes d'intérêt comme : le groupe de pierre sculpté par Dubois, représentant l'Assomption de la Vierge, et celui de la Trinité, dû à un tailleur d'imaiges du XVe siècle, meublent ses chapelles.

L'église possède encore la statue de la *Vierge noire* que le clergé et le peuple portèrent processionnellement sur les remparts de la ville, le 12 septembre 1513, pour obtenir des 40,000 ennemis qui assiégeaient la cité, défendue par 7,000 hommes, sur les ordres de La Trémoille, des conditions plus avantageuses pour sa reddition.

La partie la plus intéressante de cette construction est la façade dont l'entrée est précédée depuis le XIIIe siècle, d'un large porche formant nef et bas-côtés divisés en deux travées dont les voûtes sont soutenues par des faisceaux de sveltes colonnettes.

Au-dessus se dresse un portail massif, presque carré de forme, haut de plus de 20 mètres, bien proportionné, large comme l'édifice, divisé en deux parties égales par une série de seize arcades ogivales retombant sur des colonnettes aux chapiteaux feuillagés.

Dijon. — Ensemble de l'église Notre-Dame, XIIIe siècle.

Avec une sincérité et une naïveté étonnantes, les artistes bourguignons ont peuplé cette façade dans tous ses recoins, d'une formidable ménagerie mystique et fantastique composée de bêtes à têtes humaines et d'hommes à mufles de monstres; partout, même aux gargouilles, aux chêneaux, aux couronnements, ce ne sont que d'énormes animaux aux gueules ouvertes, prêts à bondir.

Deux belles tours devaient s'élever à droite et à gauche du portail; elles ne furent point terminées, mais sur le sommet de celle de droite, Pérard de Gand plaça la fameuse horloge de Jacques Mardt prise au sac de Courtrai par Philippe le Hardi, le 27 novembre 1382.

L'extérieur se fait, en outre, remarquer par les grands pignons du transept flanqués de tourelles élégantes, et par l'immense tour carrée cantonnée à chaque angle par une tourelle d'escalier à toiture obtuse. Élevée à l'intersection de la grande nef et du transept, cette tour qui est éclairée par de longues fenêtres ogivales est surmontée d'une haute flèche couverte en plomb.

Dévastée pendant la Révolution et mutilée pendant cette période, l'édifice était entièrement délabré lorsque la commune l'affecta en magasin de dépôts, mais le monument ayant été rendu au culte, de savantes restaurations qui n'en ont pas dénaturé le caractère, y furent faites, et la ville s'enorgueillit aujourd'hui de posséder cet admirable spécimen de l'architecture bourguignonne.

Dijon. — Église Saint-Michel, portail commencé au XVIe siècle, terminé au XVIIe.

SAINT-MICHEL

L'église Saint-Michel, qui avait été reconstruite en 1015 sous la forme d'une basilique latine sur l'emplacement d'une église très ancienne située hors des murs du *castrum divionense*, ne fut englobée dans la cité qu'après l'incendie considérable de 1137, lorsque le duc Hugues dota la ville d'une nouvelle enceinte. Mais cet édifice qui avait été atteint par le sinistre, malgré les réparations incessantes dont il était l'objet depuis, menaçait ruine en 1497.

Dans un élan de générosité, ses paroissiens donnèrent alors des sommes énormes pour sa réédification et la ville offrit une carrière de pierre.

En 1529, les travaux intérieurs étaient terminés et l'évêque Philibert de Beaujeu venait en faire la consécration le 8 décembre; toutefois la façade ne fut complètement achevée qu'en 1661 dans le style renaissance bourguignonne.

L'intérieur, qui est du style ogival, se fait remarquer par la richesse d'ornementation qui décore ses chapelles, et par les deux crédences formant piscine dans chacun des collatéraux.

L'église abrite le mausolée d'un ancien premier président du parlement de Bourgogne, une statue de saint Yves par Dubois, une fresque attribuée à Fréminet, élève du Primatice, représentant la Vierge

à son lit de mort et une Annonciation de Quantin.

Le grand portail est un monument du XVIe siècle qui a été terminé à la fin du XVIIe.

La partie inférieure, achevée en 1537, est percée de trois portes d'un plein cintre richement ornementé par des caissons, des statues, des bas-reliefs dans lesquels les idées mythologiques païennes se trouvent associées aux idées religieuses chrétiennes; on y voit : Apollon, Mercure, Vénus, Salomon, Judith...

Cette ornementation de la Renaissance est complétée par le bas-relief que l'architecte de l'édifice, le Dijonnais Hugues Sambin, élève de Michel-Ange, sculpta sur le tympan de la porte centrale en collaboration avec Gaudrillet, son gendre, et le Florentin Domenico del Barbiere pour représenter le Jugement dernier.

Ce rez-de-chaussée est surmonté de l'entablement au-dessus duquel on éleva, de 1537 à 1661, les deux tours qui flanquent la façade.

Composées de quatre étages percés de fenêtres ornées de colonnes de cinq ordres d'architecture, ces tours sont terminées chacune par une balustrade au-dessus de laquelle se dresse une lanterne octogonale surmontée par une boule en bronze doré.

La tour centrale, qui s'élève au-dessus du transept, est coiffée d'un clocher surbaissé peu en rapport avec le reste de l'édifice.

EU

Construite au fond d'une riante vallée arrosée par la Bresle, la ville d'Eu, dont l'origine remonte à l'époque romaine, abrite une église collégiale bâtie en 1186 sur le tombeau de l'archevêque de Dublin, saint Laurent, mort en 1181 dans l'abbaye d'Augustins fondée dans la cité en 1119.

Edifié dans le style ogival primaire, ce monument a été remanié une première fois au XVe siècle, après l'incendie allumé dans la ville par le maréchal de France Joachim Rohan, sur l'ordre de Louis XI, qui craignait que la cité ne tombât entre les mains du roi d'Angleterre; puis aux XVIe et XVIIe siècles, et enfin sous le règne de Louis-Philippe le portail méridional, la voûte de la nef furent reconstruits, et les statues tombales des princes et princesses de la maison d'Artois, mutilées par la Révolution, furent rétablies dans la crypte.

Extérieurement, l'édifice se distingue : par son portail principal, percé de trois portes à voussures, d'une grande simplicité, dépourvu de tours et de

Eu. — Abside de l'église Saint-Laurent édifiée au XIIe siècle, terminée au XVe.

statues, et par l'arcature de contreforts ornés de balustrades élégantes, de clochetons et de pinacles, qui soutient le chœur.

A l'intérieur, d'élégants piliers aux chapiteaux garnis de feuillages et flanqués de colonnettes engagées séparent la nef, le transept et le chœur des bas côtés, en supportant des arcades en ogives au-dessus desquelles règne un somptueux triforium surmonté par des fenêtres du style flamboyant. Le sanctuaire renferme une Vierge qui est considérée comme le chef-d'œuvre de François Anguier; une admirable tête de Christ du xve siècle, d'une sublime expression de douleur; une chaire sculptée par Grimpelle en 1752; et un somptueux banc d'œuvre orné de cariatides supportant un dôme.

Contre chacun des piliers du transept se dresse une colonne funéraire surmontée d'une urne, et dans l'un des bas-côtés le superbe bas-relief provenant du tombeau de Nicolas de Melleville.

Dans un caveau situé au milieu du chœur reposent, pêle-mêle, les ossements des comtes d'Eu et des princes et princesses de la maison d'Artois, de Penthièvre et d'Orléans dont les tombeaux furent violés en 1793.

En face la collégiale de Saint-Laurent s'élève le célèbre château construit par Henri de Guise, en 1571, qui servit de résidence à la reine d'Angleterre pendant les séjours qu'elle fit en France en 1843 et 1845, au roi Louis-Philippe et aux princes de la famille d'Orléans.

ÉVRON

L'origine d'Evron est attribuée à une abbaye de Bénédictins fondée par Hadouin, évêque du Mans, dans la première moitié du VIIe siècle, mais l'église abbatiale, qui est considérée comme l'un des édifices religieux les plus remarquables du département, n'aurait été réédifiée, disent plusieurs auteurs, qu'au commencement du XIIe sur l'emplacement d'une première église, qui fut détruite par les Normands en 853.

Celle-ci qui avait été bâtie pour abriter « quelques gouttes du lait de la Vierge » rapportées de Palestine en 630 par un pèlerin, fut reconstruite d'abord dans le style roman au Xe siècle, et remaniée dans le style ogival à la suite de l'incendie qui en détruisit une partie au commencement du XIIIe.

Après ces restaurations l'évêque Geoffroy de Loudun vint en faire une nouvelle consécration, le 1er septembre 1252 (1), puis au XIVe siècle les moines

(1) *Gallia christiana*, t. XIV, col. 487.

firent agrandir la nef de deux travées, et construire le magnifique transept.

En 1477, pour encourager les fidèles à contribuer à l'entretien de l'édifice, l'archevêque de Tours, Hélie de Bourdelles, accorda des indulgences à tous ceux qui le visiteraient le jour de la Pentecôte.

Complètement terminée, à la fin du XVIe siècle, l'église qui était alors une véritable nécropole peuplée de tombeaux somptueux, formait un vaste édifice composé d'une nef centrale flanquée de deux bas côtés.

Mais vers l'an 1610, dans le but de se faire construire un superbe palais, Claude Belot, abbé du monastère, fit démolir le bas côté nord, quelques tombeaux et la chapelle de l'infirmerie; cet acte de vandalisme révolta les moines de l'abbaye qui le dénoncèrent au parlement en 1615.

A l'intérieur, le plan comprend une nef romane assez étroite, recouverte d'une charpente depuis le XVIe siècle et flanquée au sud d'un bas côté.

Le chœur, qui est considéré comme un véritable chef-d'œuvre d'architecture, est composé d'une travée droite et de sept pans coupés dont les grosses colonnes ornées de chapiteaux de feuillages sont flanquées de niches accouplées abritant sous les dais à trois gables qui soutiennent la retombée des arcs, de magnifiques statuettes représentant : la Nativité, la Fuite en Egypte, l'Annonciation, la Circoncision.

Un déambulatoire orné de sept chapelles rayonnantes entoure le chœur dont la voûte en cul de four

Evron. — Portail du transept construit au XIVe siècle.

est décorée depuis le XIIe siècle de grandes figures peintes. Au centre des cinq compartiments dont elle est formée, un christ bénissant, entouré d'un ange et des attributs des évangélistes est accompagné de deux personnages agenouillés, représentant saint Hadouin en costume d'évêque, tenant sa crosse à la main, et saint Benoît en costume monastique, tenant la crosse abbatiale.

De l'abside, on peut pénétrer dans la chapelle de Saint-Crespin; élevée au nord du chœur au milieu du XIIe siècle, cette dernière, qui est composée d'une nef terminée par un chevet en hémicycle, a ses voûtes ornées de fresques primitives qui ont subi d'importantes restaurations.

Des somptueux tombeaux qui remplissaient l'église, il ne reste plus aujourd'hui que quelques statues funéraires du XIIIe siècle déposées dans les chapelles : l'une d'elles représente Gilles de Chastelet, chambrier d'Evron, et les autres, qui proviennent de divers mausolées déplacés en 1644, des abbés et des personnages inconnus.

Si l'on en juge par l'estampe qui figure dans les collections de la Bibliothèque nationale à Paris, le tombeau le plus remarquable de l'abbatiale était celui qui représentait en demi-relief sur une plaque de cuivre doré et émaillé fixée sur un socle de pierre, Renaud, vicomte de Blois, mort en 1277. Vêtu d'une cotte de mailles recouverte d'une cotte d'armes, ce chevalier avait les mains jointes et sa tête reposait sur un coussin flanqué de deux anges... « En

1779, nous dit l'abbé Gérault dans sa notice historique sur Evron, les moines vendirent cette statue avec la couronne ornée de grosses perles qui surmontait la tête du défunt pour se procurer l'argent nécessaire à la décoration du chœur. »

Celui-ci, qui est orné d'un maître autel en marbre bleu décoré de rinceaux en cuivre doré et d'un bas-relief en marbre blanc dus au sculpteur Lecomte représentant la mise au tombeau, renferme un beau lutrin en cuivre, formé d'un socle triangulaire entouré du symbole des quatre évangélistes sur lequel s'élève une colonne supportant un aigle aux ailes déployées, ciselé par Jean-Baptiste Leclaire, en 1780.

Malgré le pillage que subit le trésor en 1777 et en 1791, ce dernier possède encore un reliquaire en argent de Simon Hayeneuve donné au monastère par l'abbé François de Châteaubriant en 1490 pour renfermer le lait de la Vierge.

Après avoir été transformé en église paroissiale en 1794, puis en temple pour les fêtes décadaires et enfin en marché, l'édifice fut rendu au culte en 1801.

A l'extérieur, le lourd clocher qui forme un porche carré, est soutenu par des contreforts d'angle et recouvert d'une toiture en pavillon encadrée par des hourds débordants; construit au XIIe siècle dans le style roman, il a été fortifié par des mâchicoulis et des créneaux au XVIe.

Le portail gothique qui termine l'un des bras du transept est percé d'une haute fenêtre aux meneaux flamboyants, et surmonté d'un fronton triangulaire

accompagné à droite et à gauche par d'élégants clochetons reliés ensemble par une balustrade ajourée; au nord de l'abside, la chapelle de Saint-Crespin se distingue en outre par son architecture romane du XIIe siècle: deux colonnes aux chapiteaux feuillagés soutiennent les arcades en tiers-point qui encadrent la porte de cet édifice.

Grâce aux sommes importantes votées d'abord par la Société française d'archéologie et plus tard par la Commission des monuments historiques, le monument, qui menaçait ruine en 1837, est aujourd'hui complètement restauré et forme un ensemble des plus intéressants pour l'histoire de l'architecture religieuse.

FALAISE

L'ÉGLISE Saint-Gervais, qui a été commencée au XIe siècle et consacrée en 1134 en présence de Henri Ier duc de Normandie, n'a pu, par suite des guerres et des pillages qui désolèrent la cité, conserver de sa construction primitive que sa tour romane.

Toutes les époques du moyen âge ont, en effet, imprégné leur caractère architectonique sur le reste du monument. A l'intérieur, le côté droit de la nef est du style roman du XIIe siècle; le côté gauche et les bas côtés des XIIIe et XIVe, et le chœur, du style ogival, a été reconstruit au commencement du XVIe à l'exception de la voûte qui a été refaite en bois.

Malgré les calamités dont elle fut de nouveau accablée à la fin du XVIIIe, elle possède encore plusieurs vitraux du XVIe siècle, des pierres tumulaires avec inscriptions gothiques et des œuvres d'art parmi lesquelles deux tableaux provenant de l'ancienne abbaye de Saint-Jean, représentant le Baptême du Christ et le Crucifiement.

Le portail, élevé sur un perron, est précédé d'une

grille monumentale et d'un porche ogival couronné d'un fronton triangulaire décoré de crochets; ce porche qui se compose de deux portes surmontées de niches, dépourvues de statues, offre des dais admirablement fouillés.

Une galerie ornée de sculptures règne à la naissance du toit et forme, avec les moulures qui encadrent les fenêtres, une décoration intéressante à la façade occidentale.

FALAISE. — L'église Saint-Gervais.

FÉCAMP

La ville de Fécamp doit son importance à l'abbaye qui fut consacrée, en 665, par l'archevêque Ouen et l'évêque de Fonteneille, en présence de Clotaire III et d'Ebroïn, maire du Palais.

Établi par Wanenck, gouverneur du pays de Caux et ruiné en 841, par les invasions normandes, ce monastère qui comptait, dès sa fondation, 136 religieuses, fut relevé par le duc Guillaume Longue-Épée qui substitua aux religieuses des chanoines réguliers, puis des moines bénédictins.

Quelques années après, son fils, Richard Ier, émerveillé par la lecture que lui fit son aumônier d'une histoire inconnue jusqu'alors, et qui n'avait jamais figuré dans les actes de l'abbaye, fit rechercher le précieux sang qui, suivant ce récit, était arrivé miraculeusement à Fécamp, caché dans le tronc d'un figuier après avoir été recueilli sur les plaies de Jésus-Christ par Joseph d'Arimathie et Nicodème.

L'ayant découvert, il fit reconstruire l'église et

la dédia à la Sainte-Trinité, puis dota l'abbaye qui dès lors acquit une importance considérable que les ducs de Normandie tinrent encore à augmenter : au xve siècle, l'abbé portait la mitre et la crosse, et prétendait siéger à l'échiquier de Normandie avant l'abbé de Saint-Ouen.

Fécamp. — Abside de l'église de la Sainte-Trinité.

Enviée plus tard par d'illustres prélats, elle compta au nombre des abbés qui la gouvernèrent : le cardinal Jean de la Balue ; le prédicateur Antoine de la Halle, prieur de Louis XII ; le cardinal Jean de Lorraine; le cardinal de Guise qui fut assassiné à Blois; le cardinal de Joyeuse; Henri II de Lorraine; l'archevêque Henri de Bourbon; le roi Jean-Casimir de Pologne, auquel Louis XIV en fit présent, et enfin, comme dernier abbé, le cardinal de la Rochefoucauld qui fut

ensuite président de l'assemblée du clergé aux États généraux.

La Révolution fit vendre le monastère comme propriété nationale, mais conserva l'église pour les réunions publiques; au cours de l'une de celles-ci, l'on vit le comte de Romé du Bec renoncer à ses privilèges et demander l'abolition de la coutume du pays de Caux en matière d'héritage et le partage égal de la succession dans la famille.

Bien qu'ayant été dévastée à cette époque, dépouillée de ses statues et de la plupart des œuvres d'art qu'elle renfermait, elle est encore aujourd'hui l'un des plus beaux monuments de la province, malgré tous les styles d'architecture dont elle est composée.

Sa façade, reconstruite à la fin du XVIIe siècle dans le style néo-grec est peu intéressante, mais le reste de l'édifice qui comprend des parties reconstruites après l'incendie de 1170, et à la suite du remaniement de l'an 1300, offre un assemblage de constructions remarquables.

Le porche du portail latéral bâti au XIIe siècle, et la tour carrée, qui élève sa plate-forme à 64 mètres de hauteur au-dessus de la croisée du transept, sont avec la balustrade de style flamboyant, l'abside et ses nombreuses gargouilles formées par des loups et des renards, des œuvres de haute valeur architectonique.

Il faut descendre un escalier de douze marches pour pénétrer dans le vaste édifice dont la grande

nef, traversée par un transept, a 130 mètres de longueur.

Éclairée par d'anciens vitraux, cette nef avec les bas-côtés qui la flanquent date de la construction primitive, tandis que le chœur avec toutes ses chapelles ornées de balustrades en pierre de l'époque de la Renaissance, a été remanié aux XIVe et XVe siècles.

Parmi les œuvres d'art que possède le sanctuaire, on remarque un tabernacle en marbre blanc sculpté au XVIe siècle, le groupe représentant la *Mort de la Vierge*, par le moine Robert Chardon, et un *Christ voilé*, taillé dans le bois par un simple menuisier.

FIGEAC

Figeac qui a conservé son aspect moyenageux, s'enorgueillit de posséder encore certaines parties de l'église de l'abbaye bénédictine à laquelle elle doit son origine et qui avait été fondée par Pépin, roi d'Aquitaine, en 839.

Au XIe siècle, lorsque ce monastère eut adopté la réforme de Cluny, il fut comblé de nombreux privilèges par Raymond de Saint-Gilles, comte de Toulouse, qui fit reconstruire son église sur un plan composé de trois nefs avec transept et déambulatoire.

Ce nouvel édifice, bien que n'étant pas terminé, fut consacré au Saint Sauveur, à la fin du XIe siècle par Géraud II, évêque de Cahors, comme en témoigne l'inscription gravée sur l'un des piliers de la grande nef, puis pendant les deux siècles qui suivirent, on éleva les chapelles et les deux roses du transept.

Le monument présenta alors une unité parfaite de style, que lui firent perdre l'invasion anglaise au XIVe siècle et les guerres religieuses au XVIe : Les

grandes voûtes furent refaites d'abord, puis au XVIIe siècle on reconstruisit une tour-lanterne de 40 mètres d'élévation sur la croisée du transept.

FIGEAC. — Église Saint-Sauveur, construite au XIe siècle, remaniée aux XIVe et XVIIe siècles.

Sa façade moderne, percée d'un portail, est surmontée d'un clocher ayant la même hauteur que la tour du transept. L'église renferme des fonts baptismaux monolithes du XIIIe et quelques œuvres d'art intéressantes.

FOLGOËT

Le village du Folgoët, qui fait partie de l'arrondissement de Brest, doit son nom à un *pauvre simpliste* nommé Salaün, connu des habitants sous le nom du fou du Bois — en breton, foll goat — qui y vivait reclus, de la charité qu'il recevait en prononçant ces seuls mots : *Ave Maria* « *Salaün a zebré bara* » (Salaün mangerait du pain).

Une tradition attribue la fondation de l'église à un fait miraculeux survenu sur son tombeau peu de temps après sa mort, et la construction de l'édifice au duc Jean IV de Bretagne dont la devise « A ma vie » est sculptée au portail.

Suivant plusieurs auteurs, les fondations en furent posées en janvier 1365, mais les guerres qui désolèrent la Bretagne ne permirent pas de l'achever avant 1419.

L'évêque de Léon, Alain de la Rüe, en fit aussitôt la consécration et, quatre ans après, le duc Jean V

l'érigea en collégiale, comme en témoigne l'inscription suivante gravée à droite du portail :

Johannes illustris dux
Britonum fundavit pre
sens collegium anno
Domini MIIII et *XXIII*

L'édifice, qui est composé de trois nefs, forme un rectangle qui se replie en équerre du côté du midi pour constituer une chapelle et la chambre du trésor.

Le monument qui est du style ogival, comprend un portail principal flanqué de deux tours dont l'une, de six mètres de façade, est surmontée d'une flèche accompagnée de quatre clochetons supportés par une galerie d'élégantes ogives, d'une hauteur totale de 53 mètres; elle a été élevée sous le règne du duc Jean IV. La seconde tour, un peu moins large et beaucoup moins haute, a été commencée à la même époque, mais le campanile, soutenu par douze colonnes d'ordre composite qui le couronne, n'a été construit qu'en 1505 sur l'ordre de la duchesse Anne dans le style de la Renaissance italienne.

Ces deux tours sont reliées entre elles par la porte à deux baies qui donne accès dans la grande nef.

Le mur du nord est percé de fenêtres ornées de meneaux flamboyants et, à l'endroit que devait occuper le transept, d'une porte dite « de Penmark ».

Le côté du levant est renommé pour sa rose en plein cintre composée de seize ogives rayonnantes

trilobées, surmontées de trèfles, au-dessous de laquelle la fontaine, dont la source est cachée à l'intérieur sous le maître-autel, écoule ses eaux dans un bassin abrité par un porche décoré de la statue de la Vierge.

En tournant du côté de l'ouest, on découvre l'admirable façade formée par le porche des Apôtres que le duc Jean V fit construire, et qui est considéré pour son ornementation comme l'œuvre la plus remarquable de cette église; l'artiste a donné à ses figures une beauté idéale et rien ne démontre mieux l'extraordinaire fécondité de la sculpture de cette époque privilégiée; les moulures intercalaires sont ornées d'insectes, de branches de vigne et de mauve d'une élégante souplesse.

Enfin, la porte méridionale, que l'évêque Alain de la Rüe fit construire vers 1415, complète l'extérieur du monument.

A l'intérieur, les larges piliers qui supportent les tours forment deux espèces de chapelles et la nef est séparée des bas-côtés par dix arcades appuyées sur les faisceaux de colonnes qui soutiennent les voûtes.

Du style ogival, celles-ci furent refaites en partie après l'incendie causé par la négligence d'un ouvrier qui réparait les orgues en 1708.

Le chœur, entouré par des arcades d'enfeus, est séparé de la nef par un délicat jubé de cinq mètres de haut sur 6 m. 50 de large, composé de trois arcades en plein cintre dont les intrados découpés à jour sont surmontés d'une corniche couronnée par une galerie de deux rangs superposés de quatre feuilles.

Véritable dentelle de pierre, ce monument qui est en kersanton [1], est décoré d'une profusion de niches, de statues, de clochetons et d'animaux rampants.

Le Folgoët. — Façade de l'église, commencée en 1365, terminée en 1419.

L'œuvre de dévastation qui sévit à la fin du XVIIIe siècle s'abattit sur le sanctuaire; en 1790, tous les objets précieux qu'il renfermait furent envoyés à Nantes pour y être fondus; puis, en 1792, une nuée de vandales brisa les statues, les autels, les vitraux, et l'édifice, ainsi délabré, fut vendu au sieur Anquetil, ancien fripier de Brest, qui le convertit successivement en

(1) Espèce de granit tirant sur le violet foncé.

écurie, grange et magasin. Émus à juste titre, de le voir voué à la ruine, douze habitants du village s'associèrent pour le lui racheter.

Par acte du 25 août 1810, il leur fut adjugé moyennant la somme de dix mille francs et ces derniers en firent don à la commune de Guicquelleau qui le rendit aussitôt au culte après y avoir fait exécuter, ainsi que l'État, d'urgentes réparations.

GUIMILIAU

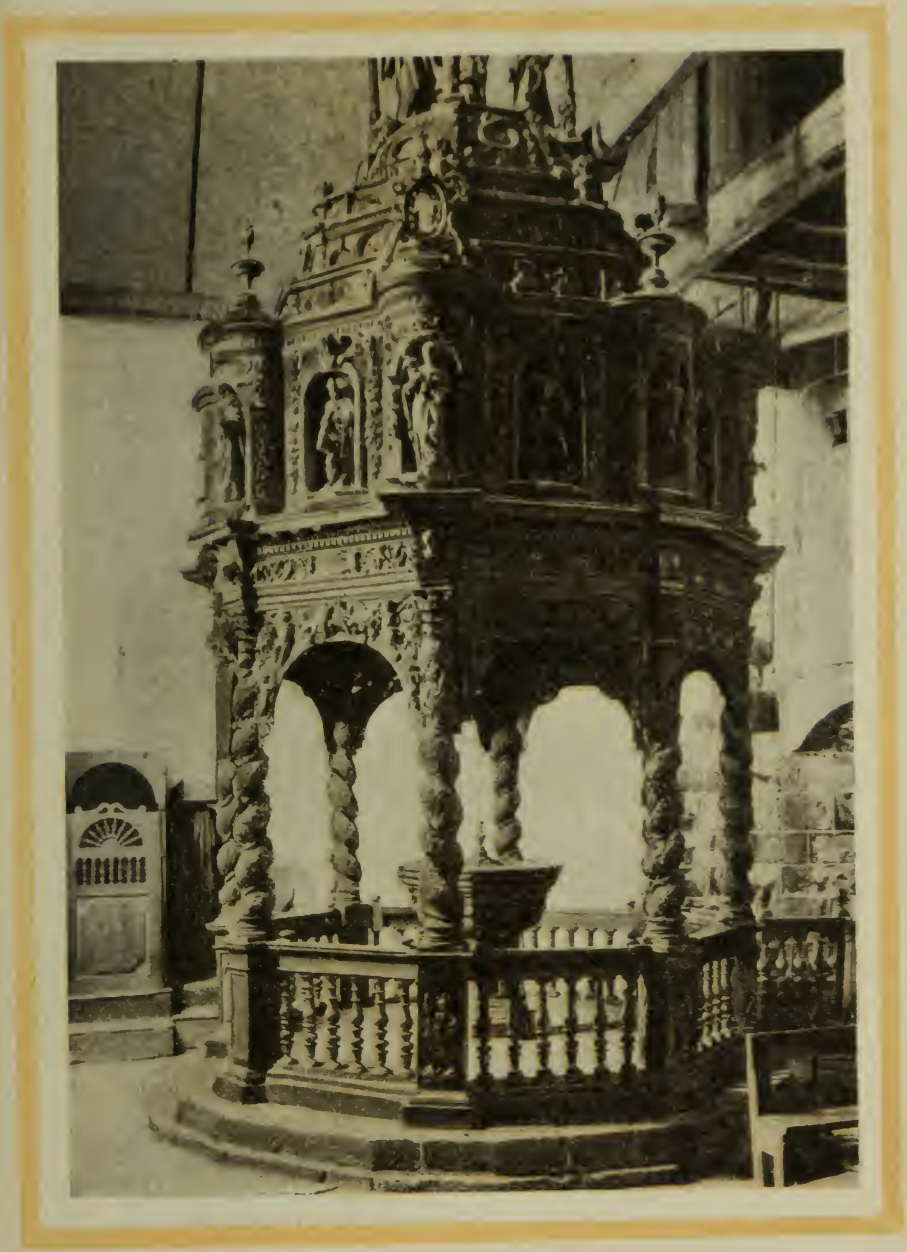
Commune du département du Finistère, Guimiliau doit son nom à un prétendu roi de Cornouaille nommé Miliau, assassiné vers 530 et canonisé quelques années après.

L'église qui lui est dédiée a été commencée au XVIe siècle, mais les bas côtés et le porche méridional, percé d'une porte en plein cintre ornée des deux colonnettes cannelées qui soutiennent l'entablement, et flanqué de chaque côté de deux tourelles de la Renaissance, ne furent terminés qu'en 1605.

Bien que les sculptures de ce porche soient des plus intéressantes, l'édifice est surtout renommé pour le baptistère qu'il renferme et qui est considéré comme étant le plus beau de toute la Bretagne.

Construit en 1675, il offre dans l'ensemble et les détails, un admirable champ d'études : huit colonnes torses, sur lesquelles s'enroulent des guirlandes de feuillages interprétées avec une science remarquable, soutiennent un merveilleux baldaquin orné de niches et de statues, surmonté d'un dôme couronné par le baptême de Jésus-Christ.

GUIMILIAU. — Portail de l'église XVIe siècle.



Guimiliau. — Baptistère construit en 1675.

Guimiliau. — Calvaire érigé de 1581 à 1588.

Comme la plupart des communes de Bretagne, Guimiliau possède un arc triomphal à l'entrée du cimetière, un ossuaire et un calvaire érigé de 1581 à 1588.

Véritable merveille, le calvaire est le plus important de tous ceux qui existent : cinq arcades percent le soubassement et un escalier conduit à la plateforme peuplée d'une foule de statuettes au milieu desquelle s'élève le Christ en croix accompagné de deux saints personnages.

Plus bas, les quatre évangélistes avec leurs attributs se dressent aux quatre coins, des musiciens marchent en tête du portement de croix, et un autre bas-relief représente l'Adoration des Mages.

En dehors de ces différentes scènes relatives à la vie et à la mort de Jésus Christ on y voit encore une légende locale, celle de la femme Catel-Gollet tourmentée par les démons pour avoir caché un péché mortel.

Admirable poème de pierre, l'œuvre entière s'impose en outre par l'élévation de pensée qui a guidé ses créateurs, lesquels ont tenu à la faire servir à l'éducation morale du peuple.

GUINGAMP

Au milieu de vastes et belles prairies arrosées par le Trieux s'élève la vieille ville de Guingamp, l'une des plus curieuses de la Bretagne pour son caractère pittoresque et sa belle église dédiée à Notre-Dame-de-Bon-Secours.

Commencé dans le style ogival au XIIIe siècle, sur l'emplacement de la chapelle des comtes de Penthièvre, cet édifice ne fut terminé qu'au XVIe par suite des guerres qui désolèrent la contrée et de l'écroulement de la tour du nord survenu en 1535; aussi les styles gothique et de la renaissance se mélangent-ils à l'intérieur et à l'extérieur.

La lourde et massive façade principale, flanquée au sud depuis le XIIIe siècle de la tour de l'Horloge, et au nord de celle réédifiée au XVIe dans un style dissemblable, est percée d'un portail composé de deux portes géminées dont le trumeau supporte une niche renfermant une statue et dont les voussures sont décorées de guirlandes de fleurs. Les figures des douze apôtres ornent les pieds-droits et une galerie sculptée la couronne.

Guingamp. — Portail de l'église Notre-Dame-de-Bon-Secours, XIIe et XIIIe siècles.

Au-dessus de cette porte, une haute et large fenêtre ogivale à cinq compartiments séparés par des meneaux éclaire la nef centrale.

Sur le flanc nord s'ouvrent, l'une dans la nef, l'autre dans le transept, deux portes précédées de porches dont l'un abrite la statue de N.-D. du Halgoët patronne de l'église.

Au centre du transept s'élève une tour du XIIIe siècle surmontée au XIVe d'une flèche octogonale en pierre, flanquée de gracieux clochetons, dont la hauteur totale est de 60 mètres.

L'intérieur de l'édifice renferme quelques tombeaux anciens, un buffet d'orgues dont les sculptures sont de la Renaissance et des vitraux représentant des scènes tirées de la vie de la Vierge.

ISSOIRE

Issoire nous fournit un bel exemple de l'architecture romane auvergnate en l'église Saint-Paul, à laquelle on donne aussi le nom du premier apôtre de l'Auvergne : Saint-Austremoine.

Cet édifice qui a échappé aux ruines que le capitaine Merle, originaire de la cité, à la tête des protestants, et le duc d'Alençon, à la tête de l'armée catholique, amoncelèrent en 1573 et en 1577, a été construit au XIIe siècle sur l'emplacement de la chapelle qui abritait depuis la fin du IIIe siècle le tombeau de l'apôtre de cette contrée.

Construite sur le modèle de N.-D.-du-Port, avec la même richesse d'ornementation, son caractère essentiel est l'emploi de la voûte en berceau unie, épaulée par des voûtes latérales d'arêtes sur doubleaux et le nombre impair de ses chapelles.

Au nombre de cinq, ces dernières rayonnent autour du chœur et celle du milieu termine son chevet par un mur droit.

Considérée comme la partie la plus intéressante de

Issoire. — Abside de l'église Saint-Paul, architecture romane auvergnate du XIe siècle.

l'édifice, l'abside se distingue en outre par la diversité de sa décoration produite avec des pierres de différentes couleurs, et par les colonnes dont les chapiteaux portent directement la corniche sous la couverture.

Des bas-reliefs, dans lesquels on voit les signes du zodiaque commençant par le Bélier, en décorent l'extérieur. La représentation de cette figure, en tête de ces signes s'explique par la date du 25 mars qui fut choisie comme premier jour de l'année jusqu'en 1564.

La façade et les tours ont été réédifiées au XIXe siècle et l'intérieur de la basilique a été enrichi de peintures murales.

LA CHAISE-DIEU

Batie sur de hauts plateaux, la ville doit son origine à l'abbaye que saint Robert et ses compagnons y firent construire en 1046 et qui devint au XIIIe siècle, l'une des plus puissantes du royaume, grâce aux privilèges pontificaux et royaux dont elle fut comblée.

A son avènement au trône pontifical Clément VI (Pierre Roger de Beaufort) qui avait été novice et profès à La Chaise-Dieu accrut encore ses privilèges, puis en 1344, résolut de faire reconstruire à ses frais l'église et de la constituer en collégiale.

L'abbé Renaud de Montclar, qui gouvernait le monastère, fit alors appel au maître-d'œuvre Hugues Morel pour dresser le plan de l'édifice et en diriger les travaux.

Ce dernier, nous apprend M. Maurice Faucon, reçut d'abord un salaire quotidien réglé par convention spéciale entre lui et l'administration; aussi la quotité n'en est-elle pas inscrite dans les comptes généraux; il devait être de 4 sous tournois. Puis annuellement

La Chaise-Dieu. — Portail de l'église collégiale édifié au XIVe siècle.

le prix : 1° de 4 setiers de seigle (évalués 52 sous tournois); 2° de 2 muids de vin (6 livres tournois); 3° de la viande d'un bœuf entier (40 sous tournois); 4° du bois de chauffage nécessaire à sa maison (20 sous tournois), une indemnité de logement pour lui, sa femme et sa famille, et enfin des robes fourrées suivant ses besoins [1].

La construction avança rapidement et l'abbé Etienne d'Aigrefeuille put en faire la consécration et y recevoir, le 8 avril 1353, le pape Innocent VI entouré de cinq cardinaux, parmi lesquels étaient le frère du pape défunt, ses trois neveux et son cousin; huit archevêques, six évêques, plusieurs abbés comtes, une foule de princes, de barons et de chevaliers qui venaient lui remettre la dépouille mortelle du pape Clément VI, enveloppée dans une peau de cerf.

Mais les chapelles absidales, les tours et la façade ne furent achevées qu'en 1378, et l'édifice d'un style sévère, froid et majestueux fut ensuite fortifié par l'abbé de Chanac.

Sa façade lourde et massive est précédée d'un escalier de 48 marches qui donne accès au portail dont les deux tours ont été mutilées et dépouillées de leurs flèches par les protestants sous la conduite de Blacons.

Le chevet est, en outre, surmonté d'une grosse tour carrée à mâchicoulis qui porte le nom de Clément VI.

(1) Maurice Faucon, *Notice sur la construction de l'église de La Chaise-Dieu*, 1884.

La Chaise-Dieu. — Jubé du xve siècle dans l'église collégiale.

L'intérieur, de 75 m. 65 de longueur sur 24 mètres de large et 18 m. 65 de hauteur, est composé de trois nefs terminées par une abside autour de laquelle rayonnent cinq chapelles pentagonales, dont les clefs de voûte, armoriées ou historiées, ont été sculptées par Pierre Bordeys.

Les voûtes de ces trois nefs sont supportées à la même hauteur par des piliers sans chapiteaux, et, bien que l'édifice ait été construit dans le style gothique, celle de la nef principale est à plein cintre.

Un jubé élevé au xve siècle dans le style ogival sépare le chœur en formant à chacun des piliers un encorbellement.

Sur les murs de l'un des bas-côtés du chœur on distingue encore l'ébauche d'une peinture du xve siècle dont les personnages placés dans une espèce d'ordre hiérarchique figurent la *danse macabre* décrite de la manière suivante, par l'abbé Miette : « Les acteurs représentaient tous les états depuis le sceptre jusqu'à la houlette. A chaque tour il en sortait un, pour marquer que tout prenait fin, roi comme berger [1]. »

En effet, cette fresque nous montre : le pape, l'empereur, le cardinal, le roi, le patriarche, le bourgeois, le chanoine, le marchand, le sergent, le moine, l'avocat, le curé, le cordelier, le laboureur et l'enfant.

Au-dessus des 146 stalles en bois sculptées au xvie siècle avec une perfection remarquable, qui fer-

(1) Bibliothèque de Rouen, manus. 2215, y 39, f° 69.

ment le chœur sur trois côtés, sont suspendues les superbes tapisseries représentant des scènes de la vie de Jésus Christ et de l'Ancien testament, offertes à l'église en 1518 par l'abbé Jacques de Saint-Nectaire.

Le chœur renferme la sépulture du pape Clément VI. Malheureusement du splendide mausolée sculpté par Pierre Roye à Avignon, du vivant de ce pontife, seule subsiste la dalle en marbre noir sur laquelle une statue en marbre blanc dont la tête a été reconstituée, le représente revêtu des habits sacerdotaux, couché, les mains jointes, les pieds appuyés sur des lions.

En 1562 les protestants saccagèrent ce tombeau, burent dans le crâne du pontife, brisèrent sa statue et enlevèrent les cardinaux, les archers et toutes les figures que Clément VI avait fait exécuter autour de son mausolée.

« On jugera sans doute surprenant, nous dit M. Emile Mâle, qu'un pape ait choisi pour mettre autour de son tombeau au lieu de l'image des apôtres et des saints, celles de ses frères, de ses neuveux et de ses nièces...

« En vrai baron féodal, il était convaincu qu'il n'y avait pas d'intérêts plus sacrés que ceux de sa famille; il fit de tous ses parents des cardinaux, des archevêques, des évêques.

« Il les voulut tous autour de sa statue tombale (1). »

(1) Emile Male, *l'Art religieux à la fin du moyen âge.*

L'église abrite encore dans le collatéral de droite, le mausolée de l'abbé Renaud de Montclar, mort en 1346, un beau Christ en ivoire du XVIe siècle et l'admirable buffet d'orgues de Vanneau orné de remarquables sculptures et de cariatides attribuées à Coysevox.

La Chaise-Dieu. — Buffet d'orgue. Cariatides attribuées à Coysevox.

L'abbaye qui avait été mise en commandite subit une très grande décadence au XVIe siècle et fut réunie en 1640 à la congrégation de Saint-Maur.

Après la malheureuse affaire du collier de la reine, le cardinal de Rohan qui la possédait y fut relégué; puis vint la Révolution qui dispersa les religieux.

En 1802 l'abbatiale fut rendue au culte comme église paroissiale.

LAON

Batie sur une colline de 182 mètres d'altitude, la ville de Laon possède, parmi d'autres monuments remarquables, l'ancienne église collégiale de Saint-Martin qui dépendait de l'abbaye de Prémontrés, fondée dans la cité vers 1121.

Construite en 1140 dans le style roman de transition, sur le plan des églises cisterciennes, sa triple nef qui ne comprenait d'abord que huit travées fut agrandie par une nouvelle travée de quatre mètres, à la fin du XIIIe siècle.

D'autres constructions élevées à différentes époques ont fait perdre à l'édifice l'unité de son style. C'est ainsi qu'à l'intérieur une chapelle construite au XIVe siècle est fermée par une clôture en pierre de la Renaissance !

L'église possédait autrefois plusieurs tombeaux somptueux, qui en faisaient une riche nécropole, et des œuvres d'art fort intéressantes; mais la Révolution en dispersa la plus grande partie et ne lui laissa que le tombeau, dont la statue attribuée à

Pierre de Puez, représente Jeanne de Flandre, veuve d'Enguerrand IV, sire de Coucy, morte abbesse de Sauvoir-sous-Laon, en 1333, et celui d'un chevalier, bienfaiteur de l'église, qui est placé à l'entrée principale.

Quelques tableaux exécutés par Crépin Quiller, moine de l'abbaye, et un *Ecce Homo* sont les seuls curiosités que renferme le monument.

A l'extérieur, sa façade principale, bâtie au XIVe siècle, est divisée en trois parties dans le sens de la largeur et dans celui de la hauteur.

Le rez-de-chaussée est percé de trois portes ogivales; celle du milieu beaucoup plus grande est accompagnée de quatre statues, malheureusement celles-ci, ainsi que les bas-reliefs qui décoraient les tympans de ces trois portes ont été très mutilés.

La porte centrale est surmontée d'une galerie ajourée et d'une large fenêtre à cinq divisions, et la partie supérieure forme un pignon aigu flanqué de tourelles octogonales.

Un bas-relief représentant saint Martin, encadré dans un quatre-feuilles, décore le centre de ce pignon.

Deux tours carrées dépourvues de flèches et d'aspect un peu lourd s'élèvent à l'angle des bras du transept, depuis les XVIIe et XVIIIe siècles.

Laon. — Vue d'ensemble de l'église Saint-Martin.
Édifiée aux XIIe, XIIIe et XIVe siècles.

LE FAOUËT

A trois kilomètres environ au sud du Faouët, sur la route de Quimperlé, se trouve le village de Saint-Fiacre dont la chapelle, du style gothique flamboyant, est renommée.

Érigée au xve siècle, la façade principale, formée d'un porche décoré d'une statue colossale de saint Christophe, est surmontée au centre d'une espèce de baldaquin carré dont les pignons aigus supportés par des colonnes entourent une flèche ornée de crochets; deux gracieuses tourelles d'angles coiffées de pyramides octogonales la complètent avec harmonie.

A l'intérieur le jubé, en bois sculpté, est cité comme étant l'une des merveilles de la Bretagne.

Placé entre la nef et le transept depuis l'an 1440, il est l'un des spécimens les plus remarquables de l'art français de cette époque.

La première partie est formée de sept panneaux du style flamboyant au centre desquels s'ouvre une

porte de la Renaissance à deux vantaux, dont les jambages sont ornés de bas-reliefs représentant divers épisodes de la vie de saint Fiacre; une frise

Le Faouet. — Eglise de Saint-Fiacre. Jubé en bois sculpté au début du xive siècle.

décorée de sculptures surmonte la claire-voie et la raccorde avec la galerie.

Celle-ci qui est supportée par des arcades ogivales formant cinq voûtes dont les pendentifs se terminent du côté du chœur par des grotesques et des animaux chimériques et du côté de la nef par des anges ren-

versés, se compose de dix panneaux ajourés avec une capricieuse mignardise dont les dessins, du style flamboyant, sont variés avec la plus spirituelle fantaisie.

L'art s'est épanoui, en outre, dans les statues de la Vierge et de saint Jean supportées par des consoles au centre de cet édifice et dans celles d'Adam et d'Eve, de la Vierge et de l'ange Gabriel placées à droite et à gauche de celles-ci.

Enfin de superbes vitraux du XVIe siècle, par l'éclat et la richesse de leur couleur, donnent à ce jubé des reflets chatoyants qui, en s'harmonisant avec ses sculptures, en font une œuvre plus précieuse encore.

LE MANS

NOTRE-DAME-DE-LA-COUTURE

Jadis chapelle d'une puissante abbaye bénédictine fondée en 595 par saint Bertrand (abbaye qui fut détruite par les Normands et rétablie en 990 par Hugues Ier, comte du Maine), l'église N.-D.-de-la-Couture est considérée comme l'une des plus belles de l'ouest de la France pour l'imagerie qui décore son portail.

Construite au XIe siècle avec trois nefs, l'édifice, qui a été remanié, n'offre plus aujourd'hui qu'une vaste nef voûtée selon le système angevin, un transept, un chœur avec déambulatoire et chapelles rayonnantes. Du monument primitif, seuls subsistent : le chœur et les bras du transept, car la grande arcade en plein cintre qui correspond avec celles des côtés et la vaste nef ont été reconstruites au XIIIe.

Si, au point de vue architectonique, l'intérieur de l'église n'offre qu'un intérêt secondaire, il n'en

est pas de même des œuvres d'art qu'il renferme; on y remarque : une Vierge exécutée, en 1570, par Germain Pilon; des tableaux de Philippe de Champaigne, Carrache, Monfredi, Parrocel et une pièce de soierie orientale, que la tradition considère comme ayant servi de suaire à saint Bertrand, dont le corps aurait été inhumé dans la crypte placée sous le chœur.

Celle-ci qui appartient au roman primordial est ornée de six colonnes disposées sur deux rangs pour soutenir les pendentifs de la voûte.

A l'extérieur l'aspect lourd et disgracieux de la façade est produit par les deux tours inachevées dont les galeries supérieures, d'une hauteur et d'un style différent, sont recouvertes de toits pointus.

Ajoutées au XIVe siècle, ces deux tours flanquent le porche auquel l'édifice doit sa renommée.

De belles statues d'apôtres garnissent les pieds-droits de ce porche et une iconographie du Jugement dernier inspirée des sermons d'Honorius d'Autun remplit le linteau et le tympan; à droite sont les élus, au premier rang desquels un franciscain figure saint François d'Assise; à gauche, sont les réprouvés; au milieu, l'archange saint Michel pèse les âmes, tandis qu'assis près de lui, un démon appuie une main sur le bord de la balance pour la faire pencher de son côté; au-dessus de cette scène, le Christ-Juge, entre la Vierge et saint Jean, est entouré de deux anges portant les instruments de la Passion.

Cette admirable composition est complétée par

Le Mans. — Portail de l'église Notre-Dame-de-la-Couture, XIVe siècle.

une foule de statuettes qui peuplent les voussures et par la dentelle formée de crochets ornés de têtes humaines qui ornent l'archivolte.

La célèbre abbaye qui avait eu le droit de haute, basse et moyenne justice et dans laquelle Henri IV avait reçu l'hospitalité en 1589 fut vendue en 1792.

SAINT-JULIEN-DU-PRÉ

L'église Saint-Julien-du-Pré qui n'était autrefois que la chapelle de l'abbaye bénédictine, fondée au XIe siècle par une femme nommée Lizeline, est aujourd'hui l'un des monuments intéressants de la ville.

Bâtie sur le sol où furent enterrés les neuf premiers évêques du Mans et au-dessus d'une crypte qui conserva, jusqu'au IXe siècle, les restes de saint Julien, l'édifice forma une croix latine avec transept, chœur et déambulatoire orné de trois chapelles absidales.

A cette construction romane du XIe siècle on appliqua, au XIVe, sur toute la grande nef, de nouvelles voûtes en faisant supporter leurs arceaux par des piliers ornés de chapiteaux, sans entablement, décorés de mascarons et d'animaux imaginaires et monstrueux.

Des niches en plein cintre et un bas-relief en pierre du XVIe siècle, représentant la translation des restes de l'apôtre à l'église-cathédrale, par l'évêque Aldric, ornent les bas-côtés; mais, l'église qui a été dévastée en 1792, ne possède plus qu'une statue du XIVe siècle, et un maître-autel du XVIIe.

Le portail principal qui est surmonté d'une tour carrée percée de baies romanes, est coiffé d'un toit en pyramide orné d'une fenêtre sur chacune de ses faces, et la porte centrale qui donne accès dans la grande nef est décorée de colonnes grêles adossées, imitant l'ordre corinthien, et d'un bas-relief représentant le miracle de la fontaine Saint-Julien.

Le Mans. — Portail de l'église Saint-Julien-du-Pré.
Édifié au XIe siècle, remanié au XIVe.

LÉPINE

A quelques kilomètres de Châlons-sur-Marne, sur le plateau qui domine la rivière de Vesle, s'élève la belle église de N.-D.-de-l'Épine, l'un des chefs-d'œuvre de l'époque gothique, dont l'origine remonte à l'image miraculeuse de la Vierge, découverte au milieu d'un buisson d'épines par des bergers, en 1419.

Malgré l'occupation de la Champagne par les Anglais, les religieux de Saint-Jean-de-Léon conçurent aussitôt le projet de faire édifier une superbe basilique pour perpétuer le souvenir de cette découverte et confièrent le soin d'en dresser les plans et d'en diriger les travaux à un architecte renommé que l'on crut longtemps être sujet anglais et se nommer Patrice, tandis qu'il n'était autre, en réalité, nous dit M. Demaison [1], que le Châlonnais Étienne Poutrise.

En 1429, le portail, la nef et la tour du côté nord

(1) L. Demaison, *Documents inédits sur l'église Notre-Dame de l'Epine*, 1895.

Lépine. — Église Notre-Dame-de-l'Épine. Portail édifié de 1419 à 1429.

étaient terminés et tout faisait espérer que le monument allait bientôt être consacré lorsque le maître-d'œuvre disparut en emportant l'argent destiné à son achèvement; mais, trente ans après, grâce à la générosité de Charles VII, qui avait entrepris à ses frais la continuation de l'œuvre, Pierre Robert, curé de Melette, put y transférer sa cure et fonder le village qui porte aujourd'hui le nom de Lépine.

Enfin, en 1472, en exécution du vœu qu'il fit pendant sa captivité à Péronne, Louis XI donna à la basilique 1200 écus d'or qui permirent en 1509, à l'auteur du déambulatoire, Remi Gouveau, de construire les chapelles absidales et à Antoine Guichard, maître maçon, d'en terminer les travaux en 1526.

A l'intérieur, le plan forme une croix latine composée de trois nefs, avec transept, chœur et déambulatoire autour duquel rayonnent sept chapelles, et la nef principale est soutenue par douze piliers réunis par des arcades ogivales, au-dessus desquelles règne une galerie qui se prolonge autour de l'abside.

Un jubé, orné de somptueuses sculptures, est placé devant le chœur dont la clôture en pierre est délicatement ouvragée; et dans l'un des bas-côtés s'ouvre le *Puits de la Vierge* entouré d'une margelle surmontée d'une couronne en fer forgé supportée par d'élégantes colonnes torses de même métal.

L'église renferme un beau maître-autel orné d'une Assomption de la Vierge et un magnifique groupe en pierre, représentant la mise au tombeau.

Lépine. — Le puits de la Vierge.

Malheureusement la plupart des admirables vitraux qui la décoraient furent brisés lors des troubles de la Ligue et le plus remarquable de tous, qui représentait le *Buisson ardent*, fut détruit en 1854 au cours de la restauration du monument.

A l'extérieur, le somptueux portail est composé de trois baies dont les profondes voussures, ornées de sculptures, abritent des figures et des bas-reliefs représentant les prophètes et des scènes de l'Ancien et du Nouveau Testament.

Les gâbles, ornés de fleurons dentelés qui surmontent ces trois portes, sont traversés par une galerie ajourée qui règne dans toute la largeur de la façade et la porte centrale, beaucoup plus large, est divisée en deux parties par un meneau sur lequel est adossée la statue de la Vierge tenant l'Enfant Jésus. Une pyramide plus haute, portant un immense crucifix, part de la voussure et s'élance jusqu'au haut de la rose.

Cet admirable portail déploie la rose de sa façade entre deux tours légères, mais inégales de hauteur, couronnées par deux galeries ajourées et surmontées de flèches sveltes, élégantes et d'une riche ornementation.

Le portail latéral méridional qui donne accès au transept est flanqué de deux tourelles et possède de beaux vantaux en bois sculpté du XVIe siècle ornés d'intéressantes ferrures.

L'édifice est soutenu par quatorze piliers ou arcs-boutants ornés de pyramides supportant des gar-

gouilles dont l'ornementation satirique, éhontée, grossière et brutale, symbolise les vices en étalant à l'aise leurs rires et leurs grimaces.

« Tout grotesque ayant une basse fonction à remplir est marqué d'une laide figure, nous dit Dideron, le corps est concordant avec le métier, l'âme avec son enveloppe. »

Une balustrade couronne le monument et contribue, avec les hautes fenêtres percées entre chacun des arcs-boutants, à lui donner un aspect de légèreté remarquable.

LOCHES

Sur le coteau de Loches, dans l'emplacement du château, se dresse l'église fondée en 962 en l'honneur de la Vierge Marie, par Geoffroy Grisegonelle comte d'Anjou et de Loches, qui y établit un collège de chanoines, l'enrichit de biens et de privilèges, et lui fit présent de la ceinture de la Vierge qui avait été envoyée de Constantinople à l'empereur Charles le Chauve.

De 2 m. 10 de longueur sur 3 centimètres de large, cette ceinture, d'une couleur brune, était conservée précieusement dans la chapelle royale lorsque la reine Emma, femme du roi Lothaire, la remit au valeureux comte (1).

Cette première collégiale, qui avait été consacrée en 965 par l'archevêque Hardouin, menaçait ruine lorsque le prieur Thomas Pactius la fit reconstruire en partie, vers 1160, dans le style roman de transi-

(1) *Chroniques d'Anjou* publiées par P. Marchegay et A. Salmon *Gesta Comitum Andegaviorum*, 86, 87. *Historia Comitum Ande gavensium*, 325, Paris, Renouard, 1856.

tion; dès lors, grâce à la ceinture de la Vierge qui en constituait la relique insigne, une foule de pèlerins parmi lesquels Louis IX, Philippe le Bel, Jean II, Charles VII, Louis XI, Charles VIII, Louis XII, la duchesse de Bretagne, François Ier, Charles-Quint, Henri II, Henri III et le duc d'Anjou se pressèrent sous ses voûtes et lui firent de nombreuses donations; à son tour Agnès Sorel qui désirait y être inhumée la combla de présents et après sa mort survenue à l'abbaye de Jumièges, son corps y fut ramené; enterré au milieu du chœur, il fut recouvert d'un admirable monument surmonté de sa statue gisante, ayant les pieds appuyés sur deux agneaux.

Loches. — Portail de la collégiale de Saint-Ours, architecture romane XIIe siècle.

Entre toutes les inscriptions gravées sur son tombeau, on lisait celle-ci :

« Cy-git noble damoiselle Agnès Seurelle en son

vivant dame de Beautté, de Roquesserieu, d'Issoudun et de Vernon-sur-Seine, piteuse envers toutes gens et qui largement donnoit de ses biens aux églises et aux pauvres; laquelle trépassa le neuvième jour de Février, l'an de grâce mil quatre cent quarante-neuf. Priez Dieu pour l'âme d'Elle. — Amen (1). »

En 1777, ce mausolée fut déplacé pour être érigé dans un des bas-côtés de la nef, puis en 1792, lors du pillage, les émeutiers, après l'avoir mutilé, l'enlevèrent de l'église. Depuis 1809, il a été rétabli dans la salle basse de la tour du château qui porte le nom de tour de la Belle-Agnès.

L'intérieur de la collégiale appartient à l'architecture romane primordiale pour les parties construites par Geoffroy Grisegonelle et à l'architecture romane de transition pour celles bâties par Thomas Pactius.

La nef principale, d'un caractère étrange et original, est recouverte par d'énormes pyramides creuses, en pierre, obscures au sommet et servant de toiture à l'extérieur.

(Ce système de douves dérive des coupoles et date de Thomas Pactius.)

A l'église primitive construite en forme de croix latine on ajouta au nord de la nef, vers 1442, une chapelle dans le style gothique flamboyant, puis on forma un premier bas-côté qui fut complété vers 1862, par une autre nef latérale, au midi.

(1) L'abbé A. Bardet, *L'Eglise collégiale du château de Loches*, p. 27.

L'édifice qui passe pour l'un des plus beaux du style romano-byzantin possède un tableau de David Teniers junior daté de 1663, représentant l'Assomption de la Vierge, et d'autres œuvres de peintres modernes, ainsi qu'une statue de la Vierge provenant du prieuré de Beautertre.

Saccagé par les coreligionnaires en 1562 il fut sur le point d'être démoli en 1793; l'année précédente une horde de vandales s'était abattue sur lui, avait volé les objets précieux qu'il renfermait, brisé les statues et les tombeaux, comblé la crypte et n'avait laissé que des ruines.

Mais la commune ayant déjà ordonné la démolition de l'église de Saint-Ours, il fut conservé pour la célébration des fêtes décadaires.

Rendu au culte par le Concordat, il remplace depuis cette époque l'église paroissiale de Saint-Ours dont il a pris le nom.

En 1858, d'importants travaux y ont été entrepris pour rendre au monument que Viollet-le-Duc déclare « être unique au monde, d'une sauvage et d'une étrange beauté », son admirable caractère architectonique, dénaturé par de soi-disant embellissements antérieurs.

A l'extérieur deux clochers pyramidaux de forme octogone couronnent la façade et le transept; autour d'eux s'élèvent des clochetons, des tourelles, et dans l'espace qui les sépare l'on aperçoit les deux cônes des douves, semblables à deux autres pyramides.

Ces deux clochers sont dissemblables de forme et

de hauteur, celui du transept plus gracieux atteint 40 mètres d'élévation et n'a plus la pesanteur du roman; formé d'une tour carrée, il est percé d'ouvertures élégantes et sa flèche octogone est accompagnée à sa base par quatre clochetons d'angles.

Un porche carré comprenant la largeur de l'édifice précède la porte principale.

Les voussures de la porte qui donne accès dans l'église sont ornées de deux rangs de sculptures symboliques, malheureusement très mutilées, et sont flanquées, de chaque côté et au-dessus, de statues de saints personnages dont il ne reste plus que des vestiges.

Sur les voussures on peut encore distinguer des figures humaines grotesques et grimaçantes, placées sur des corps de monstres hideux pour symboliser les vices.

LUZ-SAINT-SAUVEUR

Luz qui n'est plus qu'un tout petit village des Hautes-Pyrénées après avoir été autrefois capitale de la vallée de Barèges, possède une curieuse église romane du XIIe siècle, entourée de remparts, dont le chevet est placé entre deux tours carrées de défense, surmontées de créneaux et percées de meurtrières.

Sorte de forteresse, cette église d'une grande simplicité, est formée d'une nef de trois travées, voûtée en plein cintre et d'une abside en cul-de-four; sous la toiture une galerie percée d'une rangée de meurtrières en accent circonflexe enserre le monument.

Par son aspect belliqueux l'édifice rappelle l'ordre à la fois militaire et religieux des chevaliers du Temple, qui le firent construire vers le XIIe siècle par un habitant du bourg, comme semblerait l'indiquer l'inscription ci-dessous gravée dans le mur :

Ecca ista edificata anno m c... b
Blane Passalo lose d'aquest bila.

La porte du nord qui est flanquée de deux colonnes aux chapiteaux historiés et dont le tympan est décoré d'un bas-relief représentant le Christ bénissant, couronné du nimbe crucifère, assis sur un trône, entouré par les attributs des quatre évangélistes, abrite depuis le XIIIe siècle, sous une arcade plein cintre supportée par des colonnettes romanes, un sarcophage contenant les restes d'une enfant de neuf mois, fille de Naraco de Barèges, née le dix juin mil deux cent dix, morte la dernière semaine d'avril suivant.

Cet édifice dans lequel se réfugia la population du village pour résister aux bandes armées des routiers et plus tard aux calvinistes, atteste encore toute la puissance de l'ordre qui était sorti du flanc des Croisades et combien était grand le génie militaire de ces chevaliers du Temple.

Luz. — Portail de l'église des Templiers, architecture militaire du XIIe siècle.

LYON

Située au nord-ouest de la place Carnot, l'église Saint-Martin-d'Ainay occupe le lieu dit *Athanacum*, et aurait été bâtie près de l'emplacement du temple que soixante nations des Gaules avaient élevé pour le dédier à Rome et à Auguste.

Construite au VIe siècle, elle fut remaniée aux Xe et XIe, pour servir d'abbatiale à un puissant monastère de religieux bénédictins et fut consacrée à nouveau par le pape Pascal II, en 1106, puis vers la fin du XIIe siècle, on ajouta encore deux collatéraux et l'église forma alors cinq nefs avec transept et trois absides.

Malheureusement, d'autres remaniements exécutés beaucoup plus tard en dénaturèrent son style primitif.

Malgré toutes ces modifications, l'édifice a conservé des frises de la plus belle époque romaine, une admirable mosaïque du XIIe siècle représentant le pape Pascal II, et sa coupole centrale, qui rappelle celle du Panthéon d'Agrippa, est encore soutenue

Lyon. — Portail de l'eglise Saint-Martin d'Ainay construite au vi^e siècle remaniée aux xie et xiie siècles.

par les quatre colonnes de granit qui appartenaient au temple d'Auguste.

En 1840, il a de nouveau été agrandi par l'adjonction de la chapelle qui longe le côté nord et qui communique à l'intérieur par quatre grands portiques.

En élevant l'art jusqu'à l'idéal, l'éminent artiste qu'était Hippolyte Flandrin a décoré de fresques remarquables les trois absides, et en alliant la forme grecque avec le sentiment chrétien, il a su harmoniser son œuvre avec le monument.

Type de la beauté parfaite, la grande figure du Christ se détache pour dominer majestueusement le groupe qui l'entoure et qui est composé de la Vierge, de l'esclave Blandine, de sainte Clotilde et des saints personnages qui avaient vu quelques épisodes de leur vie s'accomplir dans cette basilique.

Une remarquable Vierge sculptée par Bonnassieux enrichit le sanctuaire.

La sacristie occupe une ancienne église du XIe siècle, qui était dédiée à saint Pothin et à sainte Blandine.

Extérieurement le monument a peu de caractère, il présente deux tours : l'une au centre entre la nef et le chœur, l'autre au milieu de la façade romane; cette dernière est surmontée d'une pyramide quadrangulaire entourée à sa base de quatre acrotères triangulaires.

De curieuses incrustations en pierre de couleur rouge. ornent les murs du chœur et ceux du portail.

MAURIAC

Près de la rive droite de l'Auze de Salers, s'élève la ville de Mauriac, dont l'église, dédiée à N.-D. des Miracles, est citée comme étant l'un des édifices romans les plus renommés de la Haute-Auvergne.

Commencé à la fin du XIe siècle sur l'emplacement d'une chapelle fondée vers l'an 507, par Théodéchilde, fille de Clovis, il ne fut terminé que dans la première moitié du XIIe; mais, le plan qui formait alors une croix latine fut dénaturé par l'adjonction d'une chapelle que fit d'abord bâtir Pierre Galauby, chanoine de Clermont en 1458, et par quatre autres que firent élever les habitants de 1542 à 1544.

A cette époque, la flèche qui couronnait la tour du transept ayant été démolie, fut rétablie, pour être reconstruite à nouveau en 1625.

La Révolution jeta la ruine dans cet admirable monument; en 1793 sur l'ordre du conventionnel Châteauneuf-Randon, une horde de vandales s'abat sur lui, brise les sculptures du portail, anéantit le clo-

cher, s'empare des objets précieux, et laisse l'édifice en état complet de délabrement; depuis, grâce à la Commission des Monuments historiques qui l'a fait restaurer et rétablir suivant son plan primitif, celui-ci qui est le témoignage le plus puissant et le plus magnifique du génie de la race auvergnate, au moyen âge, a pu retrouver sa splendeur d'antan.

A l'intérieur il forme une croix latine composée d'une nef principale de cinq mètres de largeur sur quatorze mètres ving-cinq de hauteur, flanquée de bas côtés terminés par une absidiole en hémicycle, d'un transept clos par des murs droits percés au sommet de baies romaines et d'un chœur terminé par une abside semi-circulaire.

La nef, qui est divisée en cinq travées par des piliers carrés cantonnés sur leurs quatre faces de colonnes engagées aux chapiteaux décorés par une ornementation empruntée au règne végétal, est recouverte d'une voûte plein cintre décorée par des arcs de brisure, et la croisée du transept est surmontée d'une coupole sphérique de dix-sept mètres d'élévation avec trompes apparentes; enfin le chevet de forme circulaire est divisé en trois panneaux par deux colonnes engagées dont l'extrémité se perd dans la corniche.

Le sanctuaire qui est éclairé par de beaux vitraux dont les nuances laissent pénétrer une lumière éclatante et douce, possède des retables et des reliquaires du XVIIe et du XVIIIe siècles; une antique statue de la Vierge noire qui a donné son nom à la

basilique; de curieux fers du VIIIe siècle provenant de prisonniers Sarrasins et une cuve baptismale romane offrant un grand intérêt archéologique.

De forme circulaire, cette dernière qui est creusée

MAURIAC. — Vue d'ensemble de l'église N.-D.-des-Miracles.

dans un bloc de trachyte du pays est ornée de quatorze arcatures renfermant des scènes grossièrement sculptées, dont les principales représentent : le Christ bénissant, assis sur un trône; le baptême de Jésus-

Christ; saint Michel terrassant le dragon et les symboles des quatre évangélistes.

A l'extérieur, la façade principale de l'édifice, bâtie au XIIe siècle se compose d'un mur droit terminé par un pignon aigu, flanqué à chacun de ses côtés de deux tours carrées, massives, sans ornements, recouvertes de toits écrasés.

Au rez-de-chaussée de cette façade, entre deux arcatures aveugles plein cintre, s'ouvre le portail précédé de sept marches, qui correspond à la nef centrale; très remarquable avant les mutilations dont il a été l'objet, il porte encore la trace des superbes bas-reliefs représentant les signes du zodiaque qui le décoraient, et son tympan l'un des plus renommés des églises de l'Auvergne nous dépeint la scène de l'*Ascension :* au-dessus du mont des Oliviers, Jésus-Christ s'élève au ciel, environné d'une auréole elliptique, tandis que sont groupés autour de lui, la Vierge et les apôtres.

En 1845 on a rétabli au-dessus de la croisée du transept le clocher octogonal composé de deux étages percés de baies géminées amorties en mitre au premier, et en plein cintre au second, dont la lourde flèche domine les plateaux environnants.

MOISSAC

La ville de Moissac s'est formée autour d'une abbaye fondée par Clovis en 506, en l'honneur du prince des apôtres, à la suite d'un songe qu'il aurait eu, rapporte la chronique d'Andurandry peu après sa victoire sur Alaric, roi des Wisigoths, et que dès 638 ce monastère avait pris une place prépondérante dans l'histoire, grâce à l'évêque de Maëstricht, saint Amand, qui en était abbé, et qu'à sa mort ses successeurs rivalisèrent de zèle pour le doter d'une somptueuse église et obtenir des rois, des princes et des comtes, des privilèges importants.

Aymeric de Peyrac déclare « que l'abbaye exerçait la suzeraineté sur la région et aurait renfermé dans les premiers temps de sa fondation jusqu'à mille religieux, qu'elle comptait parmi ses vassaux les comtes de Toulouse, de Bruniquel, de Durfort, de Malauze, de Montesquieu et de Puycornet.

« Affiliée à l'abbaye de Cluny au XIe siècle, l'abbé avait le droit de porter les insignes épiscopaux et de conférer la tonsure. Lors de sa première visite

à Cluny, il pouvait y élargir les prisonniers et y donner la bénédiction solennelle. Ensuite il recevait la clef des mains des religieux qui défilaient processionnellement devant lui [1]. »

Victime de la convoitise du puissant comte de Lomagne qui l'incendia en 1042, il fut de nouveau ruiné par l'incendie qui consuma une partie de la ville en 1188. Saccagé par l'armée des croisés de Simon de Montfort en 1214, le monastère fut restauré par l'abbé de Montaigut en 1271, puis sécularisé au XVIIe siècle.

Le cardinal Jules Mazarin, ministre d'Anne d'Autriche, en fut le premier abbé commendataire en 1644, et Charles de Loménie, comte de Brienne, cardinal et ministre de Louis XVI, le dernier, l'abbaye ayant été supprimée par le décret du 26 octobre 1790.

Au début de la Révolution, une nuée de vandales armée de marteaux s'abattit sur le cloître, brisa les statues et son admirable pavage en carreaux émaillés; puis l'administration des domaines l'adjugea pour une somme de trois cents livres au secrétaire de la commune, qui le restitua à la ville lors du rétablissement du culte.

Situé au nord de l'église, cet admirable cloître, qui a été reconstruit dans le style ogival de 1085 à 1115 par l'abbé Ansquitil et qui, suivant Viollet-le-Duc, « se compose de fragments d'un monument du

(1) *Archives départementales de Tarn-et-Garonne*, G. 572, collection Doat, vol. 128, p. 255.

Moissac. — Le cloître du style ogival construit de 1085 à 1115.

IXe siècle reposés lors de la reconstruction des bâtiments claustraux vers le commencement du XIIe, quelques années avant l'époque où cet établissement religieux se soumit à la règle de Cîteaux (1) », est aujourd'hui encore l'un des plus remarquables de la France.

Il est formé par quatre côtés garnis d'arcades régulières en tiers-points supportées par de sveltes colonnettes isolées alternant avec des colonnettes accouplées aux fûts en marbre des Pyrénées, rouge, blanc ou noir ou en pierre grisâtre de Montricoux.

Les colonnes accouplées sont reliées par un seul socle et un seul chapiteau.

La sculpture historiée qui orne leurs tailloirs a été inspirée aux imaigiers par l'Ancien et le Nouveau Testament et par la légende des Saints; celle ornementale est due à l'influence byzantine, et celle qui figure les symboles est empruntée au règne de la nature.

Par leur décoration, ils fourmillent de documents du plus haut intérêt pour l'histoire de l'art et du costume : Adam et Eve, David et les musiciens, Jérusalem la Sainte, le Baptême de Jésus-Christ, l'Adoration des bergers, la Tentation de Jésus, la Transfiguration, la Décollation de saint Jean-Baptiste, le bon Samaritain, la Guérison du paralytique, la Résurrection de Lazare, la Pêche miraculeuse; puis les scènes du martyre de saint Laurent et de saint

(1) VIOLLET-LE-DUC, *Dict. de l'architecture*, t. III, p. 419.

Cyprien, les animaux fantastiques, les diables et les damnés, les arabesques, les rinceaux fouillés avec une délicatesse admirable dénotent une science profonde d'interprétation.

Aux angles et au milieu de chaque galerie, les colonnes sont remplacées par de grands panneaux de marbre sur lesquels sont représentés, entre deux colonnettes et abrités par une arcade cintrée, les bas-reliefs de onze apôtres et celui de l'abbé Durand qui fit la dédicace de l'abbatiale en 1063.

Moissac. — Chapiteau du cloître, XIIe siècle.

Le corps de l'église, construit en brique, mesure dans œuvre 63 m. 40 de longueur, et forme une seule nef bordée de chapelles latérales dont les arceaux en tiers-point supportent une galerie; le chœur est terminé par une abside à sept pans ornée de chapelles.

La largeur intérieure, qui n'est que de 12 m. 60 à la nef, acquiert 2 m. 10 de plus à l'endroit du chœur, et ses voûtes à croisées d'ogives et à nervures prismatiques s'élèvent à 20 mètres de hauteur.

A l'exception d'un crucifix du XIIIe siècle et d'un buffet d'orgue, offert par le cardinal Mazarin, l'église ne renferme aucune œuvre d'art intéressante; mais l'édifice, par la grande page iconographique qui décore son portail extérieur, est bien l'un de ceux sur lesquels les artistes du XIIe siècle ont écrit, avec le plus d'enthousiasme, leur foi ardente.

Ce portail, qui s'ouvre latéralement au sud, sur un avant-porche ou narthex, est composé d'une muraille percée d'une large porte abritée par une grande arcade saillante, reposant sur des colonnettes dont les chapiteaux sont ornés de griffons et d'arabesques.

Flanquée de deux petites colonnes, cette porte offre un trumeau, formé par un enchevêtrement d'animaux chimériques qui soutient un linteau de marbre couvert de rosaces, au-dessus duquel se développe la grande scène du Jugement dernier.

La place occupée par les sujets de cette sculpture romane, l'ordonnance et la symétrie y sont gravés d'après des principes immuables : au centre, Jésus-Christ figure sous des proportions colossales, témoignant de sa grandeur; la tête se détachant sur un nimbe crucifère est entourée par un ange et par les symboles des évangélistes; plus loin, deux anges aux formes allongées, placés l'un à droite, l'autre à gauche, tiennent chacun une banderolle; puis, au-dessous de lui, sur une ligne horizontale et à ses côtés, les 24 vieillards de l'Apocalypse sont assis sur des trônes, la tête levée ou tournée vers leur souverain

juge, tenant d'une main la coupe des parfums et de

Moissac. — Portail de l'église Saint-Pierre, XIIe siècle.

l'autre un instrument de musique nommé *rubèbe*.

Cette scène de grand caractère est complétée par

d'autres sujets inspirés par l'enfer, l'avarice et la luxure; les chapiteaux des colonnes qui flanquent les bas côtés du porche sont ornés par des damnés auxquels des démons font endurer les plus atroces supplices; puis, pour inciter les fidèles à faire la charité, au-dessus de l'endroit où s'asseyait le mendiant, se déploie la mort du mauvais riche : un moribond entouré de démons ailés se débat dans les spasmes de l'agonie, tandis qu'un de ces esprits malins s'empare de sa bourse et qu'un autre est prêt à saisir son âme; enfin, pour flétrir la luxure : une femme nue debout, les cheveux en désordre, dont la bouche est contractée par les souffrances que lui inflige un énorme et hideux crapaud en lui dévorant les parties sexuelles, tandis que deux serpents enlacent son corps et lui sucent les mamelles, représente le supplice enduré par l'impudicité.

Surmontée au-dessus de l'arcade par une corniche sur laquelle s'élève une première rangée de créneaux, ce magistral portail est complété par une seconde rangée de défenses, construites en retrait, et par le pignon plat percé de baies au centre desquelles apparaît la cloche datée de 1275, qui est considérée comme le modèle de toutes celles qui ont été fondues depuis.

Cet édifice qui est considéré à juste titre comme l'un des plus remarquables de la France, fut mis en vente en 1790 sur une mise à prix de 6.000 livres, mais fut sauvé de la démolition faute d'acquéreur.

MONTDIDIER

Élevée sur le versant d'une colline au pied de laquelle coule la rivière du Don, la ville de Montdidier, qui doit son nom à sa situation et à la captivité que Didier, roi des Lombards, vaincu par Charlemagne, subit dans son château avant sa retraite dans l'abbaye de Corbie, renferme parmi ses édifices une église ogivale que le clergé et le corps de ville firent construire de 1475 à 1480 pour la dédier à saint Pierre.

Bâti au moyen de ressources insuffisantes, cet édifice n'a pas l'aspect grandiose de ceux qui furent élevés à la même époque : d'une longueur totale de 50 mètres, l'intérieur est composé de trois nefs dont les voûtes du style ogival ont été reconstruites au XVIIe siècle, sans aucune notion d'art.

Le monument qui se distingue par l'abside en forme d'hémicycle à quatre pans qui entoure le chœur et par le plan carré qui termine chacun des bas côtés renferme le mausolée funéraire de Raoul de Crépy, dit le Grand, comte de Valois et de

Montdidier, mort excommunié en 1074 pour avoir répudié sa femme légitime et s'être remarié avec la veuve d'Henri Ier, roi de France.

Sa statue gisante le représente les mains jointes, le corps vêtu d'une tunique, la tête appuyée sur un coussin soutenu par un ange et foulant aux pieds un lion combattant un chien.

Cette effigie, qui abritait le corps du comte dans un prieuré de Bénédictins supprimé pendant la Révolution, a été transférée dans l'église en 1832, en même temps que le superbe vitrail de *La Transfiguration*, offert par Pierre de Vignacourt et sa femme, en 1496, à l'Hôtel-Dieu de la ville.

Le chœur est orné de boiseries décorées de colonnes torses et la nef possède une chaire de la Renaissance.

Si l'édifice n'est pas d'une architecture intéressante, il n'en est pas de même des fonts baptismaux qu'il possède car ils offrent à l'archéologie un exemple extrêmement rare de la construction des cuves baptismales au XIe siècle.

Tout en pierre bleue de Tournai, ils sont composés d'une cuve basse et carrée appliquée sur un fût central annelé d'un diamètre beaucoup plus fort que celui des quatre colonnettes qui la soutiennent aux angles; la cuve, de forme sphérique, est entourée de rinceaux et deux de ses faces latérales sont ornées de pampres; au centre de l'une d'elles, le buste du Christ bénissant, d'un dessin naïf, est exécuté en méplat. Les deux autres faces sont décorées

A. Bigorgne photo.

MONTDIDIER. — Portail de l'église Saint-Pierre.

d'arcatures supportées alternativement par des colonnes lisses et en torsade; et la base, sorte de chapiteau rond sur lequel repose le fût central, est sculptée d'ornements en spirale.

A l'extérieur, le portail est orné par des sculptures décoratives composées de rubans et de feuillages, et le porche voûté en ogive est peuplé par dix groupes représentant la vie de saint Pierre; deux piliers butants en forme de tourelles à pans coupés, se terminant brusquement en coupoles, flanquent ce portail qu'une galerie à jour relie à un pignon sans ornement.

Trente et une consoles, surmontées de dais et de coquilles du style de la Renaissance, attendent vainement les statues qui devaient enrichir cette façade qui semble ne pas avoir été terminée.

La lanterne très disgracieuse qui élève son sommet à 41 mètres de haut pour servir de clocher, a été construite en 1743, sur une base en maçonnerie commencée en 1562.

Cette église, la plus ancienne de la cité, eut le privilège du droit d'asile.

NEUVY-SAINT-SÉPULCRE

Suivant d'anciennes chroniques, l'église de Neuvy-Saint-Sépulcre, près La Châtre, a été fondée en 1045 et construite en *imitation* du Saint-Sépulcre de Jérusalem : *Fundata est ad foram S. Sepulchri Jerosolimitani* (1), par Geoffroy, vicomte de Bourges, pour un collège de chanoines qui devint puissant au moyen âge grâce au fragment du tombeau de Jésus-Christ et aux quelques gouttes de son sang que lui envoya de Viterbe, en 1257, le cardinal Eudes de Châteauroux.

De forme circulaire avec collatéral et étage supérieur auquel donne accès un escalier à vis, cet édifice, qui devait être composé de deux coupoles superposées supportées par deux étages, ne fut jamais achevé, mais fut modifié au XIIe siècle par la nef qui y fut ajoutée et par la construction de la rotonde percée de fenêtres qui surmonte les colonnes de la galerie du premier étage.

(1) *Notice historique sur l'église de Neuvy-Saint-Sépulcre*, dans les *Archives des monuments historiques*.

Ce monument, fort remarquable à l'intérieur, possède une série de colonnes isolées, aux chapiteaux décorés d'animaux imaginaires et un triforium orné d'une ceinture d'arcatures alternativement aveugles ou percées de fenêtres dont les colonnes sont couronnées de chapiteaux d'une forme semblable à celle des bases; il est d'un intérêt exceptionnel et dérive de la tradition romaine des mausolées circulaires.

« Car si l'on peut considérer ces édifices circulaires, nous dit Viollet-le-Duc, comme procédant d'une influence orientale, puisque l'édifice *mère* qui leur servait d'original était en Orient, on ne peut toutefois les regarder comme byzantins, puisque le Saint-Sépulcre de Jérusalem est un monument de la décadence romaine (1). »

Au XVIIe siècle, une restauration maladroite a détruit les parties supérieures et, en 1806, de soi-disant embellissements firent supprimer la grotte élevée au centre de la rotonde à l'imitation de celle de Jésus-Christ à Jérusalem; mais depuis, des hommes éminents se sont efforcés de le réparer sans en altérer son grand caractère.

(1) VIOLLET-LE-DUC, *Dictionnaire raisonné de l'architecture.*

NEUVY-SAINT-SÉPULCRE. — Edifice de forme circulaire, XIe siècle.

NEVERS

Malgré le vandalisme qui s'est abattu sur elle à différentes époques, l'église Saint-Étienne, qui fut construite de 1063 à 1097 par Pierre Ier, abbé d'un prieuré de l'ordre de Cluny, sur les ruines de l'oratoire que saint Colomban avait fait bâtir en 610, est encore l'une des plus intéressantes de la France pour l'unité de son style roman du XIe siècle.

Bâti sur un plan cruciforme, l'édifice présente l'un des types les plus complets des églises à nefs : voûtes en berceau plein cintre, buttée par des demi-berceaux bandés sur les galeries des bas côtés.

Composé de trois nefs dont les voûtes sont supportées par des colonnes monolythes décorées de chapiteaux romans et dont les bas côtés sont surmontés d'un triforium, le monument, qui possède une abside voûtée en cul-de-four flanquée de trois chapelles absidales rayonnantes, et un transept orné de deux absides latérales, se fait remarquer en outre par les corbeaux, dits à copeaux, qui ornent ses cor-

NEVERS. — Portail de l'église Saint-Étienne.
Construit de 1063 à 1097.

niches et qui sont l'un des traits les plus saillants de l'école auvergnate.

A l'extérieur, les deux tours de la façade et celle qui s'élevait au carré du transept, et dont on voit encore l'amorce, ont été abattues en 1794, mais la porte, dont les arcs sont ornés de pierres de différentes couleurs formant des combinaisons géométriques, est intéressante par sa composition.

« C'est en Auvergne et dans le Nivernais, nous dit Viollet-le-Duc, dans cette école romane si avancée dès le commencement du XIIe siècle que nous trouvons les exemples des portes les plus remarquables par la façon dont elles sont composées et appareillées.

« La porte principale de l'église Saint-Étienne est un des exemples les plus francs de l'école des provinces du centre et des plus anciens. Cette porte date des dernières années du XIe siècle. Elle était entièrement peinte. Les chapiteaux de ses colonnes n'étaient ornés que par de la peinture. Les claveaux appareillés d'une façon remarquable étaient également couverts de peintures représentant des oiseaux affrontés et des ornements sur fond noir. Le linteau et le tympan ont disparu; ils étaient très probablement décorés seulement par des peintures.

« On doit signaler comme appartenant à cette école la proportion relativement élancée de la baie; la grosseur inusitée des deux premières colonnes qui rappellent les exemples gallo-romains, et enfin cet appareil de claveaux qui est motivé par la nécessité d'employer de très petits matériaux. »

Le porche qui existait devant cette façade et dont on a retrouvé les substructions en 1894, a été démoli bien avant la fin du XVIIIe siècle.

Vers le milieu du XIXe, de savantes restaurations ont rétabli l'unité du style intérieur qui avait été dénaturé par la construction d'autels grecs, et le sanctuaire forme aujourd'hui avec l'extérieur un édifice en quelque sorte unique, du style roman, des provinces du centre de la France.

NIORT

Construite sur la pente de deux collines, la ville de Niort, d'origine très ancienne, possède parmi d'autres monuments l'intéressante église que l'architecte Mathurin Berthomé édifia, de 1491 à 1534, sur l'emplacement d'une chapelle relevant de l'abbaye de Charroux.

Dédié à Notre-Dame, cet édifice, qui est en grande partie du style ogival, se fait remarquer par la flèche gothique en pierre qui surmonte son clocher carré avec une élévation totale de soixante-quinze mètres, et par l'archivolte de son portail nord sur laquelle s'appuie une balustrade à jour dont les meneaux dessinent en caractères gothiques : *O mater Dei memento mei.*

L'intérieur, qui a été remanié en 1770, renferme dans l'une de ses chapelles les mausolées en marbre rouge et noir ornés de statues en marbre blanc que Suzanne de Baudéan-Parabère fit élever au XVIIe siècle. Avec les beaux vitraux datés de 1615, et le tableau de Louis Boullongue *l'Adoration des*

Mages, ils forment la seule richesse d'art conservée à l'église par la Révolution : l'argenterie et les châsses ayant été envoyées à l'hôtel des monnaies pour être fondues, ses statues de bois ayant été brûlées sur la place publique, et ses fers ouvragés livrés à la manufacture d'armes.

Niort. — Flèche de l'église Notre-Dame, style ogival, xve siècle.

Au commencement de cette époque troublée, le 28 novembre 1790, sous la présidence de l'avocat Chasteau, les électeurs s'y réunirent pour entendre la messe, invoquer les lumières du Saint-Esprit, prêter serment à la Constitution, et nommer le nouvel évêque des Deux-Sèvres; mais ce premier vote n'ayant donné aucun résultat, les électeurs renouvelèrent cette

même cérémonie le lendemain et désignèrent le curé de Chérigné, Jacques Jallet, 7e député de son ordre, par 123 voix.

Quelques mois après, un membre du Comité signale « qu'il a été scandalisé de voir le clergé de Notre-Dame se faire donner de l'encensoir par la figure et demande que la municipalité soit mise en demeure de faire exécuter le décret qui porte expressément que l'encens n'est dû, dans les temples, que pour honorer la divinité (1). »

Dès lors, les événements se précipitent avec rapidité; en 1792, l'église est transformée en marché pour les blés et farines, et quelques parties de l'édifice sont réservées aux réunions publiques; le clocher est utilisé comme tour de guet et la croix qui le surmonte est remplacée par le bonnet phrygien.

Après avoir été convertie en hôpital, en temple décadaire et en celui de l'Etre suprême, elle fut rendue au culte catholique; six ans après, le 17 juillet 1808, un brillant cortège salué par les canons, les cloches et les musiques guerrières des grenadiers et des chasseurs, faisait son entrée dans Notre-Dame pour assister à la bénédiction du drapeau donné par la ville à la garde d'honneur formée pour l'arrivée de l'empereur Napoléon.

Depuis, d'importants travaux ont été faits dans l'édifice; malheureusement, au cours de ceux-ci, sous le prétexte d'unifier le style, on vendit à la fabrique

(1) Vicomte de Lastic-Saint-Jal, *L'Église et la Révolution*, Nantes, p. 51.

de l'église de Château-Larcher (Vienne), pour le prix dérisoire de 300 francs, plus les frais de démontage et de transport, la belle chaire monumentale du style Louis XV, sculptée par Bardin en 1766, dont la cuve, ornementée par l'Annonciation, la Nativité, l'Assomption, la Conception et la Purification, passait pour une œuvre des plus remarquables.

Avec le château dont le donjon élève encore au bord de la rivière ses deux tours massives à larges machicoulis, et l'église Notre-Dame du style ogival, la ville de Niort possède des spécimens de l'architecture militaire et religieuse du plus grand intérêt.

PARIS

LA SAINTE-CHAPELLE

Au milieu des massives constructions du Palais de Justice, apparaît, comme une radieuse vision d'art, la flèche svelte, élégante, aérienne de la Sainte-Chapelle !

Inspiré par l'enthousiasme qui se déchaîna lorsque Louis IX rapporta des lieux saints, la couronne d'épines et le morceau de la vraie croix que Baudoin II, empereur de Constantinople, lui avait cédés à prix d'argent, l'édifice est le plus pur joyau dont peut s'enorgueillir Paris.

Les chroniques de l'époque nous décrivent combien furent grandes les démonstrations de piété qui accueillirent ce trésor, lorsqu'en 1239 le roi, aidé de son frère, le comte d'Artois, portant sur ses épaules le pavillon qui contenait la couronne d'épines parcourait, pieds nus, chargé de son précieux fardeau, les rues de Sens et celles de Paris.

Une telle réception convainquit Louis IX d'élever un édifice particulier en leur honneur et, en 1245, il posait lui-même la première pierre de cette merveilleuse construction, pour laquelle il dépensa plus de 40,000 livres tournois.

Paris. — La Sainte-Chapelle.

Suivant une tradition confirmée par la structure de l'édifice, le célèbre architecte, Pierre de Montereau, aurait été chargé par le roi lui-même d'en dresser les plans et d'en diriger les travaux.

Véritable châsse de pierre pleine d'élégance et de clarté, tapissée d'émaux, elle forme deux chapelles superposées qui furent consacrées simultanément le dimanche de Quasimodo, 25 avril 1248 : la chapelle haute en l'honneur de la sainte Couronne et de la sainte Croix, par Eudes de Châteauroux, légat du Saint-Siège, en présence de douze prélats; la seconde sous le vocable de la Vierge, par l'archevêque de Bourges, puis pour assurer la splendeur des cérémonies et pour garder les reliques, le roi y fonda un collège de 17 ecclésiastiques, qui fut honoré par ses successeurs et par plusieurs bulles des souverains pontifes de nombreuses prérogatives; en 1388, le haut dignitaire qui était à la tête de ce chapitre et qui remplissait en même temps les fonctions de trésorier eut le privilège d'officier avec la mitre et l'anneau.

Ses successeurs jouirent du même honneur et, dès lors, aux couronnements de Marie de Brabant, seconde femme de Philippe III, en 1276; de Marie de Luxembourg, seconde femme de Charles IV, en 1323; de Jeanne d'Évreux, sa troisième femme, en 1326; de Charles V, en 1364, viennent s'ajouter les visites que firent, aux précieuses reliques, Henri VI, en 1431 et Charles VII, en 1437.

Rutilant d'or, de pierreries, de mosaïques et d'émaux, le remarquable reliquaire offrait, avec la plus grande magnificence, les proportions les plus harmonieuses : longueur, hors d'œuvre, 36 mètres; dans œuvre, 33 mètres; largeur, hors d'œuvre,

17 mètres; à l'intérieur, 10 m. 70; élévation extérieure, depuis le sol de la chapelle basse jusqu'à la pointe du pignon de la façade, 42 m. 50; hauteur de la voûte de la chapelle basse, 6 m. 60, et de celle de la chapelle supérieure, 20 m. 50; hauteur de la flèche, au dessus du comble, 33 m. 25.

Mais, soit par suite du mauvais entretien de l'édifice, soit pour toute autre circonstance, en 1485, Charles VIII ordonna que la reconstruction de la grande rose à meneaux flamboyants fut faite dans le plus bref délai, afin d'éviter sa ruine.

D'autres calamités s'abattirent plus tard sur cette merveilleuse construction : en 1630, un incendie, dû à l'imprudence d'un plombier, anéantit une partie des combles, menaça la grande voûte et consuma la flèche que le charpentir Robert Fouchier avait élevée sous le règne de Charles VI. L'inondation causée par la crue de la Seine, pendant l'hiver de 1689-1690, fit d'autres dégâts qui nécessitèrent des travaux importants dans l'église basse; puis vinrent les événements qui bouleversèrent la fin du XVIIIe siècle, et qui, au fur et à mesure de leur intensité, amenèrent sa ruine.

En 1791, après avoir transporté à la monnaie la châsse que l'orfèvre Guillaume Juliani avait exécutée pour contenir le chef de saint Louis, les reliquaires et les objets précieux pour être convertis en lingots, l'on enrichit la bibliothèque nationale du célèbre camée antique de *l'apothéose d'Auguste* et du *buste d'empereur romain* qui surmontait le bâton du chantre et l'on conçut ensuite le projet de démolir l'édifice;

mais, sur l'avis qu'il pourrait être utilisé comme salle de réunions, l'on se contenta de faire disparaître les couronnes et les armoiries qui décoraient ses statues et ses parois, puis l'on chargea un entrepreneur de démolir la flèche dont les emblèmes étaient considérés comme « des vestiges honteux de la tyrannie ».

Dégradé à l'extérieur, mutilé au dedans, ce merveilleux bijou servit de magasin pour les farines et de dépôt d'archives judiciaires jusqu'en 1837, époque où le gouvernement du roi Louis-Philippe chargea les architectes Duban, Lassus et Viollet-le-Duc de le restaurer.

Aujourd'hui ce chef-d'œuvre architectonique sous les voûtes duquel se déroula avec une pompe extraordinaire, le mardi d'après l'Ascension de l'année 1306, la translation du chef de saint Louis en présence du roi Philippe le Bel, et qui abrita une foule d'autres cérémonies somptueuses, est complètement restauré.

Partagé en deux étages correspondant aux grandes divisions du Palais, le monument est précédé d'un double porche ouvert par plusieurs arcs décorés de colonnettes et de voûtes à nervures.

Celui du rez-de-chaussée donne accès à la porte qui donne entrée dans la chapelle basse; flanquée de quatre colonnettes supportées par un stylobate orné des armoiries de France et de Castille, celle-ci présente sur son trumeau une Vierge tenant l'Enfant Jésus et, dans son tympan, le *Couronnement de la Vierge* par Geoffroy Dechaume.

La Sainte-Chapelle. — Intérieur de la chapelle basse.

A l'intérieur, l'éclat incomparable des vitraux, l'or et l'azur qui décorent les voûtes, contribuent à charmer les yeux.

Quatorze colonnes monostyles aux chapiteaux feuillagés, disposées dans tout le pourtour, un peu en avant des murs, soutiennent la voûte sur croisée d'ogive qui recouvre sa nef unique, tandis que de petits arcs-boutants ajourés, placés à l'extérieur, en neutralisent la poussée.

Des arcatures trilobées entre lesquelles sont placés douze médaillons représentant les apôtres, couvrent les parois intérieures.

Choisie autrefois pour la sépulture des trésoriers, des chanoines et des grands dignitaires, le sol de cette chapelle était entièrement recouvert de dalles funéraires portant l'effigie des défunts; c'est ainsi que l'on voit encore aujourd'hui les traits de Philippe de Rully, mort en 1400; ceux qui représentent le chanoine Mello tenant un reliquaire dans ses mains; et l'épitaphe, ornée du bâton cantoral de Jean Mortis, l'un des historiens de la Sainte-Chapelle, mais rien n'indique plus l'emplacement qu'avaient occupé les cendres de Nicolas Boileau et celles du fils du sculpteur Germain Pilon.

La chapelle haute, dans laquelle on pénètre aujourd'hui au moyen des escaliers ménagés dans les tourelles de la façade, était réservée au roi et à sa famille. Le monarque et sa suite y arrivaient de plain-pied, sans sortir de leur demeure.

De même disposition que celle de la chapelle basse,

la porte d'entrée, de dimensions plus grandes, a recouvré son ancienne décoration grâce à Geoffroy Dechaume qui rétablit, sur le trumeau, la statue du Christ bénissant, les bas-reliefs du soubassement et ceux du tympan.

Merveille de tout l'édifice, l'intérieur de cette chapelle, par le développement de son fenestrage, l'éclat incomparable de ses vitraux, l'or, la peinture, les reflets chatoyants des émaux, la variété de sa prodigieuse décoration produit un vif sentiment d'admiration.

Sa vaste nef, en forme de parallélogramme terminé par une abside, est recouverte d'une voûte sur croisées d'ogives soutenue dans la nef par des faisceaux à trois colonnes et au rond-point par des colonnes monostyles; d'autres colonnes, aux chapiteaux décorés de feuillages, soutiennent les retombés des arcs formerets.

Quatre baies ogivales s'ouvrent de chaque côté et sept travées plus étroites rayonnent autour du chevet.

Au-dessous des fenêtres, une arcature trilobée soutenue par des colonnes aux chapiteaux feuillagés, encadre une décoration en mosaïque représentant, dans cent quarante-deux médaillons quadrilobés, des scènes de martyrs et des anges thuriféraires; en outre, douze statues d'apôtres d'une grande distinction, sont placées sur les consoles qui s'ajustent dans les piliers.

De chaque côté de la nef, sous la troisième fenêtre, existe encore la niche profonde surmontée d'une

arcade surbaissée que Louis IX et Blanche de Castille avaient fait creuser dans l'épaisseur du mur pour assister aux cérémonies qui se déroulaient dans la chapelle.

Derrière le maître-autel est placée la haute tribune dorée qui servait autrefois à l'exposition des châsses et des reliquaires pour lesquelles Louis IX avait dépensé plus de 100,000 livres.

Le dallage historié de la nef a été complètement reconstitué d'après les dessins de Boeswillwald et Steinheil.

Tout autour de l'édifice se développent, depuis le XIIIe siècle, dans les quinze fenêtres qui éclairent la chapelle haute, d'admirables verrières dont la réputation et la renommée sont universelles.

D'une richesse et d'une couleur incomparables, elles se distinguent encore par la forme élégante de leurs compartiments et par les milliers de petits personnages qui les animent.

Mutilées d'abord par les travaux qui eurent lieu, en 1691, pour réparer les dommages causés par l'inondation de l'année précédente, elles étaient dans un état tout à fait déplorable lorsque le gouvernement impérial entreprit de les faire restaurer.

Un concours public eut lieu alors pour rétablir les nombreux panneaux supprimés lors de la mise en place des casiers et des armoires nécessaires au dépôt des archives, et pour remettre, dans leur ordre chronologique, les diverses scènes qui étaient interverties.

Désigné par ce concours, Henri Gérente allait en

commencer les travaux lorsque la mort vint le surprendre, et l'honneur de cette importante restauration fut dévolue au peintre Steinheil qui s'acquitta de cette mission avec un talent digne des plus grands éloges.

A peine séparées les unes des autres par les colonnes en faisceaux qui servent de points d'appui à la voûte, elles contribuent, par la splendeur de leurs gemmes, par le scintillement de leurs mille couleurs, à donner au sanctuaire un aspect merveilleux.

A l'exception de la rose, du style flamboyant, qui s'épanouit sur toute la largeur du mur en retrait de la façade, depuis le règne de Charles VIII, en retraçant des scènes de l'Apocalypse, d'après la vision de saint Jean, toutes les autres verrières étaient posées le jour de la consécration, en 1248.

Placées dans l'ordre suivant : l'Ancien Testament remplit sept fenêtres de la nef et quatre de l'abside; l'Évangile, la Légende et la Translation des reliques, trois dans l'abside et une au pied de la nef.

1re fenêtre de la nef au nord, 91 sujets : la Genèse, Création de l'homme, le Déluge, les Prophètes, l'Histoire de Joseph.

2e fenêtre, 121 sujets : l'Exode, Histoire de Moïse, les Plaies d'Égypte, le Passage de la mer Rouge, les Israélites dans le désert, la Construction du tabernacle.

3e fenêtre, 97 sujets : le Livre des Nombres, les Princes des tribus assis sur des trônes, Consécration des Lévites, le Serpent d'airain, Balaam.

4e fenêtre, 65 sujets : le Deutéronome, Nouvelle promulgation de la loi de Dieu, mort de Moïse, Josué conduit les Israélites, Passage du Jourdain, prise de Jéricho, Josué arrête le soleil, Histoire de Noémie, de Ruth et de Booz.

5e fenêtre, 1re de l'abside, 32 sujets : les Juges, Aod, Debora, les Victoires et la Mort de Gédéon, la Fille de Jepthé, la Captivité et la Vengeance de Samson.

6e fenêtre, 24 sujets des prophéties d'Isaïe : l'Arbre de Jessé, la Vierge, le Christ accompagné de sept colombes figurant les dons du Saint-Esprit, Patriarches et Prophètes.

7e fenêtre, 32 sujets : Légende de saint Jean l'évangéliste, Vie de la Vierge.

8e fenêtre, au milieu de l'extrémité de l'abside, 57 sujets : les Évangélistes, la Cène, la Passion, la Résurrection, les Apparitions du Christ, le Christ dans sa Gloire.

9e fenêtre, 15 sujets de la vie de saint Jean-Baptiste, dans la première baie et dans la seconde 15 autres sujets retracent l'histoire de Daniel.

10e fenêtre, 30 sujets : Actions et Prophéties d'Ezéchiel; la Jérusalem céleste.

11e fenêtre, 15 sujets sur l'histoire de Jérémie et 15 autres sur l'histoire de Tobie.

12e fenêtre, 63 sujets dont 40 traduisent la vie de Judith et 23 autres retracent la prospérité et les malheurs de Job.

13e fenêtre, 120 sujets développent les actes d'Esther.

14e fenêtre, 121 sujets tirés du livre des Rois : Histoire d'Héli et de Samuel; Saül, David, Goliath, Mort de Saül, Sacre de David, Salomon, Captivité de Babylone, Prise de Jérusalem.

15e fenêtre, au pied de la nef, 67 sujets : Légende de la Vraie Croix depuis sa découverte par sainte Hélène jusqu'au jour où elle fut déposée dans le trésor de la Sainte-Chapelle, les Envoyés de Louis IX à Constantinople, saint Louis et son frère portant sur un brancard la Sainte Couronne, cérémonies à leur arrivée à Paris, Consécration de la Sainte-Chapelle.

Jusqu'en 1895, cette chapelle haute fut utilisée pour la grande cérémonie de la *messe rouge* qui réunissait chaque année, le 11 novembre, tous les membres de la magistrature.

Extérieurement, l'édifice, dont l'entrée est de plein pied et l'abside très en contre-bas, offre une façade précédée d'un porche dont les deux terrasses sont bordées de balustrades et dont le mur, percé d'une rose immense, est terminé par un pignon aigu flanqué de gracieux clochetons d'angles.

Une architecture, d'une grande simplicité, le contourne; des contreforts, habilement disposés, terminés par des clochetons, s'élèvent jusqu'au sommet des murs et servent, en même temps, de points d'appui aux immenses fenêtres garnies de meneaux, de colonnettes et de roses de pierre qui semblent faire

cortège et porter jusqu'au ciel l'élégante flèche qu'éleva, en 1853, au centre de la toiture, l'architecte Lassus, dans le style flamboyant, pour remplacer celle que Louis XIII avait fait construire et que la Révolution avait renversée.

Trois étages octogones la composent, percés de claires-voies, enrichis de statues, de pinacles, de chimères et de clochetons supportant une aiguille émaillée d'un semis de fleurs de lis dorées; ils sont encore flanqués, à l'étage inférieur, de douze statues d'apôtres de dimensions surhumaines et ornés à l'étage supérieur de huit statues d'anges porteurs des Instruments de la Passion.

Enfin, sur la pointe de l'abside, un ange en plomb, d'une hauteur de 3 mètres, tient une croix processionnelle.

L'édifice, qui est placé aujourd'hui sous la sauvegarde des monuments historiques, fut victime de l'inondation qui sévit en 1910 : une inscription, gravée sur le pilier, à droite du porche, rappelle que le 29 janvier de cette année, les eaux de la Seine, grossies par les pluies, atteignirent les pieds de la Vierge placée au trumeau de la porte d'entrée.

SAINT-ÉTIENNE-DU-MONT

A peu de distance du Panthéon, sur le sommet du mont qui domine la rive gauche de la Seine, s'élevait l'abbaye de Sainte-Geneviève fondée par Clovis,

dont il ne reste plus que la tour de l'abbatiale enclavée aujourd'hui dans les bâtiments du lycée Henri IV.

Très vénérée pour les tombeaux qu'elle abritait et qui étaient ceux du roi Clovis † 511, de sainte Geneviève † 512, de Clotilde, fille de Clovis † 513, de Theodebald et de Gunther, ses petits-fils † 532, de sainte Clotilde † 545 et de saint Géraune, évêque de Paris † 618, la crypte de cette église fut dès l'origine, utilisée pour la réunion des Vassaux de la royale abbaye. Mais, en 1225, la population du bourg qui s'était accrue considérablement depuis que Philippe-Auguste l'avait englobée dans sa capitale, contraignit le pape Honorius à autoriser les marguilliers à faire construire sur de plus grandes proportions un nouveau sanctuaire, sous le vocable de saint Etienne.

L'abbé de Sainte-Geneviève consentit alors à leur céder quelques toises de terre et quelques vieux bâtiments voisins, hormis toutefois une entrée particulière, indépendante de celle de l'abbaye.

En 1491, on se proposait d'agrandir cette église, lorsque dans une réunion tenue à ce sujet, il parut plus avantageux de la faire reconstruire complètement.

Les travaux commencèrent par l'abside en 1517, vingt ans après, Philippe Lebel, abbé de Saint-Germain, faisait achever le chœur et, en 1541, l'évêque de Mégare venait consacrer l'autel et les chapelles, au nom de l'évêque de Paris.

Les travaux se poursuivirent encore longtemps après; de 1601 à 1609, l'on élevait l'admirable jubé et enfin, le 2 août 1610, Marguerite de Valois, première femme de Henri IV, posait la première pierre du portail qui, cette fois, était indépendant, et donnait trois mille livres pour aider à sa construction.

Une inscription encastrée dans le mur de l'un des bas côtés de la nef, nous apprend: « que le 25 fébvrier 1626, dimanche de la Sexagésime, sous le pontificat de N^re^ St-Père le pape Urbin VIII et du règne du roy Louis XIII, l'église et le maistre-autel ont esté consacrés et dédiés à l'honneur de Dieu et de la vierge Marie, soulz l'invocation du premier martyr Saint-Etienne, par révérendissime messire Jean-François de Gondi, archevêque de Paris. Ce requérant religieuse personne frère Martin Citolle, religieux de l'abbaye de Sainte-Geneviève et curé de ladite église. Nobles hommes Michel Ferrand, conseiller du roy en sa cour et parlement, Sr de Beaufor et Anthème Charbonnier, secrétaire de sa majesté, François Presdeseigle, march^t^ Drappier et Claude Quartier March^t^ et M^s^ appo^re^ Bourgeois de Paris, marguilliers ».

Le grand portail occidental du style de la Renaissance, se distingue de celui des autres églises de Paris par l'originalité de sa forme, la délicatesse de ses sculptures, le mouvement et la fantaisie la plus capricieuse : quatre colonnes composites aux fûts cannelés et coupées à distance égale par des banderoles décorées de rosaces et de palmettes sou-

Paris. — Portail de Saint-Étienne-du-Mont élevé en 1610.

tiennent un fronton triangulaire où est sculpté par Debay le *Jugement dernier*, et encadrent avec les deux niches latérales renfermant les statues de saint Etienne et de sainte Geneviève par Hébert, la porte centrale dont le tympan représente la *Lapidation de saint Etienne*, par Thomas.

Dans la partie médiane de cette façade, une rose à douze compartiments s'inscrit sous un fronton demi-circulaire, entre deux niches abritant les statues de la Vierge et celle de l'ange Gabriel et, au-dessus, dans le pignon aigu qui couronne ce portail, une seconde rose elliptique, beaucoup plus petite, détache sa silhouette au milieu d'une décoration de pilastres surmontés d'ornements et flanqués de deux statues; deux petites portes et des fenêtres à meneaux sont percées dans les parties latérales.

Cette façade est complétée par la tour carrée, sorte de donjon d'une élégante originalité, qui est élevée sur le côté septentrional; coiffée d'un lanternon qui abrite la cloche de l'horloge, elle est flanquée à l'un de ses angles d'une tourelle légère, et donne à l'ensemble du portail un aspect très pittoresque.

Les murs extérieurs du monument sont percés d'une triple rangée de fenêtres et flanqués de minces contreforts, ornés de clochetons et de gargouilles.

Si l'extérieur se distingue des autres églises de Paris, pour son architecture, aucune d'elles ne peut encore lui être comparée pour ses dispositions intérieures.

Construite sur un plan cruciforme avec bas côtés,

elle est ornée de 22 chapelles qui se prolongent dans toute son étendue et même jusqu'aux extrémités des croisillons.

Les voûtes de la grande nef, des transepts et des bas côtés sont décorées de nervures croisées et de clefs pendantes richement sculptées; l'une d'elles surtout se détache en une dimension extraordinaire de la croisée du transept.

A peu près semblables comme élévation, ces voûtes sont soutenues par de grands piliers cylindriques, réunis au tiers de leur hauteur par un arc surbaissé portant une galerie de circulation bordée de balustres en pierre. Cette galerie, qui fait le tour de l'église en s'interrompant au transept, forme à la rencontre de chaque colonne, face aux bas côtés, une tourelle demi-circulaire.

Un admirable jubé, véritable dentelle de pierre, construit de 1601 à 1609, et décoré d'anges, de palmes, d'entrelacs, par Biard, ferme l'entrée du chœur sans masquer l'autel principal.

Considéré comme un chef-d'œuvre de stéréotomie, il est composé d'une voûte en cintre surbaissé et d'escaliers enfermés dans des tourelles à jour, qui montent en spirale pour donner accès au-dessus de sa plate-forme; à ce jubé viennent s'ajouter les portes qui ferment les bas côtés du chœur, et dont l'entablement est surmonté d'un fronton triangulaire, orné d'une superbe statue du style de la Renaissance.

La chaire est une merveille de sculpture sur bois

dû à Claude Lestocart d'Arras, qui l'exécuta sur les dessins de Laurent de la Hire : une statue colossale de Samson soutient l'encorbellement, dont le pourtour est orné de statues représentant les Vertus, séparées les unes des autres par de délicats bas-reliefs retraçant, dans de superbes médaillons, la vie de saint Etienne et l'abat-voix forme un magnifique dôme surmonté d'un ange.

Non moins beau est le buffet d'orgues du XVIIe siècle dont l'ornementation comprend des statues et des bas-reliefs, représentant : sainte Geneviève, la lapidation de saint Etienne et les Israélites célébrant le passage de la mer Rouge.

Un Saint-Sépulcre du XVIe s., composé de huit figures en terre cuite, grandeur naturelle, occupe l'une des chapelles.

Des verrières des XVIe et XVIIe siècles, attribuées à Claude Henriet, Pinaigrier, Périez, Levasseur, Enguerrand Leprince, garnissent un grand nombre de fenêtres du chœur et de l'abside, et retracent en de superbes colorations les Apparitions de Jésus-Christ à sa mère, à saint Pierre et aux trois Maries; le Lavement des pieds, le Christ en croix, le Christ descendu de la Croix, la Résurrection, les saintes Femmes au tombeau, l'Apparition à saint Thomas et l'Ascension.

Dans le collatéral nord de la nef, un curieux vitrail offert par un notable paroissien nommé Le Juge, nous montre les donateurs et leur famille agenouillés et le Père Éternel dans sa gloire, tenant sur ses

genoux le livre des sept sceaux qu'un agneau vient ouvrir, tandis que les 24 vieillards de l'Apocalypse, entourés par des anges, des rois et une foule de personnages, célèbrent la gloire de Dieu, le Père.

Enfin, d'autres vitraux peints en 1568 représentent sous la forme d'allégories mystiques : le Repas du père de famille et les Vendanges.

L'église possède encore un grand nombre d'œuvres d'art, parmi lesquelles un tableau peint par Largillière et donné par la ville de Paris, en 1694, comme *ex-voto* à la suite d'une famine qui avait duré deux ans : sainte Geneviève y est représentée dans une gloire; au bas sont les prévôts des marchands et les officiers de la ville en habits de cérémonie suivis d'un grand nombre d'habitants; deux autres tableaux, l'un de Charles Lebrun, le *Martyre de saint Etienne*, l'autre, d'Abel de Pujol, *saint Etienne prêchant l'Evangile*, sont des plus remarquables.

A côté de toutes ces richesses, l'église abrite la dépouille mortelle d'un grand nombre d'hommes illustres.

Le 2 décembre 1711, après la destruction de l'abbaye de Port-Royal, on transféra dans le caveau de la chapelle du chevet, à côté des restes de Blaise Pascal, le cercueil de Jean Racine, et, en 1818, on fixait dans le mur du collatéral la pierre tombale sur laquelle Boileau fit graver l'épitaphe qu'il avait composée pour rendre un suprême hommage à la mémoire de ce grand homme; d'autres personnages célèbres comme Nicolas Thoignet; Pierre Perrault; le

peintre Eustache Lesueur; Isaac Lemaître ; le célèbre anatomiste Jacques Bénigne Winslow y ont trouvé asile.

Lorsque le décret du 11 février 1791, qui déterminait la nouvelle circonscription des paroisses de Paris fut exécuté et que l'abbaye fondée par Clovis fut démolie, on retrouva dans la crypte abbatiale, le cercueil de pierre où le corps de la patronne de Paris, sainte Geneviève, avait été déposé le 3 janvier 512. Transféré en grande pompe à l'église Saint-Étienne-du-Mont, en 1803, il a été placé dans une chapelle et recouvert d'une châsse en cuivre doré et ciselé.

Lors du sacre de Napoléon, le pape Pie VII vint y célébrer la messe et se prosterner devant le tombeau.

Cette église fut le théâtre de deux événements dramatiques : le 22 décembre 1563, un fanatique se précipita sur le prêtre qui célébrait la messe et lui arracha l'hostie des mains; pour ce fait, il fut condamné à avoir le poing coupé, à être pendu, étranglé, et son corps fut brûlé sur la place Maubert. Cinq jours après, le roi Charles IX, la reine-mère et toute la cour assistèrent à une procession générale faite pour l'expiation de cette profanation, en portant à la main un cierge de cire blanche.

Le 3 janvier 1857, l'archevêque de Paris, Mgr Sibour, inaugurait la neuvaine de sainte Geneviève, lorsqu'il fut frappé au cœur d'un coup de couteau par un fou mystique, Jean Verger, prêtre interdit, au cri de : « *Pas de Déesse!* »

SAINT-EUSTACHE

En face les Halles centrales, sur l'emplacement d'une chapelle dédiée à sainte Agnès, puis à saint Eustache, en 1223, se dresse l'imposant édifice érigé, du XVIe au XVIIe siècle, sur les plans d'un architecte nommé David.

« Le plan de Saint-Eustache, a dit Viollet-le-Duc, est exactement celui d'une église gothique; le système de structure adopté est encore le système admis pendant le moyen âge en France : voûtes contre-boutées par des arcs-boutants, bas côtés avec triforium au-dessus, chapelles latérales et absidioles, flèche en charpente et plomb au centre du transept, contreforts avec pinacles pour assurer la stabilité, chéneaux aux gargouilles saillantes.

« Cependant, si l'architecte n'a rien inventé quant au plan et aux dispositions générales, il a prétendu innover dans les détails. Repoussant la courbe en tiers-point, vulgairement appelée ogive, il a adopté, pour ses fenêtres hautes, la forme elliptique, ce qui n'est pas heureux; ses contreforts simulent des pilastres composites et à l'intérieur les piliers présentent la plus étrange superfétation de pilastres et de colonnes qu'il soit possible d'imaginer. L'effet d'ensemble de cet intérieur ne laisse cependant pas de produire une impression de grandeur élégante qui

séduit; ces collatéraux élevés répandent dans le vaisseau une belle lumière, heureusement répartie.

« Il y a bien, dans tout cet intérieur, une affectation théâtrale, le désir évident de surprendre et si ce vaisseau était entièrement recouvert de peintures, si les fenêtres étaient garnies de vitraux légèrement coloriés, l'intérieur de l'église Saint-Eustache aurait toute l'apparence d'un palais de fées, sinon d'une église catholique. »

La première pierre de cet immense édifice fut posée, le 15 août 1532, par le prévôt de Paris, Jean de la Barre, et sa construction fut terminée en 1642, grâce au chancelier Séguier et au surintendant des finances Claude de Bullion qui accordèrent des sommes importantes pour son achèvement.

Quoique les travaux se soient poursuivis aussi lentement, l'aspect d'ensemble de l'intérieur offre un remarquable caractère d'unité dû à l'observance du plan primitif par les successeurs de l'architecte qui l'avait conçu.

Construit sur un plan cruciforme, l'édifice, qui mesure 106 mètres de longueur et 44 de largeur, est divisé en cinq nefs flanquées entre les contreforts de chapelles irrégulières comme profondeur.

Quarante-huit piliers isolés et un très grand nombre de piliers engagés dans les murs latéraux supportent ses voûtes qui forment trois hauteurs différentes en s'étageant les unes au-dessus des autres, celles des chapelles étant beaucoup moins élevées

D'un dessin tout particulier, ces piliers sont carrés et partagés dans leur hauteur en trois étages de pilastres ou de colonnes doriques, ioniques, corin-

PARIS. — Abside de l'église Saint-Eustache.

thiennes et composites, qui s'arrondissent, à leur sommet, dans le grand vaisseau.

Cette bizarre architecture présente une trop grande multiplicité de détails et la proportion des membres manque d'harmonie avec celle de certaines parties;

c'est ainsi que la galerie qui règne au-dessus des arcs latéraux de la nef centrale et du chœur, et qui est composée d'une suite d'arcs cintrés séparés par des pilastres ioniques, semble écrasée par les hautes fenêtres elliptiques qui la surmontent.

De même élévation, les voûtes des collatéraux et de la grande chapelle circulaire, percée au centre du chevet, sont renforcées de nervures prismatiques qui se ramifient en combinaisons diverses dans la nef, le chœur et l'abside; ornées de superbes clefs, elles forment comme une gracieuse couronne à celles du grand vaisseau et des transepts qui s'élèvent à 33 mètres de hauteur.

Cet immense vaisseau qui est éclairé par de hautes fenêtres aux tympans découpés en fleurs de lis comprend huit travées, et est entouré de chapelles dont l'ouverture est formée d'un grand arc cintré et dont la décoration intérieure comprend des fresques, du XVIIe siècle, découvertes sous un grossier badigeon en 1849 et des peintures modernes; dans la chapelle du chevet, la statue de la Vierge de Pigalle est entourée des œuvres de Thomas Couture : *Marie, mère du Sauveur, Marie, étoile de la mer* et *Marie consolatrice.*

D'autres fresques par Signol : *Saint Jean l'Evangéliste, la Justice, la Prudence, Saint Luc, la Force divine, le Portement de Croix, le Crucifiement, la Mise au tombeau, la Résurrection;* et des peintures de Le Hénoff, Bézard, Basset, Barrias, Chatrousse, Delorme, Perruz, Pichon ; des statues d'apôtres par

Paris. — Bénitier dans l'église Saint-Eustache.

Crauk et Husson; un *Ecce Homo* par Etex décorent le transept et les chapelles.

A cette décoration picturale, onze fenêtres du chœur ajoutent la lumière irisée de leurs vitraux peints, en 1631, par Soulignac, pour faire revivre les douze apôtres et saint Eustache, patron de l'église, au milieu d'un décor de longues galeries à colonnes corinthiennes.

En 1791, ce sanctuaire fut choisi par l'Assemblée nationale pour la célébration des funérailles de Mirabeau.

« Non, jamais, disent les mémoires du temps, la pompe funèbre du despote le plus puissant n'a présenté à l'Europe un spectacle aussi majestueux. »

Le 4 avril, à cinq heures du soir, le cortège quitte la maison mortuaire de la rue de la Chaussée-d'Antin pour se rendre à l'église, précédé par un détachement de cavalerie, suivi d'un détachement de chaque bataillon de la garde nationale, précédés de tambours drapés et de plusieurs drapeaux.

Venaient ensuite : le bataillon entier de la Grange-Batelière dont l'illustre mort était commandant. Une députation de chaque section; le clergé très nombreux; la musique de la garde nationale.

Le corps porté par douze officiers de la garde nationale, précédé du cœur porté sur un bassin au milieu d'une couronne civique.

Quatre députés de l'Assemblée nationale tenaient les coins du drap mortuaire. Les invalides, un détachement des vétérans, les Cent-Suisses, un détache-

ment des gardes suisses, les électeurs, un détachement de grenadiers, la municipalité, l'Assemblée nationale, le département avec sa bannière, la société entière des Amis de la Constitution, trois mille hommes de garde nationale.

Un détachement de cavalerie fermait la marche.

A la suite de ce convoi venait un corbillard attelé de six chevaux drapés et plusieurs autres voitures.

Vingt mille personnes suivirent ce cortège qui mit trois heures pour parvenir à l'église.

Après la cérémonie, le curé fit un discours et Cerutti prononça l'oraison funèbre.

Le corps fut ensuite placé dans le corbillard et conduit au Panthéon où il arriva à minuit.

Pendant la Révolution l'édifice fut utilisé d'abord pour la célébration des fêtes en l'honneur de la déesse Raison, puis comme temple de l'Agriculture et les mausolées qui abritaient les dépouilles mortelles des hommes illustres comme : Colbert, Voiture, l'amiral de Tourville, le lieutenant général François de Chevert, le duc de la Feuillade qui avait fait ériger à Louis XIV le monument de la place des Victoires, Vaugelas, Le Vayer, le peintre Charles de la Fosse, le compositeur de musique Jean-Philippe Rameau furent recueillis en partie par le musée des monuments français d'Alexandre Lenoir.

Lorsque l'église fut rendue au culte, le tombeau de Colbert vint reprendre place dans l'une des chapelles de l'abside. Dessiné par Lebrun et sculpté par Coysevox et Tuby, ce mausolée représente le grand ministre

à genoux sur un cénotaphe de marbre noir, au pied duquel se tiennent deux belles statues en marbre blanc représentant la Religion et l'Abondance.

Des œuvres d'art qui meublaient l'église, seul a été sauvé du pillage de 1793 et de l'incendie du 16 décembre 1844, le banc d'œuvre sculpté par Lepautre, d'après les dessins de Cartaud, représentant des anges apportant la couronne et la palme du martyre à sainte Agnès agenouillée.

La grande façade occidentale, établie par David, ne fut jamais terminée et, au XVIIIe siècle, Mansard conçut le projet de la démolir pour édifier le lourd portail du style monumental que l'architecte Moreau construisit de 1754 à 1775.

Ce portail disparate est composé de deux ordres de colonnes formant, au rez-de-chaussée, un porche percé de trois portes au-dessus duquel une immense tribune est surmontée d'un lourd fronton; des deux petites tours qui devaient s'élever à chacune de ses extrémités, seule celle du nord décorée de colonnes corinthiennes a été édifiée.

Beaucoup plus élégants et plus en rapport avec l'intérieur de l'édifice, les portails situés aux extrémités nord et sud des bras du transept offrent une immense variété d'ornements de la Renaissance d'une grande délicatesse.

L'abside est la partie la plus remarquable du monument : trois rangs de balustrades, les unes pleines, les autres à jour, environnent les terrasses des chapelles, des collatéraux et du grand comble; une forêt de con-

treforts et d'arcs-boutants s'élève de toutes parts pour maintenir les voûtes, et des gargouilles sculptées de figures dont le corps se termine en feuillage, complètent, avec les pilastres et les consoles diversement ornés, l'architecture féerique de l'édifice que surmontent deux campaniles du XVIIe siècle : l'un à la croisée du transept, l'autre au-dessus de la chapelle absidale.

SAINT-GERMAIN-DES-PRÉS

Du vaste monastère fondé par saint Germain, grâce aux libéralités de Childebert Ier, fils de Clovis, au milieu des verdoyantes prairies situées à peu de distance de la rive gauche de la Seine, subsiste encore la haute tour carrée, sorte de donjon qui, depuis le VIe siècle, dominait de toute sa majesté les vastes possessions de l'abbaye.

Conseillé par saint Germain, évêque de Paris, Childebert, au retour de sa seconde expédition contre les Visigoths d'Espagne, en 543, fit construire non loin des murs de sa capitale un monastère et une église pour y déposer, avec le riche butin qu'il en avait rapporté, la tunique de saint Vincent, et ce sanctuaire, que les chroniqueurs nous décrivent comme le plus beau de ceux qui existaient alors, fut consacré le 25 novembre 558, peu de jours avant la

célébration des funérailles du roi et de son inhumation dans la crypte de la basilique.

Dix-huit ans après, la mort ayant surpris l'évêque auquel le monastère devait ses premières faveurs, les moines de l'abbaye, qu'il avait fait venir de Saint-Symphorien-d'Autun, déposèrent son corps dans l'une des chapelles.

En 754, saint Landry, quatorzième abbé, ayant fait percer le mur qui séparait cette chapelle de la basilique, fit transférer derrière le grand autel les restes du prélat en présence de Pépin le Bref et de ses deux fils, Carloman et Charlemagne; et l'église, qui était sous le vocable de saint Vincent, prit dès ce moment le nom de Saint-Germain.

Dévastée à plusieurs reprises par les Normands, elle fut en partie ruinée par l'incendie qu'ils y allumèrent en 886, après le célèbre siège où Gozlin, évêque de Paris, seconda si énergiquement le comte Eudes, et, vers la fin du xe siècle, Morard, qui en était le vingt-neuvième abbé, aidé de Robert le Pieux, fils de Hugues Capet, en entreprit la reconstruction, à l'exception de celle de la tour qui forme encore le clocher actuel.

Bâti au milieu de ces immenses prairies que les chroniques nomment le *Pré aux Clercs*, le nouvel édifice fut consacré le 29 avril 1165 par le pape Alexandre III.

Augmenté plus tard d'une vaste et superbe chapelle construite par le célèbre architecte Pierre de Montereau, en 1239, et d'une salle capitulaire pour

Paris. — Tour de l'église abbatiale de Saint-Germain-des-Prés, VIe siècle.

les religieux, en 1273, il fut, ainsi que l'abbaye, environné de larges fossés, de tours et d'une enceinte fortifiée qui firent place au XVIIe siècle à de nombreuses rues.

L'église subsista sans aucun changement jusqu'en 1644; à cette époque, les bénédictins qui occupaient le monastère remplacèrent la couverture en charpente de l'abbé Morard par une voûte de pierre, et firent accomplir de nombreux travaux dans les bras du transept, sans toutefois toucher aux tombeaux des rois Childebert Ier, Chilpéric Ier, Clotaire II et Childéric II, et à ceux des reines Ultrogothe, Frédégonde, Bertrude et Bilihilde qui, avec les fils des rois Mérovée, Clovis et Dagobert et avec les filles de Childebert Ier y avaient reçu la sépulture.

Vint la Révolution qui supprima les riches revenus de l'abbaye avec les immenses prérogatives dont elle jouissait, et qui rendit ses prisons tristement célèbres en 1792.

Convertie, en 1793, en atelier pour la fabrication du salpêtre, l'église fut dépouillée des richesses inestimables qu'elle possédait; le peu de manuscrits qui avaient été sauvés de l'incendie de sa bibliothèque, l'admirable maître-autel offert par Louis XIV, les statues, les châsses, les croix, les reliquaires et les vitraux furent détruits, ainsi que les tombeaux royaux qui ornaient sa nef et ses chapelles.

Des fouilles furent ensuite faites dans le sol, en mai 1799, pour découvrir les restes de Childebert,

et mirent à jour plusieurs cercueils de pierre sans ornements extérieurs; parmi les corps qu'ils renfermaient et qui étaient enveloppés de linceuls de soie et d'étoffes précieuses, on trouva le bâton pastoral et le costume d'un évêque que l'on crut être celui de Morard, restaurateur de l'église en 990.

Lorsque le culte y fut rétabli, les murs de l'édifice, sous l'action prolongée des produits employés à la fabrication du salpêtre, étaient lézardés de toutes parts et de sérieuses restaurations étaient indispensables pour sauver de la ruine le monument; entreprises aussitôt sous la direction de l'architecte Godde, elles furent menées rapidement.

En 1827, l'édifice avait reconquis sa solidité, mais, sous le prétexte qu'elles fatiguaient la voûte, avait perdu les deux tours qui, depuis le XIe siècle, s'élevaient dans les angles du croisillon,

Au cours du XIXe, le tombeau de Jean Casimir, roi de Pologne, mort abbé de Saint-Germain en 1672, sur lequel sa statue agenouillée, par Marsy, est accompagnée d'un bas-relief par Jean Thibaut, et le mausolée qu'exécuta Girardon pour Olivier et Louis de Castellan, tués au service de la France en 1644 et 1669, furent rétablis aux extrémités des transepts.

L'une des chapelles du rond-point recouvra aussi celui de Guillaume Douglas, dix-huitième comte d'Anguse, prince d'Écosse, mort en 1611, et plusieurs autres furent enrichies des épitaphes de Boileau, Mabillon, Descartes et de Bernard de Montfaucon; mais ce qui avait été recueilli des pierres

tombales qui recouvraient les restes des rois, des reines et des princesses mérovingiennes fut déposé dans la basilique de Saint-Denis, et les tombeaux de Pierre de Montereau et d'Agnès, sa femme, ne furent jamais retrouvés.

Le monument qui a survécu à toutes ces vicissitudes offre extérieurement une lourde et haute tour carrée très simple, couronnée d'un étage, percé sur ses quatre faces de deux baies cintrées, duquel jaillit une flèche couverte en ardoises.

Un porche sans intérêt, construit au XVIIe siècle en même temps que la porte qui s'ouvre sur le côté méridional, en précède l'entrée, et de grands murs percés de fenêtres en plein cintre, appuyés de contreforts et ornés d'une corniche à modillons entourent l'édifice.

L'intérieur forme une croix latine de 90 mètres de longueur sur 26 de large, composée d'une nef centrale flanquée de collatéraux, d'un transept et d'un déambulatoire ornés de chapelles.

Restauré à plusieurs reprises et tout particulièrement à la fin du siècle dernier, il a été revêtu d'une décoration polychrome et les piliers qui forment les cinq travées de la nef ont été ornés de nouveaux chapiteaux sculptés, d'après les anciens, de figures d'hommes, de scènes historiées, d'animaux, d'entrelacs, et de feuillages.

Considéré comme la partie la plus remarquable, le chœur occupe quatre travées et réunit dans sa construction le cintre et l'ogive. Au-dessus des grands

arcs circule une galerie dont les baies sont ornées des colonnes de marbre provenant de la basilique de Childebert, et la sculpture symbolique qui décore les chapiteaux des piliers est exécutée avec une prodigieuse imagination; tandis que les uns nous montrent des lions ailés, des griffons, des oiseaux, des lions à visages humains, d'autres font revivre des personnages de distinction, des oiseaux carnassiers, des harpies.

Neuf chapelles au centre desquelles a été construite au XVIIe siècle, dans un style très médiocre, celle de la Vierge, couronnent l'abside.

L'église est enrichie par les superbes fresques d'Hippolyte Flandrin dont les sujets, tirés de l'Évangile et du Nouveau Testament, ont entre eux un rapport allégorique.

En un style élevé se déroulent dans les divisions architecturales de la frise : l'Annonciation, le Buisson ardent, la Nativité, Adam et Eve, l'Adoration des Mages, le Baptême de Jésus-Christ, le Passage de la Mer Rouge, l'Institution de l'Eucharistie. Abraham et Melchisédech, la Trahison de Judas, Joseph vendu par les frères; la Vierge, la Madeleine et saint Jean au pied de la Croix, le Sacrifice d'Abraham, la Résurrection, la Mission des apôtres et la Dispersion des peuples au pied de la tour de Babel, l'Ascension et le Jugement dernier.

Ces superbes compositions forment, avec les premières peintures que cet artiste exécuta dans le chœur, l'œuvre la plus importante de ce peintre;

aussi, dans le but de rendre hommage à sa mémoire, ses élèves, ses amis et ses admirateurs lui ont fait élever dans l'un des bas côtés un monument digne de son génie.

SAINT-GERMAIN-L'AUXERROIS

Si l'on en croit certains auteurs anciens, l'église Saint-Germain-l'Auxerrois aurait été fondée pour commémorer quelques actions remarquables accomplies par saint Germain d'Auxerre lors du séjour qu'il fit dans la cité, et aurait été enrichie par le roi Childebert et la reine Ultrogothe, vers l'an 580.

Cette première église que, dans ses chroniques, Abbon appelle Saint-Germain-le-Rond à cause de la forme circulaire de son clocher, et dans laquelle l'évêque de Paris, saint Landry, avait été inhumé en 656, jouissait déjà de la renommée de ses écoles sous Charlemagne.

Saccagée par les Normands et rebâtie au commencement du XIe siècle par Robert, fils de Hugues Capet, elle fut reconstruite à nouveau à la fin du XIIIe.

En 1285 la première pierre du portail fut posée, mais la sculpture du Jugement dernier qui ornait son tympan ne fut exécutée que dans les dernières années du règne de Philippe le Bel.

Un peu plus d'un siècle après, et pendant l'occupation anglaise, les marguilliers de la paroisse char-

Paris. — Porche de l'église Saint-Germain-l'Auxerrois
érigé de 1431 à 1436.

gèrent l'architecte Jean Gaussel de construire, aux frais de l'œuvre et des paroissiens, le porche pour la somme de 960 livres parisis, représentant environ 6,610 francs de notre monnaie.

A cette époque, en effet, suivant la législation ecclésiastique et civile du moyen âge, la réparation des églises paroissiales était une charge privilégiée partagée entre la fabrique et les habitants. Ces derniers étaient tenus de réparer la nef, le portail, les murs du cimetière et de fournir un logement au curé; mais, ni l'entretien, ni les reconstructions du chœur et du cancel, ainsi que les livres, ornements et vases sacrés, n'étaient à la charge des paroissiens, mais à celle de l'œuvre. A Saint-Germain-l'Auxerrois, le chapitre, comme gros décimateur, était tenu subsidiairement des grosses réparations du chœur, dont il jouissait exclusivement.

Jean Gaussel en posa la première pierre en 1431, mais les malheurs du temps ne lui permirent pas d'achever son œuvre avant 1436.

Érigé dans le style flamboyant, ce porche est percé de sept arcades ogivales, couronnées d'une balustrade ajourée et ses piliers flanqués de statues sont cantonnés de nervures prismatiques qui suivent le contour des arcades jusqu'aux voûtes qu'elles sillonnent, pour se réunir à des clefs formant des rosaces et des scènes historiées.

Les retombées de ces voûtes s'appuient sur des acrotères formés par des figures d'hommes et d'animaux; à gauche de la porte centrale l'un de ces acro-

tères représente un fou avec sa marotte qui ne serait autre, nous dit Sauval, que le grand Johan que Charles V fit inhumer dans cette collégiale, sous un riche mausolée de marbre noir orné d'une statue de marbre blanc et d'albâtre représentant ce bouffon; celui de droite nous montre un singe jouant de la cornemuse devant trois autres singes qui gambadent.

Au-dessus du porche, dans le mur en retrait que deux tourelles d'angle accompagnent, une rose à compartiments déploie ses rayons au centre de la grande nef, et le pignon aigu qui termine cette façade est surmonté d'une grande statue moderne de Marochetti.

Des trois portes percées sous le porche et qui donnent accès dans l'édifice, seule celle du milieu qui appartient à la première moitié du XIIIe siècle offre une réunion de statues et de sujets intéressants.

Malgré les mutilations que lui fit subir l'architecte Baccarit, vers 1645, sous prétexte de rendre l'entrée de l'église plus commode, et qui entraînèrent la destruction du tympan et du trumeau central, elle est encore flanquée de six grandes statues hiératiques supportées par des consoles formées par des grotesques, et les trois cordons de son archivolte sont peuplés des sujets historiés qui complétaient autrefois la scène du Jugement dernier.

Les deux portails du transept sont remarquables par les pinacles, les niches et les grandes roses

à meneaux flamboyants qui les décorent; et les contreforts qui maintiennent les arcs-boutants de la maîtresse voûte sont terminés par des clochetons auxquels se tiennent suspendus des animaux fantastiques et des sujets satyriques.

Un clocher du style roman, couronné d'une balustrade moderne, s'élève depuis le XIIe siècle dans l'angle formé par la jonction du chœur avec le croisillon méridional.

A l'intérieur l'église, d'une disposition régulière, forme une croix latine de 78 mètres de longueur sur 39 de large, partagée en cinq nefs.

Des bas côtés doubles, bordés de nombreuses chapelles construites dans la seconde moitié du XVIe siècle, accompagnent la nef, le chœur et le rond-point de l'abside.

L'une de ces chapelles qui est enrichie de peintures du XVIe siècle et d'un arbre de Jessé occupe toute une galerie du bas côté méridional et forme comme une petite église indépendante clôturée par une boiserie sculptée.

L'architecture intérieure de cet édifice a été si souvent modifiée qu'il a perdu complètement son premier caractère; en 1744, pour obéir à la mode du temps, l'Académie des arts autorisa l'architecte Baccarit à supprimer le jubé qui était, nous dit Sauval, le plus admirable du royaume; dessiné par Pierre Lescot et sculpté par Jean Goujon, il était orné du Christ au tombeau et des quatre évangélistes; les colonnes de la nef centrale furent ensuite dépouillées

de leurs chapiteaux et sillonnées de cannelures; puis les fenêtres subirent une modification et celles de la nef et du chœur furent privées de leurs vitraux.

Malgré ces désastreux soi-disant embellissements, quelques vitraux des XVe et XVIe siècles garnissent encore certaines fenêtres des croisillons du transept et ses deux roses; et un très grand retable en bois d'une merveilleuse exécution retrace la généalogie et l'histoire de la Vierge, la vie et la mort du Christ, dans la chapelle située à l'extrémité du bas-côté septentrional.

De grands souvenirs historiques se rattachent à cette collégiale : en 1356, Étienne Marcel, prévôt des marchands, réunit dans le cloître la bourgeoisie et le peuple pour s'opposer aux mesures financières du Dauphin pendant la captivité du roi Jean.

En 1413, Charles VI y convoqua une assemblée pour obtenir des princes du sang la délivrance des ducs de Bar et de Bavière.

Le 24 août 1572, jour de la Saint-Barthélemy, sur l'ordre de Charles IX, la cloche de l'église sonna le tocsin et donna ainsi le signal des massacres de cette honteuse journée; l'année suivante, cette même cloche annonçait joyeusement le baptême de Marie-Isabelle, fille de ce roi !

En 1581, Anne, duc de Joyeuse, favori d'Henri III, y épousait Marguerite de Lorraine, sœur de Louise de Lorraine, reine de France.

La collégiale qui depuis le règne de Charles V avait

été choisie comme paroisse royale, vit encore Henri IV et Louis XIV venir en grande pompe offrir le pain bénit.

Grâce aussi à sa proximité du palais du Louvre elle abrita une foule de morts illustres; on y voyait autrefois les monuments des chanceliers Olivier et d'Aligre, du poète François Malherbe, des peintres Coypel, Houasse; des sculpteurs Jacques Sarazin, auteur des cariatides et de toutes les sculptures du pavillon de l'Horloge au Louvre, mort en 1666; des statuaires Desjardins et Coysevox, du graveur Israël Sylvestre, du géographe Sanson, des architectes Levaux et François Dorbay, du comte de Caylus et de tant d'autres; en outre elle recevait, le 24 avril 1617, la dépouille mortelle du Florentin Concini, maréchal d'Ancre, tué sur le petit pont du Louvre par le marquis de Vitry, et était envahie le lendemain par une foule en fureur qui déterrait le cadavre pour le mettre en pièces.

De tous les mausolées qui recouvraient les sépultures et qui ont été détruits aux XVIIe et XVIIIe siècles, seules ont été rétablies plusieurs épitaphes et les statues du chancelier d'Aligre et de son fils.

Cette église possède encore des grilles du XVIIIe siècle en fer poli et le somptueux banc-d'œuvre que Lebrun avait dessiné et que François Mercier, maître menuisier, avait exécuté en 1684 pour la famille royale; des colonnes et des pilastres d'ordre ionique y soutiennent un très grand baldaquin, et des pan-

neaux ornés de délicates sculptures ajourées en forment la clôture du fond.

L'édifice qui n'avait subi que peu de dégradations en 1793 fut saccagé, le 14 février 1831, vers onze heures du matin.

A l'occasion d'un service funèbre que les légitimistes y firent célébrer en l'honneur du duc de Berry, un jeune homme, que l'on dit être élève de l'école de Saint-Cyr, apporta l'effigie du duc de Bordeaux couronné et la déposa sur le catafalque élevé devant le maître-autel.

Cet acte excita le mécontentement des curieux qui assistaient à la cérémonie; des rumeurs sourdes éclatèrent et se répandirent au dehors.

Aussitôt, aux cris de : *A bas les fleurs de lys, A bas les Carlistes*, le peuple qui avait accompli la Révolution de juillet l'année précédente, envahit le sanctuaire, brisa le catafalque et pilla l'église; puis, s'étant aperçu que des fleurs de lys ornaient la croix de l'édifice se mit en mesure de faire disparaître ces emblêmes.

Tandis que la croix fleurdelysée tombait avec fracas sur le buffet d'orgue une voix clama : *C'est l'archevêque qui a autorisé le service* ! alors, aux cris de : *A l'archevêché*, la foule se mit en marche, pénétra dans le palais que le prélat venait de quitter, et en moins de cinq minutes détruisit tout le mobilier.

A la suite de ces événements l'église resta fermée jusqu'en 1838.

Dès que la réouverture en fut décidée, l'État

allouait 26,000 francs à Victor Mottez pour décorer de fresques les parois intérieures du porche et, par une délibération du 12 juin 1840, le conseil municipal de la Ville de Paris chargeait le sculpteur Desprez d'exécuter seize statues pour en orner les piliers. A son tour, Mme de Lamartine dessinait un superbe bénitier que le sculpteur Jouffroy exécutait en marbre blanc.

Depuis cette époque, d'autres travaux y ont été exécutés afin de lui rendre un peu de son ancienne splendeur; le trumeau central fut rétabli, mais les fresques du porche qui représentaient l'Établissement de l'Enseignement évangélique par Jésus-Christ, et le Christ en Croix qu'abritait la voussure de la porte centrale ont presque complètement disparu, rongés par le salpêtre et l'humidité.

SAINT-JULIEN-LE-PAUVRE

Près de la Seine, dans un dédale pittoresque de rues tortueuses, enserrée entre de vieilles murailles et des bâtisses tout incrustées de souvenirs plusieurs fois séculaires, se blottit, depuis le VIe siècle, un sanctuaire dédié à saint Julien le Pauvre, auquel Grégoire de Tours donne le titre de basilique dans son récit sur la sentence que l'archidiacre de Paris y prononça en 580 contre un montreur de fausses reliques.

Paris. — Église Saint-Julien-le-Pauvre, XIIe siècle.

Dévasté par les Normands, l'édifice fut reconstruit au XIIe siècle par les religieux bénédictins de Sainte-Marie-de-Longpont pour servir d'abbatial à leur prieuré.

Élevé dans le quartier où prit naissance le Paris universitaire, il est au XIIIe siècle choisi pour la réunion des assemblées générales chargées de désigner le nouveau recteur, mais en 1524, après un grand tapage commis dans l'une de ces réunions, le parlement décida que ces nominations ne se feraient plus dans ce sanctuaire et donna à diverses confréries pieuses la faculté d'en disposer pour leurs cérémonies.

La Révolution dispersa le prieuré, et l'église, qui depuis 1655 servait de chapelle à l'Hôtel-Dieu, fut utilisée pour abriter la Foire aux Laines.

Après avoir été rendue, en 1826, à la destination qu'elle avait eue au XVIIe siècle, l'Administration de l'Assistance publique en a consenti une affectation au rite catholique grec le 1er janvier 1889.

Quoique très simple à l'extérieur, cet édifice est infiniment précieux pour les détails de l'architecture de son abside qui sont d'une parfaite analogie avec ceux de la partie la plus ancienne de l'église métropolitaine.

Extérieurement, la façade qui a été rebâtie en retrait en 1675 après l'incendie qui détruisit le portail et deux travées de la nef, est tout à fait insignifiante avec sa porte basse ornée de pilastres doriques et surmontée d'un fronton triangulaire.

La cour qui la précède et dans laquelle se trouve le puits de saint Julien, dont l'eau passait autrefois pour être douée d'une vertu miraculeuse, est formée par les deux travées de la nef incendiée et porte

Paris. — Chapiteau du XIIe siècle dans l'église Saint-Julien-le-Pauvre.

encore sur l'un de ses pans de murs la trace de cette construction.

Si, à l'intérieur, la nef centrale et les bas côtés percés de deux rangs de fenêtres en ogives ont été dénaturés à la suite du désastre de 1675, les deux travées du chœur, l'abside et les deux absidioles n'ont rien perdu de leur style primitif, car elles ont conservé les élégantes colonnes qui supportent leurs voûtes aux clefs historiées.

Malheureusement une iconostase pourvue d'une quantité prodigieuse d'images religieuses masque le chœur et le chevet qui sont les plus belles parties de l'édifice.

Parmi les 150 chapiteaux qui le décorent et qui diffèrent tous de composition, celui qui est placé sur le côté méridional du chœur retient tout particulièrement l'attention des archéologues. Des feuillages perlés l'enveloppent et à ses angles se dressent sur les volutes quatre figures à têtes de femmes ayant les corps emplumés, les ailes étendues et les pattes armées de griffes.

L'église abrite le tombeau du fondateur des prix de Vertu décernés chaque année par l'Institut, le baron Monthyon, orné de sa statue par Bosio, celui d'Henri Rousseau, avocat au Parlement et seigneur de Chaillot qui trépassa en 1445 et un calvaire en pierre de la seconde moitié du XIVe siècle.

SAINT-NICOLAS-DES-CHAMPS

L'église de Saint-Nicolas doit son origine à un oratoire érigé dès la fondation du monastère de Saint-Martin-des-Champs pour servir de chapelle aux nombreux vassaux de cette abbaye et qui fut converti en paroisse indépendante par le pape Luce III vers 1184.

En 1292, celle-ci s'était considérablement accrue et le livre de la taille nous fait connaître qu'elle englobait les rues qui étaient « dedenz les murs, telles que celles de Symon Franque, de la Plastrière, des Estuves, des Jugléeurs, du Biau-Bourc, du Temple, du Quinquempoist, la rue où l'on cuit les oës environ la méson Mahi, l'abé et la rue Saint-Martin » et hors des remparts : « celle de Guarin Boucel, Saint-Martin, Guernier de Saint-Ladre, la Potern, Huideron, Michel le Conte, du Temple, de Frépillon, aux Gravilliers, Chapon, du Cymetire », mais l'église elle-même ne fut comprise dans les limites de la capitale qu'après l'exécution de l'édit par lequel Charles VII reculait, jusqu'au delà de Saint-Martin-des-Champs, les limites de la nouvelle enceinte de la ville.

Par suite de cet accroissement, l'édifice, qui déjà avait été agrandi, fut complètement démoli, au XVe siècle, pour faire place à un monument plus vaste, qui fut encore jugé insuffisant au début du XVIe.

Commencé vers 1420, il était à peine achevé que déjà la fabrique prenait le parti de lui donner plus de largeur en faisant des chapelles de la nef une seconde ligne de collatéraux; et en 1576, à cette première addition, d'autres furent ajoutées qui augmentèrent ses proportions de plus du double.

De cette époque date la construction du style grec et de la Renaissance qui vient se souder à la septième travée de la nef avec les parties les plus anciennes bâties dans le style ogival.

Une seule porte, ornée de niches et de statues

surmontées de dômes délicatement fouillés, s'ouvre dans l'axe de l'édifice et décore sa large façade principale formée d'un pignon très élevé relié par des arcs-boutants avec les pignons de moindre hauteur, qui servent de façade aux collatéraux.

Entourée d'un rinceau de feuillage, cette porte est surmontée d'une grande croisée divisée par quatre meneaux du style flamboyant, laquelle sert de support à une rosace inscrite au centre du pignon aigu.

Près du portail, au sud de la nef, une tour quadrangulaire partagée en trois étages par de larges baies ogivales élève son sommet à 32 mètres de hauteur et flanque l'édifice d'une sorte de donjon.

Plus loin, au centre du bas côté, s'ouvre sur le flanc du monument un second portail plus somptueux, dont les vantaux ont été décorés à profusion de guirlandes, de rinceaux, de figures d'oiseaux et de sirènes.

Construit lors de l'agrandissement définitif de l'édifice dans le style de la Renaissance il est flanqué de quatre pilastres cannelés, couronnés de chapitaux corinthiens surmontés d'un fronton encadrant une inscription de marbre qui rappelle que le temple, bâti par le roi Robert, étant devenu trop petit par suite de l'accroissement de la population, avait été agrandi l'an de grâce 1576, le 7e jour des ides de juillet, sous le règne de Henri III, roi de France et de Pologne.

L'intérieur de l'édifice présente un vaisseau

immense précédé d'une espèce de porche sous lequel, suivant un missel du XIVe siècle, le prêtre donnait la bénédiction aux époux avant de les conduire à l'autel.

PARIS. — Façade de l'église Saint-Nicolas-des-Champs.

Le plan qui est plutôt celui d'une basilique païenne constitue un long parallélogramme bordé de deux rangs de collatéraux formés par une ceinture de piliers isolés, et l'architecture, par suite des agran-

dissements successifs qu'a subis l'édifice, présente la réunion des styles gothique et grec en un contraste le plus disparate.

Les sept premières travées de la nef ont leurs piliers sans chapiteaux, leurs arcs latéraux en ogive, leurs fenêtres de même forme remplies par des meneaux flamboyants; puis, dès la septième travée, l'on voit l'arceau latéral s'appuyer d'un côté sur un pilier gothique et de l'autre sur une colonne dorique. La huitième travée et les suivantes n'ont plus alors le moindre rapport avec ce qui précède, les arcs et les fenêtres sont en plein cintre et les ordres d'architecture dorique et ionique se succèdent dans les colonnes cannelées qui soutiennent les voûtes.

La structure des collatéraux et des trente-quatre chapelles suit les mêmes phases que le corps de l'église et leurs voûtes sont en partie ogivales et croisées de nervures, et en berceaux demi-cylindriques.

Dès le XVIe siècle, ce sanctuaire est choisi par une foule d'hommes éminents comme lieu de leur sépulture. Par une clause de son testament, en 1540, le savant Guillaume Budé, l'un de ceux qui contribuèrent le plus à la fondation du Collège de France, « ordonne que son corps devra estre inhumé en l'église de monsieur saint Nicholas des Champs à Paris ». Plus tard ceux du philosophe Pierre Gassendi, du maréchal de France Louis-Victor de Rochechouart, duc de Mortemar et de Vivonne, du doyen des présidents au Parlement de Paris, Charles Amelot, du poète Gressier, membre de l'Académie

française, des historiens Henri et Adrien de Valois, de la célèbre Madeleine de Scudéry viennent y reposer sous des dalles funéraires.

Sous le règne de Charles V les enfants de chœur de Notre-Dame obtinrent, du Parlement, l'autorisation d'habiller en évêque l'un d'entre eux et de se rendre publiquement à Saint-Nicolas-des-Champs, le 6 décembre de chaque année, en chantant des *facéties*, mais à la suite des désordres qui en résultèrent, cette cérémonie fut supprimée au XVIe siècle.

L'église qui avait compté, parmi ses marguilliers, en 1562, le duc de Beaufort, deuxième fils du duc de Vendôme, dit *le roi des Halles*, fut d'abord troublée par les désordres de la Ligue puis par les querelles du Jansénisme.

A cette époque, si fertile en querelles religieuses, un arrêt du Parlement, daté du 20 juin 1759, condamne les sieurs Jacques de l'Écluse, curé de ladite paroisse, Bonnet, vicaire, Thérèse, Dubertrand et Cousin, prêtres de la même église, à la peine du bannissement perpétuel pour avoir refusé les sacrements à un malade qui professait les opinions jansénistes.

En 1793 l'édifice subit quelques dégradations : les clefs pendantes qui ornaient les points de jonction des nervures de la grande voûte furent sciées, les statues du portail furent brisées et le buffet d'orgue, vendu à un marchand d'étain, ne fut sauvé de la destruction que grâce à l'organiste Desprez qui l'utilisa pour l'accompagnement des hymnes patriotiques.

L'édifice, qui a été restauré pendant le XIXe siècle, renferme des tableaux de Coypel, Simon Vouet, Sébastien Bourdon, Léon Cogniet et Hellé.

SAINT-PIERRE-DE-MONTMARTRE

Suivant les chroniques publiées par Hilduin au IXe siècle, saint Denis et ses compagnons, Rustique et Éleuthère, auraient souffert le martyre sur le sommet de la colline qui domine la rive droite de la Seine et que l'on appelait alors *Mons-Martis* ou *Mons Mercurii* en raison des deux temples qui la couronnaient et qui étaient consacrés à Mars et à Mercure.

Considérée plus tard comme un emplacement sacré par Louis le Gros et Adélaïde, sa femme, ils y établirent, en 1133, un monastère en faveur des religieuses bénédictines et firent construire à côté de la modeste chapelle dédiée à saint Denys le martyr, une église plus vaste qui est aujourd'hui à demi cachée par l'immense basilique du Sacré-Cœur.

La première partie de ce monument fut consacrée à saint Pierre le lundi de Pâques 1147 par le pape Eugène III assisté de saint Bernard et de Pierre le Vénérable; quarante jours plus tard ce même pontife vint faire une nouvelle consécration à la Vierge et à saint Denis de la partie orientale du même édifice.

Après la mort de son second mari, le connétable de Montmorency, la reine Adélaïde se retira dans le

monastère qu'elle avait fondé, en devint abbesse et lorsque Louis le Jeune vint visiter la sépulture de sa mère qui avait été inhumée dans l'église, en 1154, il confirma à l'abbaye toutes les donations qu'elle avait reçues avec le droit de haute, moyenne et basse justice.

PARIS. — Abside de l'église Saint-Pierre-de-Montmartre, XIIe siècle.

A cette époque, le sommet de la colline était peu habité et, « en 1231, l'abbesse Helisende Ière ayant considéré à quel froid excessif ses religieuses étaient exposées, dans un couvent situé, sans le moindre abri, sur le faîte d'une colline, permit que, durant la saison rigoureuse, elles portassent des bottes fourrées. Elle statua même, pour que cette bienveillante mesure fût perpétuée, qu'il serait accordé chaque année, à la Toussaint, une somme de trois sous à chacune des religieuses pour s'en procurer [1]. »

(1) *Histoire de Montmartre*, par D. J. F. CHERONNET, p. 72

Au XIVe siècle la butte Montmartre était couverte de vignobles qui furent détruits pour faire place à létablissement de nombreux moulins, et, en 1590, Henri IV voulant assiéger Paris donna à ses troupes l'ordre d'occuper le sommet de la montagne et vint s'établir au monastère dans l'appartement de l'abbesse; ce fut, pour la communauté, le début de sa décadence.

Au XVIIe siècle Louis XIV fit reconstruire les bâtiments de l'abbaye fortement endommagés par l'incendie qui avait en outre détruit, en 1559, le bas côté droit de l'église; mais, en 1792, l'Assemblée nationale supprima le monastère et l'année suivante le sanctuaire, après avoir été saccagé, fut converti en magasin et en lieu de réunion pour les fêtes décadaires et les élections du district.

Un nouveau décret du 26 juillet 1793 ordonna l'établissement du télégraphe inventé par Chappe, sur le chevet du monument afin de relier Paris à Lille et peu après ce télégraphe avait l'honneur de transmettre à la Convention la glorieuse nouvelle de la prise de Condé sur les armées autrichiennes.

Enfin en 1795, lorsque la tourmente fut apaisée, l'église, malgré son état complet de délabrement, fut rendue au culte.

Depuis, de nombreuses restaurations ont reconsolidé les parties ruinées de l'édifice.

A l'extérieur la façade moderne d'un style soi-disant grec, surmontée d'un fronton triangulaire, n'a aucun rapport avec le reste du monument dont les

murs sont couronnés par une corniche formant un entablement de moulures partagées par des corbeaux taillés soit en modillons, soit en pointes de diamants et dont l'abside est soutenue par d'énormes contreforts.

Un clocher carré percé sur chacune de ses faces de deux fenêtres à plein cintre remplace la flèche primitive.

L'intérieur de l'édifice, du style romano-byzantin, forme un long parallélogramme comprenant une large nef centrale divisée en cinq travées et un chœur accompagné de deux collatéraux terminés en hémicycle.

Les douze piliers qui supportent les arcades en ogives superposées qui soutiennent la voûte sont ornés de chapiteaux feuillagés et de chapiteaux historiés et deux de ces derniers offrent un intérêt primordial par les sujets qu'ils représentent : l'un nous montre un guerrier luttant contre un dragon; l'autre, un homme monté à rebours sur un bouc et tenant la queue de l'animal dans la main.

Deux colonnes monolithes, d'origine romaine, en marbre vert antique dont les chapiteaux sont décorés de feuilles corinthiennes, sont placées à l'entrée du chœur et deux autres semblables soutiennent la tribune de l'orgue.

Du mobilier qui meublait l'église au XVIIIe siècle, seules subsistent une chaire en bois ornée de moulures et une cuve baptismale en pierre de 1537, décorée d'ornements et d'un écusson portant deux clefs en sautoir.

Une pierre tumulaire provenant de la sépulture de l'une des abbesses est placée près de la chapelle du bas côté droit.

SAINT-SÉVERIN

Au centre des plus vieilles rues de Paris, entourée de maisons à pignons taillés en auvent cintré, s'élève la merveilleuse église qui a été bâtie sur l'emplacement de l'oratoire érigé sur la sépulture de l'ermite qui avait donné l'habit religieux à saint Cloud au VIe siècle.

Commencé au début du XIVe l'édifice, par suite des agrandissements successifs dont il a été l'objet, ne fut complètement terminé qu'au XVIe.

En 1347 le pape Clément VI accorda par une bulle des indulgences à ceux qui contribueraient à sa construction, mais un siècle après, l'église ayant été jugée trop exiguë, l'on entreprit des travaux d'agrandissement et ceux des premières chapelles que l'évêque de Paris, Jean Simon, vint consacrer le 30 mars 1495.

A la fin du XVe siècle, Micheaul le Gros édifia les chapelles méridionales, puis en 1673, pour sacrifier au goût du jour, on démolit le jubé sous le prétexte de rendre la circulation plus libre et l'on supprima les fonds et les bordures des vitraux pour donner plus de clarté dans l'édifice.

A l'intérieur le plan de cette basilique forme un parallélogramme terminé par une abside demi-circulaire et le vaisseau est accompagné de dou-

bles collatéraux flanqués d'admirables chapelles.

Construites dans le style flamboyant, celles-ci occupent vingt-trois travées, dont cinq en pourtour de l'abside.

Malgré certaines divergences de style, l'œil est charmé par la variété des détails, la grâce des piliers et par les admirables vitraux qui baignent l'église d'une douce lumière.

Des cinq travées qui forment la nef, les trois premières, ainsi que le premier rang de leur collatéral au midi sont les plus anciennes; leur construction peut remonter au début du XIIIe siècle; elles diffèrent, par leur élévation et leur style, de celles des autres parties de l'édifice qui ont été construites à la fin du XIVe dans le style gothique flamboyant.

La voûte centrale, beaucoup plus élevée que celles des collatéraux est ornée de nervures et de clefs décorées de feuillages, de grotesques, de sujets historiés, d'écussons aux armes de France et du couronnement de la Vierge.

Le chœur, qui comprend trois travées, est entouré d'un double collatéral séparé au rond-point par une file de colonnes isolées, dont les fûts sont d'un dessin différent : tandis que les uns sont cylindriques et que les autres sont taillés à pans, l'un tourne sur lui-même en spirale et produit le plus gracieux effet.

Grâce peut-être à la situation de cette église qui groupait autour d'elle, à l'époque du moyen âge, les libraires et les enlumineurs de manuscrits et de missels, elle s'enorgueillit encore aujourd'hui des

vitraux qui, depuis la fin du xve et le commencement du xvie siècle décorent ses fenêtres en faisant revivre les donateurs et leurs familles au milieu de saints personnages et de scènes empruntées à la Vie de la Vierge; mais, des nombreuses pierres tombales qui remplissaient la nef, seules existent encore : celles de Nicolas de Bomont, mort en 1540; de Guillaume Fusée, président au Parlement de Paris et de sa femme, Jeanne Desportes, auteurs de diverses fondations en 1521, et de Jean-Baptiste Altin, conseiller au Châtelet de Paris, décédé en 1640.

C'est à Saint-Séverin qu'en 1358 les Parisiens émerveillés entendirent, pour la première fois, la voix solennelle des orgues, *bones orgues et bien ordenées*, offertes par maître Regnaud de Douy, écolier en théologie et gouverneur des grandes écoles de la paroisse, et c'est aux accords de ces mêmes orgues que les chefs de la Ligue, qui avaient établi leur quartier général dans le sanctuaire, donnèrent une représentation de la décollation de Marie Stuart le jour de la Saint-Jean-Baptiste.

Sous Louis XI, le frère Cosne y tenta la première opération de la pierre sur un franc-archer condamné à mort et, malgré les moyens grossiers dont il se servit pour cette opération, le franc-archer guérit quinze jours après et... fut gracié.

En faisant disparaître, en 1913, une vingtaine de vieilles maisons d'aspect sordide, qui étaient adossées au charnier de l'église, on a mis a découvert la silhouette du chevet de ce monument qui est une mer-

veille d'architecture gothique et l'on peut contempler aujourd'hui la ceinture des chapelles surmontées de frontons tout couverts d'arcatures et de moulures, et les arcs-boutants, ornés de gargouilles en forme d'oiseaux et de quadrupèdes.

La façade est flanquée, à l'angle nord-ouest, d'une tour carrée, élégante et légère percée de deux étages de longues baies ogivales, couronnée d'une balustrade ornée de clochetons et terminée par une flèche aiguë coiffée d'une lanterne.

Paris. — Portail de l'église Saint-Séverin, XIVe siècle.

Un porche voûté, percé d'une baie flanquée de colonnes et de deux lions encastrés, bordée de cordons toriques à l'archivolte en occupe le rez-de-chaussée; grâce à l'image de saint Martin abritée par son tympan, ses vantaux étaient, aux siècles derniers, couverte par les fers des chevaux qu'au retour

de voyage, gentilshommes et bourgeois venaient clouer pour remercier le saint de les avoir protégés; certains voyageurs faisaient même rougir la clef de l'église et en marquaient leurs montures.

Lors de la démolition, en 1837, de l'église *Saint-Pierre-aux-Bœufs*, qui était située rue d'Arcole, la décoration architecturale du portail de cette église remplaça l'entrée de la façade attenante à la tour; cette dernière, qui est ornée de colonnes et d'un tympan abrité par de profondes voussures, est surmontée d'une galerie à jour et d'une haute fenêtre en forme de rose flamboyante, au-dessus de laquelle règne une autre galerie et un pignon aigu couronné de la statue de la Vierge.

POITIERS

BASILIQUE DE SAINTE RADEGONDE

Au pied de la colline sur laquelle est bâtie la ville, s'élève la basilique fondée vers 560 par la fille du roi Berthaire : les chroniques nous apprennent qu'en 529, les rois de Neustrie et d'Austrasie, Clotaire et Thierry, ayant vaincu les Theuringiens emmenèrent prisonnière la jeune Radegonde alors âgée de 8 ans, et que le roi Frank l'épousa, après lui avoir fait donner, dans la ville d'Athies, en Vermandois, une éducation égale à celle des jeunes Gauloises ; que peu de temps après son union, Clotaire ayant fait mettre à mort le frère de Radegonde, celle-ci s'enfuit à Poitiers fonder le monastère de Sainte-Croix.

L'église actuelle remplace la basilique que cette reine avait dédiée à *Sainte-Marie-hors-les-murs* et que l'évêque Grégoire de Tours consacra à sainte Radegonde, lorsqu'il déposa dans la crypte le corps de la fondatrice.

Cet édifice ayant été érigé en collégiale, fut reconstruit en 1099, sur un plan plus vaste, composé de trois nefs, d'un transept, d'un déambulatoire et de chapelles rayonnantes; mais, à la suite d'un violent incendie qui détruisit la nef et les bas côtés, le monument a perdu son unité; tel que nous le voyons aujourd'hui, il est composé d'une partie romane et d'une partie ogivale.

La nef unique, beaucoup plus étroite que l'abside, est du style Angevin ou Plantagenet, et le chœur, entouré d'un déambulatoire et de trois chapelles rayonnantes, est contemporain du porche.

L'église est éclairée par un vitrail qui retrace la fuite de la reine Radegonde. La tradition rapporte qu'étant sur le point d'être prise, elle s'adressa à un paysan qui semait de l'avoine, près de Vouillé : « A qui vous questionnera, lui dit-elle, répondez que vous n'avez vu personne depuis que vous jetez ces grains; » et que, tout aussitôt, l'avoine poussa si fort qu'elle la cacha à ses ennemis.

Malgré le pillage de son tombeau, en 1562, par les protestants, ses restes reposent encore accompagnés de ceux des deux premières abbesses de Sainte-Croix : Agnès et Disciole, au fond de la crypte dans le sarcophage offert par Grégoire de Tours.

L'ancienne salle capitulaire du XIIIe siècle attenante à l'église, possède une coupole nervée dont les huit branches retombent sur des colonnettes supportées par des modillons décorés de sujets empruntés à la satire et à la vie animale.

Le porche qui précède la basilique fut, durant des siècles, le siège d'un tribunal *inter leones* de Justice; une tour du XIe siècle dont l'étage supérieur octogonal est du XIIe le domine; malheureusement, un portail flamboyant, construit sous Louis XI, en dénature la base.

La rose de la façade est ornée par une verrière

Poitiers. — Portail de la basilique de Sainte-Radegonde, XIIe siècle.

du XVe siècle représentant une scène du Jugement dernier dans laquelle les douze apôtres sont assis sur douze trônes auprès du Souverain Juge.

Quoiqu'étant enrichi de certaines parties romanes remarquables, cet édifice ne peut être comparé à celui dédié à Notre-Dame-la-Grande qui, du haut du plateau sur lequel il a été construit au XIIe siècle, pour remplacer l'antique collégiale qui avait succédé à un temple païen, domine le Clain, car jamais façade romane n'a été ornée d'une manière aussi prodigieuse.

NOTRE-DAME-LA-GRANDE

L'église Notre-Dame-la-Grande est un édifice du style romano-byzantin dont la façade du XIIe siècle, extraordinairement décorée, a été souvent comparée à ces reliquaires d'ivoire sur lesquels les imaigiers du moyen âge se sont appliqués à traduire les grandes scènes sacrées et le symbolisme chrétien.

Terminée par un pignon triangulaire à rampants brisés, cette façade qui est flanquée de chaque côté de faisceaux de colonnettes surmontées d'une tourelle ajourée, recouverte d'un clocheton en forme de pin à imbrication, présente trois rangs d'arcatures aveugles et quatre zones superposées dont les merveilleuses sculptures sont le vivant témoignage de cette époque de foi profonde.

La zone qui forme le rez-de-chaussée est percée au centre d'un portail plein cintre, à quatre voussures

Poitiers. — Notre-Dame la-Grande, XIIe siècle.

sculptées, entre deux arcatures aveugles en tiers-point soutenues par des colonnes aux chapiteaux

feuillagés, et la partie superposée entre ces archivoltes est remplie par des bas-reliefs historiés représentant: Adam et Ève tentés par le serpent, Nabuchodonosor assis sur son trône, les Prophètes, l'arbre de Jessé, l'Annonciation, la Visitation et plusieurs scènes de la Nativité; on y voit la Vierge couchée dans un lit tendant la main à son fils, et plus loin deux femmes accroupies qui plongent l'enfant dans une cuve.

Les deux zones suivantes sont recouvertes d'arcatures aveugles dont les pleins cintres, supportés par de fines colonnettes encadrent les statues de saint Martin, de saint Hilaire et des douze apôtres; mais au centre et dans toute la hauteur de ces deux étages, s'ouvre une large fenêtre dont le plein cintre est surmonté d'une sorte de médaillon ovale au milieu duquel rayonne la grande figure du Christ auquel tous ces personnages semblent faire cortège.

Élevé en avant du chœur, le clocher est composé d'une tour carrée de deux étages percés d'ouvertures sur chacune de ses faces et terminé par une flèche conique imbriquée, supportée par les colonnes d'une rotonde.

Malheureusement cette radieuse vision d'art est gâtée par la décoration et le style disparate qui règnent à l'intérieur : la nef qui a été augmentée de deux travées au XIIe siècle, est voûtée en berceau plein cintre, mais les étroits collatéraux qui la flanquent et qui contournent l'abside voûtée en cul-de-four, sont recouverts d'une voûte d'arêtes; en outre quelques chapelles portent l'empreinte du style de

l'époque de leur construction; c'est ainsi que dans l'une d'elles s'épanouit l'art de la Renaissance.

A ce manque d'unité il faut encore ajouter l'embellissement déplorable qui a fait revêtir les piliers et les voûtes de peintures de mauvais goût.

Une fresque du XIIIe siècle, découverte en 1852, représentant *le Triomphe de la Vierge,* décore la voûte du chœur.

REDON

La ville de Redon s'est formée autour d'un monastère fondé par saint Convoion, vers 852, et l'église abbatiale consacrée au saint Sauveur, seul édifice digne de remarque dans cette cité, dépendait autrefois de cette abbaye.

Cette construction, dont certaines parties sont tout à fait intéressantes, appartient au style roman et au style gothique normand; bâtie sur un plan cruciforme elle se compose d'une triple nef romane, d'un transept construit au XIIe siècle et d'un chœur du XIIIe, entouré de cinq chapelles rayonnantes.

Malheureusement un incendie survenu en 1782 en détruisit une partie et anéantit une grande quantité des œuvres d'art qu'elle renfermait; mais le maître-autel, aux dimensions exagérées que le cardinal de Richelieu avait offert à l'abbaye lorsqu'il en était abbé commendataire, fut sauvé du sinistre.

Aujourd'hui, malgré d'autres calamités qui l'ont dépouillé de ses statues et de la plupart de ses tombeaux, le monument possède encore, dans ses cha-

Redon. — Eglise Saint-Sauveur.

pelles, le mausolée de l'abbé Raoul de Pontbriand et la pierre tumulaire du duc François Ier, ainsi qu'un bel autel en marbre blanc et des vitraux du xve siècle.

Une chapelle qui sert de sacristie a été bâtie au nord des bas côtés du chœur, par l'abbé Yves le Sénéchal au xve siècle; fortifiée par des meurtrières et des mâchicoulis, elle est considérée comme l'un des spécimens d'architecture militaire les plus curieux de cette époque.

A l'extérieur, l'édifice qui a dû être diminué de longueur après l'incendie de 1782, est précédé d'un beau clocher à flèche de pierre ornée de crochets; celui-ci qui primitivement attenait à la nef, mesure 67 mètres de haut et date du xve siècle.

Une autre tour du style roman s'élève au-dessus de la croisée du transept. Composée de deux étages, elle présente une base carrée avec des arêtes vives aux quatre angles, et dans sa partie supérieure, des angles très arrondis; reliée à la toiture du chœur par une balustrade à quatre feuilles, elle complète avec harmonie l'abside de cette église.

REIMS

A côté de l'admirable cathédrale qui a donné tant d'éclat à la ville des sacres, s'élève la basilique dédiée à saint Remy, reste de la puissante abbaye fondée au ve siècle par le fils d'Emélius, comte de Laon, et de Celini; abbaye qui avait été dotée par Clotilde, femme de Clovis, et enrichie du titre d'archimonastère par les bulles des papes Jean XIII, Innocent IV, Jules II, Jules III et Paul III.

Reconstruite pour la troisième fois sur l'emplacement de la petite chapelle que Bétauve, quatrième évêque de Reims, avait bâtie vers l'an 350 pour la dédier à saint Christophe, cette basilique remplace celle qui abrita le couronnement de Frédérune, reine de France, femme de Charles le Simple, et dans laquelle les rois Robert et Lothaire reçurent l'onction royale.

L'édifice actuel a été commencé en 1005 par Airard, sixième abbé du monastère, continué par Thierry, il fut achevé par son successeur Hérimar et consacré le 1er octobre 1049, par le pape Léon IX,

ancien évêque de Toul, en présence d'Henri Ier roi de France; mais le rond-point, le portail, les deux travées de la nef furent réédifiés de 1162 à 1182 par le futur évêque de Chartres : Pierre de Celles, et le transept-sud ne fut bâti qu'en 1481 par Robert de Lenoncourt.

Au commencement du XIIe siècle, les restes de l'évêque saint Remy qui, depuis 533, étaient inhumés dans le chœur, furent abrités par un magnifique tombeau et, quelques années après, le pape Innocent IV donna aux abbés le droit de porter la mitre.

Par suite des différentes époques qui ont présidé à la construction de la basilique, la façade principale appartient au gothique primaire du XIIe siècle, la grande nef à l'architecture romane du XIe, le transept au style flamboyant, le chœur avec ses chapelles rayonnantes, au gothique de transition, et le clocher sud, élevé en 1338, porte l'empreinte d'une influence germanique avec ses trois baies accouplées sur chacune de leurs faces.

Malgré ses divergences de style, l'intérieur, avec sa vaste nef romane, à larges tribunes, donne à l'édifice un aspect sévère et imposant; son plan, qui est celui d'une croix latine, mesure 120 mètres de longueur; sa largeur est de 28 mètres et les voûtes à nervures de la grande nef, qui ont été restaurées par Viollet-le-Duc, sont supportées à 25 mètres de hauteur par des piliers dont les chapiteaux sont ornés de sculptures de l'école champenoise. A droite et à gauche de la

porte principale, deux colonnes en granit à chapiteaux évasés supportent la galerie qu'une frise,

Reims. — Portail de la basilique Saint-Remy, XIIe siècle.

décorée de feuillage, ornemente sur tout son parcours.

Le chœur est entouré d'un déambulatoire et de sept chapelles absidales reliées ensemble par la gale-

rie qui les surmonte et séparées du collatéral par des colonnes; celle du milieu, plus grande que les autres, mesure 14 mètres de longueur sur 7 m. 50 de largeur.

Spolié d'abord par l'ordonnance de Louis XIV, du 9 février 1690, qui ordonnait aux évêques de France d'acheter un soleil, emblème du roi, pour le maître-autel, et de retrancher de leurs églises les orfèvreries et argenteries « non nécessaires pour faire le service divin avec la décence convenable » et de les envoyer à la monnaie pour y être fondus, le trésor fut encore dépouillé par une nouvelle ordonnance de Louis XV, par un incendie en 1774, et enfin par la Révolution.

A cette époque, l'église fut convertie en magasin, puis en manège et subit toutes sortes de dégradations; ses tombeaux furent profanés, et le corps de saint Remy fut enlevé de la châsse pour être inhumé dans le cimetière.

Deux ans après, le 5 juillet 1795, le fossoyeur Nicolas Gérard qui l'avait enterré fut chargé de l'exhumer, et l'église ayant été rendue au culte, le corps fut replacé dans une châsse en bois doré.

Réparée avec soin et enrichie de la dépouille d'autres édifices religieux supprimés en 1790, la basilique renferme quelques œuvres remarquables, au premier rang desquelles se trouve le mausolée de saint Remy, érigé en 1857.

Placé derrière l'autel, au centre d'une somptueuse clôture construite de 1655 à 1712, il forme un ensem-

ble architectonique qui occupe la plus grande partie du chœur. Sa forme est celle d'un sarcophage flanqué de colonnes, terminé par une toiture et par une

Reims. — Tombeau de saint Remy érigé en 1857.

petite lanterne de pierre; le tout, dans le style de la Renaissance.

D'un grand effet décoratif, il est orné, entre les colonnes, de niches à conques abritant les statues des douze pairs ecclésiastiques sculptés au XVIe siècle par les frères Jacques de Reims, pour le mausolée

que le cardinal abbé commendataire Robert de Lenoncourt avait fait élever au saint évêque.

Eclairé par la lumière chatoyante que produisent les admirables vitraux du XIIe siècle qui décorent les hautes fenêtres du chœur, ce monument est d'une grande richesse.

A côté de cette merveille, la première chapelle à droite de l'abside possède un dallage du XIVe siècle composé de 48 losanges dont le dessin formé par un trait rempli de plomb coulé représente des scènes de l'Ancien Testament (ce pavage provient de l'église Saint-Nicaise-de-Reims, démolie en 1798).

Une mise au tombeau du XIVe siècle, composée d'un groupe de six statues exécutées grandeur nature, dans le style de la Renaissance, par le frère François Jarradin, en 1531, enrichit l'une des chapelles, ainsi que le rétable des trois baptêmes, œuvre de Nicolas Jacques, offerte par Jean Lespagnol, en 1610.

Enfin, de belles tapisseries données par Robert de Lenoncourt, en 1531, recouvrent les murs de la basilique en retraçant les légendes de la vie de saint Remy.

L'église est éclairée par de superbes vitraux du XIIe siècle ornés par de grandes figures encadrées de bordures faites de feuillages stylisés, et par le vitrail de *La Crucifixion*.

D'une simplicité froide et monotone, le grand portail de 31 mètres de largeur et de 40 de hauteur est précédé d'un escalier de dix marches au-dessus duquel sont percées trois entrées dont l'une, au milieu, est décorée des statues de saint Pierre et de saint

Remy ; et les tours, dont les flèches aiguës atteignent 56 mètres d'élévation, sont flanquées de clochetons.

Le portail sud que surmonte la statue de saint Michel a été construit vers la fin du xve siècle par Robert de Lenoncourt, dans le style gothique flamboyant, et contraste par son ornementation avec la gravité du portail principal.

ROFFIAC

Ancienne chapelle du château, l'église paroissiale de la commune de Roffiac, située près de Saint-Flour, est un charmant édifice romano-byzantin, élevé vers 1160 sur un plan composé d'une nef unique de 11 m. 70 de longueur, sur 7 m. 50 de large; d'un chœur barlong, de 7 m. 50 de long sur 6 m. 25 de large, et d'une abside circulaire formant une longueur totale de 23 m. 80.

Divisée en deux travées d'inégales longueurs par un doubleau plein cintre reposant sur le chapiteau de colonnettes en encorbellement, la nef est recouverte à neuf mètres de hauteur par une voûte en berceau, et le chœur, surmonté d'une coupole hémisphérique, est éclairé par une fenêtre en plein cintre.

Des colonnes engagées dans des piliers toreaux, aux chapiteaux historiés, soutiennent l'arc qui sépare l'abside circulaire voûtée en cul-de-four.

Cette dernière partie, qui est la plus intéressante de la construction, est éclairée par cinq fenêtres terminées en forme de niches circulaires ornées de gracieuses colonnettes.

A l'extérieur, le monument, dont le portail est sans intérêt, offre surtout un admirable chevet de

L. Cissac photo.

Roffiac. — Vue de l'église et de la tour du Château. XIIe siècle.

forme pentagonale, dont chacune des faces est percée d'une baie romane entourée de colonnes aux chapiteaux diversement ornés. Les uns représentent des

chimères, des lions affrontés dont les têtes se confondent en une seule, des aigles; et d'autres nous montrent une femme tourmentée par des serpents et un homme dévoré par un lion.

Enfin, une galerie d'arcatures cintrées supportées par de sveltes colonnettes, couronne cette remarquable abside et forme, avec le clocher à battière qui s'élève au centre de l'édifice et l'ancienne tour du château qui lui est contiguë, un ensemble des plus pittoresques.

Si l'on s'en rapporte à quelques chroniqueurs, Gerbert, qui passe encore aujourd'hui pour le plus grand savant de son siècle et qui essaya de tourner les efforts des chrétiens contre les musulmans, lorsque, sous le nom de Silvestre II, il fut élu pape en 999, aurait gardé les troupeaux près de Roffiac.

ROUEN

ÉGLISE ABBATIALE SAINT-OUEN

Considérée comme la merveille des merveilles de la ville de Rouen, l'église de Saint-Ouen est l'un des plus beaux monuments de l'architecture gothique du moyen âge dont puisse s'enorgueillir la Normandie.

Cet édifice, qui dépendait de la célèbre abbaye royale de Saint-Ouen, occupe l'emplacement d'un oratoire construit par saint Victrice et remplace la chapelle de l'abbaye fondée vers 558 par Clotaire Ier, roi de France.

Dédiée à saint Pierre et à saint Paul, celle-ci, qui avait été restaurée par l'archevêque saint Ouen, prit le nom de ce prélat lorsque Ansbert, archevêque de Rouen, l'y fit inhumer vers l'an 692.

Saccagée, brûlée et démolie de fond en comble, ainsi que l'abbaye, par les Normands en 841, alors qu'elle était desservie par des moines suivant la règle de saint Benoît, comme nous l'apprend le

diplôme de Charles le Chauve, daté de 876, elle fut réparée d'abord, puis réédifiée en 1046 par l'abbé Nicolas de Normandie, fils du duc Richard III, qui en posa lui-même la première pierre en 1046.

Terminée en 1126, par l'abbé Guillaume Ier, elle fut détruite par l'incendie en 1136, à l'exception d'un fragment de l'abside qui existe encore contre le croisillon nord du transept; relevée à nouveau par Richard, roi d'Angleterre, elle fut encore anéantie en 1248 par le feu qui consuma une partie de la ville.

Aidé des libéralités des rois et des comtes de Valois, Jean Roussel, dit Marc d'Argent, abbé de Saint-Ouen, originaire du village de Quincampoix, résolut de rebâtir son abbatiale suivant les règles de la nouvelle architecture qui avait déjà donné à la France tant de chefs-d'œuvre.

Le 25 mai 1318, Marc d'Argent posa la première pierre de l'édifice et, pendant les vingt-et-une dernières années de son abbatiat, il dépensa 69.936 livres 6 sols; soit 2,600,000 francs de notre monnaie, pour faire construire le chœur tout entier avec ses bas côtés et ses onze chapelles, les piliers de la tour centrale, la majeure partie des bras de la croix et la première travée de la nef.

A sa mort, survenue le 9 décembre 1339, il fut inhumé dans la chapelle de la Vierge et les travaux subirent un ralentissement considérable; la guerre de Cent Ans et l'occupation anglaise les interrompirent même pendant plusieurs années.

Rouen. — Église abbatiale de Saint-Ouen, XIVe siècle.

A son avènement au trône, en 1380, Charles VI accorda à l'abbé Arnaud de Breuil, 3,000 livres pour les activer et au début du xve siècle, l'abbé Jean Richard chargea le maître-d'œuvre Jean de Bayeux de construire la tour centrale, et donna l'ordre à Alexandre de Berneval et à son élève d'achever les bras du transept et de construire les deux roses qui devaient immortaliser leur nom.

En 1439, celles-ci s'épanouissaient aux extrémités des croisillons : l'une au midi était d'Alexandre de Berneval, l'autre au nord, de son élève.

« Dom Pommeraye rapporte à ce sujet d'après les documents puisés dans les manuscrits de l'abbaye, qu'il s'établit entre le maître et l'élève une sorte de rivalité qui causa la mort de ce dernier. La rose construite par l'élève ayant été jugée supérieure à celle du maître, celui-ci, dans un accès de fureur et de jalousie, tua son rival et fut condamné à être pendu; mais les religieux de Saint-Ouen, touchés de compassion pour ce malheureux, en considération de ses talents et de ses services, réclamèrent son corps à la justice, et lui accordèrent une sépulture dans leur église [1]. »

Un moine de l'abbaye, du nom de Michel Clément, leur succéda comme maître de l'œuvre, puis, en 1441, Jean Wyllemer, sujet anglais, et grâce aux bulles d'indulgences accordées par les papes entre 1459 et 1490 à ceux qui contribueraient à la construction

(1) Dom Pommeraye, *Histoire de l'abbaye de Saint-Ouen*, pp. 196 et 197.

de l'édifice, une première moitié de la nef était achevée et un magnifique jubé clôturait l'entrée du chœur, sous le cardinal d'Estouteville, archevêque de Rouen.

En 1491, l'abbé Antoine Boyer ou Bohier, *grand bastisseur*, faisait terminer le vaisseau et son successeur, le cardinal Cibo, neveu du pape Léon X, abbé commendataire de François Ier, faisait commencer le portail; mais cette construction, interrompue en 1544, ne fut reprise qu'en 1846.

« Suivant Viollet-le-Duc, cet édifice réunit les données les plus simples de l'architecture religieuse du XIVe siècle : nef sans chapelles, transepts avec bas côtés, chœur avec bas côtés et chapelles rayonnantes; celle du chevet plus grande, tour sur le transept et deux clochers sur la façade. »

De vastes proportions, l'intérieur constitue une croix latine de 138 mètres de longueur; la largeur des nefs se restreint à 26 mètres et le chœur est de forme polygonale; le style est d'une parfaite homogénéité, les constructeurs se sont partout efforcés à en faire une œuvre de hardiesse : tout est support et fenestrage découpé !

Les voûtes sont supportées par d'élégants piliers qui s'élèvent, sans interruption jusqu'à leur naissance pour soutenir les nervures des arcs ogives et le vaisseau est éclairé par la lumière mystérieuse des admirables vitraux peints qui décorent le double rang de fenêtres et les roses des transepts depuis le commencement du XVIe siècle.

Dans les magnifiques tableaux que forme cette

suite de verrières et dont les principaux représentent : la Légende du pèlerin de saint Jacques, la Sibylle de Samos, Dieu le Père au-dessus des rois adorateurs, et la Gloire paradisiaque, l'art de la peinture sur verre atteignit son apogée par le choix judicieux des gemmes éclatantes et douces que produit cette féerique vision.

Malheureusement, en 1562, les calvinistes pillaient le trésor, anéantissaient l'ameublement, un grand nombre de statues et le tombeau de l'abbé Marc d'Argent; puis, après la suppression de l'abbaye, en 1793, cette abbatiale dans laquelle Henri II, roi de France, avait fait une promotion de chevaliers de l'ordre de Saint-Michel en 1550, et qui avait vu se dérouler, le 18 octobre 1596, de grandes fêtes en l'honneur de Henri IV, qui venait d'y recevoir l'ordre de la Jarretière, fut fermée et sur le point d'être démolie.

A cette époque, désastreuse pour les arts, elle fut convertie en atelier pour la fabrication des armes et le jubé gothique fut supprimé.

L'église ne possède plus aujourd'hui que le buffet d'orgues donné en 1630 par l'abbé Guillaume Cotterel, grand prieur de l'abbaye, et la pierre tombale de l'architecte Alexandre de Berneval et de son fils Colin.

Cette dalle gravée qui recouvre leur tombeau représente, abrités par des niches et des dais gothiques, ces deux personnages habillés de vêtements de fourrures, le chapeau rabattu et tous deux

avec un compas : l'un décrit le segment de la rose du midi, l'autre trace le plan de l'église. Autour de cette pierre est gravée cette inscription en lettres gothiques : *Cy gist maistre Alexandre de Berneval, maistre des œuvres de machonnerie du Roy nostre cire du baillage de Rouen, et de ceste eglise, qui trespassa l'an de grâce MCCCCXL le Ve jour de Janvier.*

A droite, en entrant, si l'on regarde dans la cuve du bénitier placé contre le premier pilier, on y voit, comme dans un miroir, l'intérieur du vaisseau, dans toute sa longueur.

A l'extérieur, un vaste jardin ombragé par de beaux arbres entoure le monument sur trois côtés, et permet de contempler les délicates galeries de quatre feuilles inscrites dans un quadrangle courbe, qui surmontent les chapelles aux toits pyramidaux, et d'embrasser, d'un seul coup d'œil, les proportions à la fois immenses et légères de sa masse gigantesque de laquelle émerge une tour centrale, véritable dentelle de pierre, qui porte à 87 mètres du sol sa couronne ducale.

Bordée de baies à pignons, encadrée de contreforts d'angles où se greffent les arcs-boutants du beffroi octogone, la tour carrée qui le supporte est percée de deux grandes fenêtres surmontées de pignons à jour du style le plus somptueux qui correspondent avec les fenêtres des huit côtés de la partie supérieure.

Non moins remarquable est le portail des marmousets qui ferme l'un des bras du transept; une

imagerie finement travaillée raconte en des bas reliefs la vie de saint Ouen dont la statue décore le trumeau et trois zones de figures nous retracent la mort de la Vierge, ses funérailles, son Assomption et son entrée dans le ciel.

Enfin, sur la place de l'Hôtel-de-Ville, s'élève le portail principal, construit de 1846 à 1854 sur les plans de l'architecte Grégoire, qui contraste par sa sécheresse avec l'œuvre puissante de l'abbé Marc-d'Argent.

Malgré sa surcharge d'ornementation et ses 38 mètres de largeur, il paraît mesquin à cause des deux maigres tours qui le flanquent et dont les flèches atteignent 77 mètres d'élévation.

ÉGLISE SAINT-MACLOU

Chef-d'œuvre de l'architecture gothique flamboyante, l'église dédiée à saint Maclou a été commencée, en 1432, sur les plans de l'architecte Pierre Robin, comme en témoigne la quittance extraite des comptes de sa construction :

« Le 19 mai 1437, maistre Pierre Robin, pour conte fait à lui de ses gaiges depuis le jour de l'an jusqu'au 19e jour de mai et pour le parchemin où l'église est gestée toute complète, et pour le dit conte lui fut

payé comme il appert par sa quitanche, 43 livres 10 sols [1]. »

Véritable joyau, cet édifice, qui mesure 50 mètres de longueur, 24 de large et 25 de hauteur sous la voûte de la nef et 40 sous la lanterne, ne fut complètement terminé qu'en 1520 et consacré le 25 juin de l'année suivante par le cardinal archevêque de Rouen, Georges d'Amboise.

A l'intérieur, l'œil est charmé par l'impression qui se dégage de son architecture, par la pureté de son style et la richesse de ses merveilleux arceaux qui s'entrelacent dans toutes ses parties. La légèreté des voûtes, de la lanterne et des élégants piliers, est encore accusée par la dentelle que forme la galerie qui le parcourt.

Combien l'on regrette, en voyant cette merveille, que le mauvais goût qui régnait à la fin du XVIIIe siècle y ait sévi avec autant de violence et que des boiseries, surchargées d'ornements dorés, composées de crosses, de mitres, de tiares, d'ostensoirs, de médaillons, revêtent ces quatorze chapelles, et que la nef centrale, flanquée de collatéraux, soit séparée du chœur par un immense crucifix porté par une arcade formée de palmes entrelacées.

Est-il rien de plus délicat, de plus gracieux que l'admirable escalier à vis de la tribune de l'orgue qu'exécuta, de 1518 à 1520, pour la somme de

(1) Ch. Ouin-Lacroix, *Histoire de l'église de la paroisse de Saint-Maclou*, Rouen, 1846, p. 10.

205 livres, l'incomparable Pierre Grégoire?... Ce magnifique décor, sculpté à jour, d'une perfection absolue, tout à fait en harmonie avec l'extérieur de l'édifice, est le type idéal de l'architecture flamboyante !

L'orgue lui-même est digne de ce bijou pour les statuettes que l'*ymaiginier* rouennais Nicolas Quesnel ajouta aux boiseries de Martin Guillebert, et la chaire dont les six panneaux ont pour sujet la parabole du semeur, sculptée par Guillaume Barré, en 1623, est encore une belle manifestation de l'art de cette époque.

A l'extérieur, la magnificence du grand portail cintré qui fait retour de chaque côté de la façade principale est l'œuvre la plus somptueuse et la plus svelte du style gothique fleuri :

Cinq portails, ornés de gâbles flamboyants, très aigus, se groupent sur un plan polygonal de façon à former un porche profond en avant du grand pignon flanqué de tourelles, que paraît surmonter à 33 mètres de hauteur la tour qui a été élevée au-dessus de la croisée du transept, en 1869, pour remplacer celle qui avait été en partie détruite par l'ouragan de 1706.

Décorée dans son tympan par la représentation du Jugement dernier, la partie centrale déploie, en outre, dans une archivolte, les rayons de la rose qui éclaire la grande nef.

Ce portail, véritable dentelle de pierre, est enrichi par les trois admirables portes en bois de chêne pour lesquelles Jean Goujon déploya une verve remar-

quable tant dans la composition des bas-reliefs que dans l'exécution du travail.

Dans cette œuvre, l'une des plus belles de la Renaissance, une foule de patriarches, de prophètes, de figures allégoriques fait cortège à la Circoncision, au Baptême de Jésus-Christ, à la parabole du bon semeur, à celle de l'Enfant prodigue, et à des scènes se rapportant à la mort de la Vierge.

Rouen. — Portail de la collégiale Saint-Maclou, xve siècle.

Mutilées en 1562 par les calvinistes, elles furent encore l'objet de la fureur iconoclaste de 1793.

En réparant une partie de ces dommages au siècle

dernier, les architectes ont tenu à sauvegarder l'intégrité extérieure du bel édifice que l'on désigne sous le nom de *la Fille aînée des archevêques*, à cause de la première bénédiction que lui donnèrent les cardinaux Guillaume d'Estouteville et Georges d'Amboise à leur entrée dans la capitale de la Normandie; et aujourd'hui encore, au milieu des prodigieux monuments d'architecture religieuse qui peuplent la ville de Rouen, la collégiale Saint-Maclou apparaît comme une radieuse vision du style gothique flamboyant qui fut à ses débuts l'une des gloires du génie français.

ROYE

Malgré les sièges, les pillages et les incendies qu'elle eut à subir du XIVe au XVIIIe siècle, la ville de Roye abrite encore une église dont certaines parties sont des plus remarquables.

Commencée vers la fin du XIIIe siècle sur l'emplacement d'un édifice, que le pape Luce III avait pris sous sa sauvegarde en 1184, le monument appartient à deux époques bien distinctes; le portail principal rappelle l'architecture romane de transition du XIIe siècle; la décoration des trois voussures en arc brisé du porche, formée d'une ornementation géométrique, d'animaux fantastiques séparés les uns des autres par un disque quadrilobé, et d'un tore flanqué de crochets en méplat, date de la construction du monument, mais la fenêtre en plein cintre du style roman qui le surmonte, en l'écrasant par ses dimensions exagérées (6 mètres de hauteur sur 4m,50 de large), a été construite au XIXe siècle pour remplacer une baie dont le style n'avait aucun rapport avec ce porche, ni avec la rose à balustre, qui occupe la base du triangle

formé par le pignon à volutes décoré de statues qui termine cette façade.

Les deux portes latérales aux arcs surbaissés qui s'ouvrent à droite et à gauche de l'entrée principale entre d'épais contreforts ornés de gargouilles ont été refaites au XVIe siècle dans le style ogival flamboyant.

Au point d'intersection de la nef et du transept, s'élève la tour carrée du clocher, dont les angles sont flanqués de piliers butants surmontés de tourelles en encorbellement reliées ensemble par la balustrade du style flamboyant qui entoure la base de la flèche octogonale en charpente, construite par Florent et Nicolas d'Allongeville au XVIIIe siècle pour supporter à 56 mètres d'élévation un superbe coq, doré par le peintre Dourlan, de Roye.

En forme d'une croix latine d'une grande régularité d'ordonnancement et d'une belle harmonie, l'intérieur de l'édifice, qui est composé de trois nefs, d'un transept et d'un chœur terminé par une abside à trois pans entourée d'un déambulatoire, a été construit au XVe et au XVIe siècles.

Le chœur, qui est la partie la plus remarquable de l'édifice, est surélevé de trois marches, et ses piliers prismatiques, décorés de chapiteaux de feuillages, soutiennent les voûtes richement ornées de croisées d'ogives que construisirent à la fin du XVe siècle les maîtres maçons de la ville : Arthur de Loing et Robert Lefebvre, et qu'un *imaigier* inconnu décora d'admirables pendentifs et de culs de lampe.

A. Bigorgne photo.

Roye. — Portail de l'église Saint-Pierre, XIIIe siècle.

Cette élégante architecture est complétée par le déambulatoire qui décrit autour de l'abside un hémicycle polygonal à cinq pans dont les voussures, œuvre de Sébastien Quesnel, maître maçon à Roye en 1494, sont ornées de clefs de voûte formées par des figures symboliques et par le Christ bénissant.

Au début du XVIIe siècle, pour sacrifier au goût nouveau, les chanoines firent adapter, aux piliers des voûtes, des moulures du style grec et supprimer les archivoltes qui décoraient les murs, à partir du sommet des arcs des bas côtés jusqu'au haut de la voûte principale; et, en 1772, les pierres tombales qui peuplaient le sol de la grande nef et du chœur, en racontant par leur présence l'histoire de la cité, furent brisées pour être utilisées au pavage des basses nefs. On supprima également la pierre qui marquait l'emplacement du tombeau de la reine Jeanne de Bourgogne, veuve de Philippe le Long, roi de France, empoisonné à Roye en 1329; et le banc d'œuvre et la table d'autel qui dataient de 1492 furent remplacés par des boiseries du style néo-grec.

L'église est éclairée par 24 fenêtres à meneaux flamboyants enrichis d'admirables vitraux peints par Tristan Moran et Michaut Leblanc, de 1488 à 1491; les plus remarquables représentent l'histoire de Jésus-Christ, le Jugement dernier, la Mort de la Vierge, la Transfiguration et la Légende de saint Jacques de Compostelle.

Parmi les coutumes du moyen âge qui s'étaient perpétuées à Saint-Pierre de Roye, il était d'usage,

le jour de la Pentecôte, de représenter dans cette église la descente du Saint-Esprit sur les apôtres; à cet effet, l'on jetait, du haut des voûtes de la grande nef, trois cents hosties non consacrées sur les fidèles.

La tourmente qui bouleversa la France à la fin du XVIIIe siècle supprima cette cérémonie symbolique, et l'église fut successivement utilisée par les amis de la nouvelle Constitution pour la célébration des fêtes en l'honneur de la déesse Raison, et enfin pour la célébration du culte en 1794.

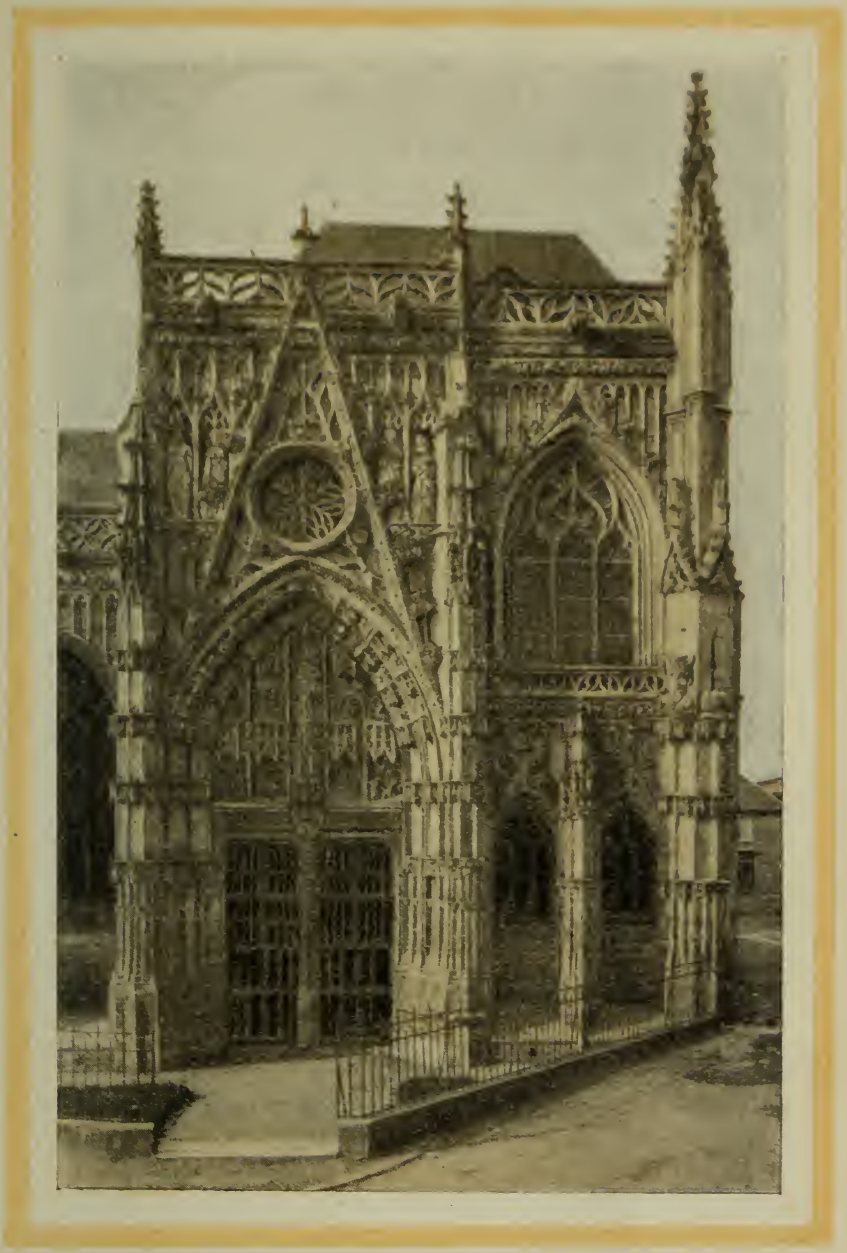
RUE

Suivant plusieurs auteurs anciens, Rue doit son nom à une rivière *La Maye*, nommée dans le langage celtique *Rua*.

Située autrefois dans une petite baie, Rue, qui avait un port important, n'est plus aujourd'hui qu'un chef-lieu de canton à six kilomètres du continent; au cours des siècles, les alluvions des vallées, en se déposant sur ses bords, ayant, peu à peu, exhaussé les bancs de sable qui le séparaient de la Somme et reporté à plusieurs kilomètres l'action des marées.

Le christianisme ayant été prêché dans la contrée au VIIe siècle, Riquier, fils d'Alcaire, y fit construire une église et choisit pour la gouverner un homme de la ville dont les vertus étaient justement réputées : Wulphy.

Beaucoup plus tard, au début du XIe, le premier dimanche d'août 1001, le bruit d'un événement qui eut une influence considérable sur les destinées de la cité, se répandit tout à coup : on racontait qu'une chaloupe merveilleuse venait d'atterrir miraculeuse-



Rue. — Portail de la chapelle du Saint-Esprit, XIVe siècle.

ment sur la grève du rivage : aussitôt le clergé et le peuple s'y rendirent en procession et tirèrent de la chaloupe, qui n'avait ni voiles, ni agrès, ni équipage, un crucifix de bois qui fut porté en grande pompe au sanctuaire de l'église.

La tradition rapporte qu'il avait été trouvé sous la porte de Golgotha, à Jérusalem, avec deux autres absolument semblables et que chacun d'eux avait été déposé dans une simple nacelle et abandonné au gré des flots; que la première s'était arrêtée à Lucques, en Italie; la seconde à Dives, en Normandie, et la troisième sur la plage de Rue.

Suivant le père Malbrancq, « un sculpteur nommé Nicomède ayant résolu de faire sur le même modèle trois crucifix tenant ensemble en l'honneur de la Très Sainte Trinité, avait déjà fait toutes les parties du corps; il ne lui restait plus à faire que les têtes; il se découragea craignant de ne pouvoir atteindre la perfection de son modèle. Un jour que, plein de cette inquiétude, il ébauchait en tremblant une de ces têtes, le sommeil s'empara de lui, le ciseau fut comme enlevé de ses mains et en se réveillant peu après, il les trouva toutes trois achevées avec toute la perfection possible, par *l'opération du Saint-Esprit.*

« Voilà pourquoi la statuette fut nommée Saint-Esprit [1]. »

La renommée de ce miracle attira dans la cité une affluence de pèlerins qui dotèrent l'église de Saint-

(1) De Morinis, *Malbrancq*, t. II, p. 633.

Wulphy de biens considérables et, dès le XIIe siècle, on érigea en cure la chapelle dans laquelle le crucifix avait été déposé; à la fin du XIVe, l'on songea à bâtir un édifice plus vaste, digne de renfermer le précieux dépôt auquel le pape Innocent VII avait accordé de nombreux privilèges.

Les dons affluèrent aussitôt de toutes parts; en 1440, Élisabeth de Portugal, femme de Philippe le Bon, duc de Bourgogne, vint se prosterner dans le sanctuaire et par de grandes libéralités, contribua à son embellissement; Louis XI, en 1480, lors d'une première visite qu'il fit à la chapelle, donna 12.400 livres afin que celle-ci devînt l'une des plus belles du royaume; Louis XII imita son exemple.

Grâce à ces munificences, le monument est admirable par la richesse de ses sculptures.

Les piliers butants qui séparent les trois grandes fenêtres ogivales sont décorés par les statues des personnages illustres qui ont concouru à son érection : Louis XI, Louis XII, Isabeau de Portugal et Philippe de Bourgogne, le pape Innocent VII et le cardinal Jean Bertrandi qui, par une bulle de l'an 1523, attesta l'authenticité de l'arrivée du crucifix.

Cette somptueuse façade, du style ogival flamboyant, est composée d'un portail donnant entrée à un porche; une rosace inscrite dans le gâble surmonte la porte d'entrée qui retrace en six groupes, dans son tympan, l'histoire du crucifix miraculeux, et deux piliers aux fleurons élégants complètent ce portail.

La chapelle ne comprend qu'une seule nef à angles

droits; sa voûte en ogive, l'une des plus belles qui soient connues, est composée de nombreux compartiments dont les points d'intersection formés par la rencontre des nervures, sont terminés par de remarquables pendentifs découpés à jour; celui du centre, dont la dimension offre plus d'un mètre de saillie, donne naissance à une clef pendante qui s'épanouit en une magnifique rosace.

Adossée à la vieille église de Saint-Wulphy, construite au xe siècle elle eut à souffrir de ravages causés par la foudre en 1622, 1624 et 1657.

En 1791, elle servit de lieu de réunions et en 1793, une horde de vandales, armés de marteaux et de pioches, s'abattit sur elle, brisa le crucifix, les statuettes du portail et les cloches.

Cinq ans après, le 3 ventôse, vers 10 heures du soir, à la suite d'une violente tempête, la voûte de l'église s'écroula sur les dalles de la nef et, à partir de cette époque, le sanctuaire fut fermé.

Au rétablissement du culte, on répara les ruines de la chapelle : 80 des statuettes qui garnissaient la façade furent refaites ainsi que les principaux ornements du portail et, en 1826, on reconstruisit, sans aucune préoccupation d'art, l'église de Saint-Wulphy.

Cette dernière, qui communique intérieurement avec la chapelle du Saint-Esprit, renferme quelques belles boiseries provenant de l'ancienne église, et une main du crucifix de l'an 1001.

SAINT-DENIS

La basilique de Saint-Denis aurait été construite, si l'on s'en rapporte à plusieurs auteurs anciens, sur l'emplacement d'une chapelle bâtie au IIIe siècle de l'ère chrétienne, par une dame gauloise nommée Catulla, pour abriter les restes de l'apôtre qu'elle avait dérobés au bourreau.

Une autre tradition nous apprend que Dagobert Ier, fils de Clotaire, ayant trouvé un refuge chez les religieux qui desservaient ce sanctuaire, l'aurait fait reconstruire et aurait comblé en même temps de privilèges et de revenus les moines qui le desservaient que dès ce moment, la basilique et l'abbaye furent l'objet de nouvelles munificences.

Clovis II rend, en effet, les moines indépendants de l'évêque de Paris et, plus tard, Pépin le Bref entreprend la reconstruction du sanctuaire que Charlemagne fait achever et consacrer le 24 février 755

Pillés par les Normands à la fin du IXe siècle, ces édifices furent restaurés par Hugues Capet; mais, dans la première moitié du XIIe, l'église, qui était

devenue trop petite pour contenir les nombreux pèlerins qui se pressaient aux tombeaux des martyrs et aux sépultures des rois qui depuis Dagobert y avaient été inhumés, fut réédifiée sur un plan grandiose et somptueux, avec des matériaux d'une richesse inestimable, par les soins de l'abbé Suger, XXVIe abbé du monastère.

Commencé vers 1130, la consécration du chœur eut lieu en présence du roi Louis VII, de la reine, de hauts barons, de grands dignitaires, de cinq archevêques et de quatorze évêques, le 11 juin 1144.

« Moins d'un siècle après, la foudre, ayant fortement endommagé la charpente de la tour nord du portail, sur les conseils du roi Louis IX, nous dit Guillaume de Nangis, et sous l'abbatiat d'Eudes Clément, Pierre de Montereau eut pour mission d'agrandir la nef et les bas-côtés, de refaire complètement toutes les voûtes de la nef et du chœur, le chevet, les bras du transept et à l'extérieur des croisillons les portails, les galeries et les splendides rosaces qui les décorent, non seulement il consolida le monument par de gros piliers ajoutés dans la crypte, il conçut des piliers d'une superbe allure et des retombées de voûtes d'une délicatesse inouïe, il garnit le triforium de vitraux, et imagina au croisillon méridional un délicieux portail qui apparaît, à travers les mutilations et les ruines, un pur chef-d'œuvre de l'art français [1]. »

(1) Henri STEIN. — *Les Architectes des cathédrales gothiques*, page 52.

SAINT-DENIS. — Façade de la basilique, XIIe siècle.

A la mort de Pierre de Montereau, survenue en 1267, les travaux n'étaient pas achevés et ce ne fut qu'en 1281, sous l'abbatiat de Mathieu de Vendôme, que l'édifice apparut dans tout l'éclat de sa magnificence.

Embelli aux siècles suivants par la richesse des mausolées élevés à la mémoire des rois, augmenté encore de l'immense édifice construit par Catherine de Médicis pour recevoir les cendres des Valois et auquel collaborèrent le Primatice, en 1559, Jean Bullant, en 1572, et Baptiste-Androuet Ducerceau, il atteignit ainsi son apogée en 1587.

Mais peu après, Henri IV passant par Saint-Denis pour aller assiéger Paris, campa dans la cité, et la ville fut en butte à de nombreux combats entre soldats royalistes et Ligueurs et la basilique et l'abbaye souffrirent de toutes ces luttes auxquelles s'ajoutèrent, au XVIIe siècle, celles de la Fronde.

En 1691 une bulle pontificale supprima la dignité d'abbé et accentua la décadence de l'abbaye; puis au début du XVIIIe siècle un arrêt du conseil ordonna la démolition de la chapelle des Valois qui tombait en ruines; de son côté, le chapitre des religieux bénédictins qui gouvernait l'église, cédant au soi-disant mouvement d'embellissement qui régnait alors, fait disparaître du trumeau de la porte centrale la statue de saint Denis, sous le prétexte qu'elle gênait le passage des processions, remplaça les pierres tombales qui pavaient la basilique par un dallage noir et blanc, enleva les stalles du XIIIe siècle, et se promettait encore de faire déplacer les tombeaux,

lorsque survint la Révolution qui ferma le monastère et convertit la basilique en église paroissiale, puis en temple de la Raison.

L'édifice est alors dépouillé de ses richesses; des vandales mutilent son portail; puis, le 1er août 1793, au nom du comité de Salut public, Barère, dans un long rapport qui fut adopté, ayant émis le vœu que, pour commémorer la journée du 10 août, la Convention ordonne la destruction « des mausolées fastueux qui sont à Saint-Denis » en déclarant que « la main puissante de la République doit effacer impitoyablement ces épitaphes superbes et démolir ces mausolées qui rappelleraient encore, des rois, l'effrayant souvenir ». L'œuvre de dévastation commença; les journées des 6, 7 et 8 août suffirent aux ouvriers pour détruire les cinquante-et-un tombeaux ornés des 47 gisants des rois de la première et de la seconde race qui se trouvaient dans le chœur et dans l'église, et pour jeter leurs ossements dans une fosse creusée dans le cimetière « dit des Valois », attenant à la basilique.

Suspendus pendant deux mois, ils furent repris avec plus d'âpreté encore; le 12 octobre, la crypte, qui renferme le caveau des Bourbons, est éventrée et, devant des spectateurs avides d'apparitions macabres, le corps de Henri IV bien conservé, les traits du visage parfaitement reconnaissables, est exposé, enveloppé dans son suaire, avant d'être jeté dans la fosse des Valois. Viennent ensuite ceux de Louis XIII et de Louis XIV, le premier reconnais-

sable à sa moustache, le second, noir comme de l'encre...

« D'autres cercueils, nous dit Abel Hugo, ne contenaient que des corps en putréfaction liquide et, lorsque l'on ouvrit celui de Louis XV, il s'en dégagea une odeur si infecte qu'il ne fut pas possible de rester présent : on brûla de la poudre, on tira plusieurs coups de fusils pour purifier l'air, on le jeta bien vite dans la fosse sur un lit de chaux vive, et on le couvrit encore de terre et de chaux. »

Rien ne fait reculer les vandales dans leur hideuse et sinistre besogne, ni l'odeur infecte qui se dégage, ni les horribles visions, et treize jours leur suffirent pour couvrir de débris et ruiner l'admirable édifice de l'abbé Suger et de Pierre de Montereau !

Toutes les statues, les bas-reliefs, les cénotaphes furent ensuite transportés à Paris et déposés pêle-mêle dans l'ancien couvent des Petits-Augustins; puis, grâce au zèle éclairé d'Alexandre Lenoir qui en était le gardien, ce dépôt fut converti, par un décret du 21 octobre 1795, en un *musée des Monuments français*, et la plupart de toutes ces richesses furent ainsi sauvées de la destruction.

Utilisée comme entrepôt de blé et de farines, l'église fut, en 1795, dépouillée de sa couverture de plomb, et sur le point d'être vendue et démolie; mais ce projet n'ayant pas été mis à exécution, un mouvement en faveur de sa restauration éclata de toutes parts :

« Saint-Denis est désert, écrivait Chateaubriand,

l'oiseau l'a pris pour passage, l'herbe croît sur ses autels brisés; et, au lieu du cantique de la mort, qui retentissait sous ses dômes, on n'entend plus que les gouttes de pluie qui tombent par son toit découvert, la chute de quelque pierre qui se détache de ses murs en ruine ou le son de son horloge qui va roulant dans les tombeaux vides et les souterrains dévastés [1]. »

En 1805, une ère nouvelle s'ouvrit pour la basilique, l'empereur Napoléon, par un décret promulgué le 1er ventôse an XIII, ordonnait que les voûtes seraient d'abord recouvertes pour empêcher l'eau des pluies de les dégrader davantage et que des restaurations relèveraient l'édifice de ses ruines, afin de le consacrer désormais à la sépulture des empereurs.

Enfin dès son retour, Louis XVIII, par une ordonnance du 24 avril 1816, fit rétablir le caveau des Bourbons et les monuments et mausolées à la mémoire des rois, reines, princes, princesses et grands dignitaires.

Toutes ces restaurations qui durèrent pendant presque tout le XIXe siècle furent bien souvent un sujet de luttes ardentes entre les admirateurs de l'architecture gothique et ses détracteurs, et ce ne fut réellement qu'avec Viollet-le-Duc que l'édifice a recouvré, en 1870, son premier caractère.

Tel qu'il est reconstitué aujourd'hui, il forme une croix latine composée d'un narthex, d'une nef centrale de 11 m. 75 de large, flanquée de collatéraux,

(1) Chateaubriand. — *Le Génie du Christianisme*, 4e partie, Livre II, chap. IX.

d'un vaste transept, d'un chœur entouré d'un déambulatoire et de sept chapelles rayonnantes.

D'une longueur totale de 108 mètres sur 39 de large aux transepts, l'édifice qui a beaucoup souffert des restaurations dans sa structure architecturale, offre une nef composée de huit travées voûtées, ainsi que le carré du transept, sur des croisées d'ogives simples ornées de clefs historiées.

Des piliers aux chapiteaux garnis de feuillages et flanqués de colonnettes engagées séparent la nef et le transept de leurs bas côtés, en supportant les arcades en ogive au-dessus desquelles règne un triforium ouvert sur un passage, dont la paroi du fond est formée par une verrière continue ornée de beaux vitraux modernes.

De grandes et hautes fenêtres en tiers-point divisées par trois meneaux en quatre parties éclairent la nef en retraçant dans leurs vitraux peints l'effigie des monarques qui ont gouverné la France ainsi que les visites de l'empereur Napoléon à la basilique, et d'admirables rosaces ornent les bras du transept.

De chaque côté de la première travée du chœur, un escalier monumental de seize marches conduit dans le déambulatoire qui forme, au-dessus de la crypte, une espèce de plate-forme.

Les chapelles de cette partie de l'édifice, qui appartient à la construction de l'abbé Suger, sont encore enrichies de quelques fragments de somptueux vitraux du XIIIe siècle, représentant un arbre de Jessé et des épisodes de la vie de Jésus-Christ, et

Basilique de Saint-Denis. Les stalles sculptées en 1509.

constituent, en outre, un ensemble architectonique très élégant.

En dehors des somptueux monuments et de tous les tombeaux funéraires qui peuplent la basilique, celle-ci possède d'admirables stalles en bois sculpté dont les sièges, ornés d'arabesques, sont surmontés de panneaux en marqueterie de couleur représentant des sibylles et des vertus et dont la partie haute des dossiers retrace, en une série de bas-reliefs, des épisodes de la vie de la Vierge et du Christ ainsi que le martyre de saint Jean-Baptiste.

Exécutées par des artistes italiens et flamands pour décorer la chapelle du cardinal Georges d'Amboise au château de Gaillon, en 1509, elles ont été placées dans l'église en 1877.

Une autre rangée de six stalles basses composées de fragments de sculptures du XVe siècle occupent deux travées de la nef centrale.

A l'exception des tableaux commandés au début du XIXe, le trésor ne renferme que quelques œuvres intéressantes, telles qu'un Christ en ivoire attribué à Bouchardon, des vases en émaux cloisonnés, un devant d'autel en argent ciselé et repoussé, et des ornements en argent doré donnés par Charles X pour servir aux funérailles des rois.

La crypte, qui englobe la partie haute du chœur, le déambulatoire et les chapelles rayonnantes, a été si souvent restaurée et remaniée qu'il serait difficile d'y retrouver des ornements de sa première construction; sa voûte en berceau est soutenue par de lourds

Saint-Denis. — Crypte de la Basilique, XIIe siècle.

piliers isolés et sa partie centrale, entourée de murs épais, renferme les cercueils de Louis XVI et de Marie-Antoinette dont les restes recueillis au cimetière de la Madeleine y furent transférés en 1815, de Louis XVIII, d'Adélaïde et de Victoire de France, filles de Louis XV, du duc de Berry, et de deux de ses enfants; du prince de Condé, de Louis VII et de Louise de Lorraine, femme de Henri III.

Une galerie circule autour de ce caveau et permet d'accéder aux chapelles absidales dans lesquelles ont été placées les statues de Marie-Antoinette, de Louis XVI, de Charlemagne, plusieurs bustes et médaillons, et les tombeaux de Henri IV, Louis XIII, Louis XIV, ainsi que les statues colossales qui devaient orner le monument funéraire du duc de Berry.

Au point de vue documentaire, il ne sera peut-être pas sans intérêt de retracer ici ce qu'ont été les funérailles du dernier roi enterré dans cette crypte :

« Louis XVIII étant décédé le 16 septembre 1824, la translation de son corps à l'église de Saint-Denis ne fut effectuée que le 24 à onze heures du matin.

« Tandis que le canon des Invalides, le bourdon de Notre-Dame et les cloches de toutes les églises mêlaient leurs sons lugubres, le cortège se mit en marche.

« Précédé des états-majors de tous les corps militaires, suivis des voitures de deuil portant l'écusson des armes de France, escorté de quatre cents pauvres vêtus d'une capote grise et tenant un cierge à la main, le char funèbre arriva à Saint-Denis à deux heures et

demie et fut reçu par le doyen du chapitre assisté des chanoines et du clergé, mais les obsèques, avec tout le cérémonial qui était en usage aux siècles les plus reculés de la monarchie, n'y furent célébrées que le 25.

« Le 24, le corps du feu roi fut solennellement transporté de la chapelle ardente sous le cénotaphe d'ordre corinthien qui était élevé au milieu de l'église, et le lendemain, lorsque les six gardes de la manche eurent pris place autour du catafalque devant lequel demeuraient assis le roi d'armes et ses hérauts d'armes et que les princes et princesses royales furent arrivés, une décharge de mousqueterie de toute la garnison annonça le commencement du service.

« Le prince de Croï, archevêque de Rouen, grand aumônier, assisté de l'évêque d'Hermopolis, premier aumônier du roi, de trois aumôniers ordinaires de Sa Majesté et des membres du chapitre royal de Saint-Denis, célébra la messe, tandis que la musique royale exécutait les morceaux composés par Chérubini et lorsque l'éloge funèbre du défunt fut prononcé par l'évêque d'Hermopolis et que la messe fut terminée, chaque évêque, en commençant par le plus jeune, fit une absoute; le prélat célébrant fit la cinquième et dernière, puis, lorsque les insignes furent levés de dessus le cercueil par le grand maître et remis aux grands officiers qui devaient les porter, douze gardes du corps du roi descendirent du catafalque le corps du prince et le portèrent devant le caveau. Les coins du poêle étaient tenus par le chancelier de France, comme président de la Chambre

des pairs; par le député Ravez, comme président de la Chambre des députés pendant la session de 1824; par le comte de Sèze, premier président de la Cour de cassation et par le maréchal Moncey, duc de Conegliano, comme le plus ancien maréchal de France.

« Ensuite deux gardes du corps descendirent le cœur du roi et douze autres gardes descendirent le cercueil qui fut placé sur la dernière marche du caveau. Une salve de mousqueterie annonça l'inhumation; alors le roi d'armes jeta successivement dans le caveau son bâton, son chapeau, sa cotte d'armes et dit d'une voix forte :

« — Hérauts d'armes de France, venez faire vos charges.

« Chacun des hérauts s'avança alors à l'entrée du caveau et y jeta ses insignes.

« Après cette cérémonie, le roi d'armes appela de la manière suivante les officiers chargés de porter les insignes royaux :

— M. le maréchal, duc de Raguse, major général de la garde royale, apportez le *drapeau de la garde royale.*

« Le maréchal, le chapeau sur la tête, s'avança tenant le drapeau, salua, remit son insigne au roi d'armes et, après avoir salué une seconde fois, retourna à sa place.

« Le roi d'armes continua ses appels :

« — M. le duc de Mortemart, capitaine-colonel des gardes à pied ordinaires du roi, apportez l'enseigne de la compagnie dont vous avez été chargé.

« — M. le duc de Luxembourg, capitaine de l'une des compagnies des gardes du corps du roi, apportez l'enseigne de la compagnie dont vous avez été chargé.

« Le roi d'armes répéta cet appel pour les autres capitaines : les ducs de Mouchy, de Grammont et d'Havré.

« Il continua :

« — M. le comte de Perlon, écuyer de S. M., apportez *les éperons du Roi.*

« — M. le marquis de Fresnes, écuyer ordinaire de S. M., apportez *les gantelets du Roi.*

« — M. le chevalier de Rivière, écuyer cavalcadour, apportez *l'écu du Roi.*

« — M. le vicomte de Bongars, écuyer cavalcadour, apportez *la cotte d'armes du Roi.*

« — M. le marquis de Vernon, faisant fonctions de premier écuyer, apportez *le heaume du Roi.*

« — M. le vicomte de Saint-Priest, faisant fonctions de premier écuyer tranchant, apportez *le pennon du Roi.*

« — M. le duc de Polignac, faisant fonctions de grand écuyer de France, apportez *l'épée royale.*

« — M. le prince de Talleyrand, grand chambellan, apportez *la bannière de France.*

« L'épée royale et la bannière de France n'ont point été jetées dans le caveau; ceux qui les portaient les ont inclinées seulement sur l'ouverture.

« — M. le duc d'Uzès, faisant fonctions de grand maître de France, venez faire votre office.

« Le duc d'Uzès s'avança alors, suivi des chambel-

lans et maîtres d'hôtel. Il mit son bâton dans le caveau, les maîtres d'hôtel y jetèrent les leurs.

« Le roi d'armes appela ensuite les personnes portant les insignes de la royauté :

« — M. le duc de Brissac, apportez *la main de Justice du Roi.*

« — M. le duc de Chevreuse, apportez le *sceptre du Roi.*

« — M. le duc de la Trémouille, apportez *la couronne du Roi.*

« Ces insignes furent descendus dans le caveau; alors le duc d'Uzès mit le bout du bâton du grand maître de France dans le caveau en disant à haute voix : *Le Roi est mort;* et, à l'instant, le roi d'armes s'écria d'une voix lamentable : *Le Roi est mort! le Roi est mort! le Roi est mort! prions Dieu pour le repos de son âme.*

« Il se fit ensuite une pause suivie d'un moment de silence.

« Alors, le duc d'Uzès retira son bâton du caveau, et cria : *Vive le Roi!* Le roi d'armes répéta : *Vive le Roi! Vive le Roi! Vive le Roi Charles X du nom, par la grâce de Dieu, roi de France et de Navarre, très chrétien, très auguste, très puissant, notre très honoré seigneur et bon maître, à qui Dieu donne très longue et très heureuse vie! Criez tous : Vive le Roi!*

« La bannière royale fut ensuite promenée dans l'église au son d'une marche triomphale [1]. »

(1) Abel Hugo. — *Les tombeaux de Saint-Denis* et *Les funérailles de Louis XVIII*, 1825, in-16.

Saint-Denis. — Tombeau de Louis XII et d'Anne de Bretagne érigé de 1517 à 1532.

Après cette cérémonie surannée, la basilique, qui avait donné asile aux dépouilles mortelles de presque tous les rois de France depuis Dagobert, qui avait abrité le sacre de Pépin le Bref et de ses deux fils en 754, qui avait été visitée par François Ier et Charles-Quint et dans laquelle Henri IV avait prononcé sa célèbre abjuration, ne fut plus visitée que par les voyageurs et les artistes avides de contempler les somptueux mausolées élevés à la mémoire des rois qui ont gouverné la France.

Placés dans l'ordre suivant, ils sont, pour les sentiments artistiques des délicates figures dont ils sont ornés, pour les bas-reliefs qui retracent les différentes épopées, la gloire la plus éclatante de la Statuaire.

Côté nord : *Monument de Louis XII* † 1515 *et d'Anne de Bretagne* † 1514, l'un des plus célèbres de tous ceux que renferme la basilique, a été exécuté, de 1517 à 1532, par Jean Juste, artiste italien établi à Tours. Construit dans le style de la Renaissance, ce remarquable mausolée se compose d'un soubassement de plusieurs marches et d'un édicule à arcades ouvertes abritant les figures gisantes des défunts à l'état de cadavre et supportant, sur sa plate-forme, le couple royal en grand costume de gala, agenouillé devant un prie-Dieu.

Dans les arcades, assises sur le stylobate, sont placés les douze apôtres, tandis qu'aux quatre angles du soubassement sont représentées, en une dimension surhumaine, les vertus cardinales : Force, Justice, Prudence et Tempérance.

Des bas-reliefs sculptés sur le socle retracent les victoires de Louis XII en Italie : *l'Entrée de ce roi à Milan* (1499), *le Passage des montagnes de Gênes* (1507), *la Victoire d'Agnadel sur les Vénitiens* (1509) et *la Soumission de Venise*. A droite, une colonne torse en marbre Campan Isabelle, décorée de fleurs de lis, de lierre, de couronnes et d'initiales sculptées par Barthélemy Prieur, contenait autrefois le *cœur de Henri III*, assassiné en 1589. Derrière, une autre colonne au fût orné de flammes et d'attributs par Jean Le Roux dit Picart, renferma le *cœur de François II*, mort à Orléans en 1560; sur l'entablement sont sculptés trois génies funéraires en marbre blanc tenant des torches renversées.

SAINT-DENIS. — Statue en bois, vierge polychrome du XIVe siècle, chapiteau du VIe siècle.

Tombeau de Henri II † 1559 et *de Catherine de Médicis* † 1589. Ce monument, qui offre une disposition ayant beaucoup d'analogie avec celle du tombeau de Louis XII, est formé au-dessus d'un stylobate très élevé, de quatre piliers flanqués de huit colonnes de marbre supportant un entablement au-dessus duquel deux statues de bronze représentent le roi et la reine, en costumes royaux, agenouillés, les mains tendues en avant; quatre autres colonnes isolées sur les grands côtés laissent voir le marbre sur lequel sont étendues leurs effigies gisantes. Aux angles, des statues de bronze, dues à Germain Pilon et Ponce Jacquio, représentent, en des attitudes inspirées de la sculpture antique, les vertus cardinales, tandis que les bas-reliefs de marbre encastrés au stylobate symbolisent la Foi, l'Espérance, la Charité et la Pitié.

Douze bas-reliefs en marbre rouge complètent la décoration de ce superbe mausolée qui peut, à juste titre, être considéré comme l'un des chefs-d'œuvre de la sculpture de la Renaissance.

Plus loin, quelques monuments portent l'effigie de membres de la famille des Valois.

Un second mausolée s'élève à la mémoire de *Henri II et de Catherine de Médicis*, dans cette partie de l'église; la reine y est représentée le visage allourdi par la vieillesse et les deux personnages y reposent revêtus de leurs grands atours.

A droite du maître-autel figure le *tombeau de Dagobert Ier*, mort en 638 dans l'abbaye à laquelle,

par testament, il avait légué huit mille livres de plomb pour couvrir l'église; d'une disposition toute spéciale, le monument forme une sorte de chapelle à double face surmontée d'un pignon flanqué de deux clochetons très ornés. Sur le soubassement repose la statue du roi couché sur le flanc, les mains jointes; à sa tête et à ses pieds, la reine Nanthilde, sa femme, et son fils se tiennent debout; puis des bas-reliefs retracent, en trois zones, la vision qu'avait eue un ermite après la mort de Dagobert.

Dans la première, on voit saint Denis exhortant le moribond, puis une barque chargée de démons qui tiennent son âme; dans la seconde, saint Maurice et saint Martin délivrant l'âme du roi représentée par une figure nue et sans sexe, et, dans la troisième, le triomphe de l'âme victorieuse.

A côté de ce mausolée, un chapiteau du VIe siècle supporte une admirable statue polychrome du XIVe provenant de l'église Saint-Martin-des-Champs représentant la Vierge assise tenant l'Enfant Jésus.

A gauche du maître-autel, dans le chœur : les tombeaux de *Blanche de France* et de *Jean*, enfants de Louis IX † 1243 et 1248; véritables monuments d'orfèvrerie, ils retracent, sur des plaques en cuivre émaillé de travail limousin, les traits de ces deux jeunes enfants dont les restes avaient été déposés à l'abbaye de Royaumont.

En face de la sacristie se trouve la pierre tombale de la reine Frédégonde, femme de Chilpéric Ier † 597, qui avait été enterrée à Saint-Germain-des-Près, à

Paris; orné de mosaïques et de filets de cuivre, le portrait de la souveraine offre un spécimen remarquable de l'émaillerie cloisonnée du XIe siècle.

Dans les chapelles qui entourent le chœur ont été placées plusieurs statues de rois et de reines de la dynastie carolingienne, et celle de Louis IX tenant la couronne d'épines; puis dans le bras du transept le tombeau de *Bertrand Du Guesclin* † 1380, enterré dans la basilique par ordre de Charles V, en récompense de ses exploits contre les Anglais et celui du connétable Louis de Sancerre † 1402, dont les honneurs d'une sépulture à Saint-Denis avaient été accordés par Charles V à ce hardi chevalier, compagnon d'armes de Du Guesclin; les statues gisantes de ces hommes de guerre sont considérées comme des documents iconographiques de haute valeur; de même que celle du roi Charles V † 1380 par André Beauneveau qui représente le monarque avant qu'il ne fût déprimé par la maladie.

En face, se trouvent le tombeau de *Philippe le Hardi* † 1285, érigé de 1299 à 1307, et de *Philippe le Bel* † 1314. Le roi Philippe le Hardi est le premier des rois dont le portrait authentique a orné un monument funéraire.

A gauche, le mausolée de *François Ier* † 1547, édifié dans le genre de celui de Louis XII, mais d'une importance beaucoup plus considérable par ses proportions, marque par son style l'avènement de la Renaissance. Construit entièrement en marbre blanc avec quelques rehauts de marbre noir et gris, il forme

une vaste chapelle cruciforme dont l'architecture est inspirée de l'arc de triomphe antique; huit colonnes cannelées supportent un entablement au-dessus duquel sont placées, parées de somptueux vêtements, cinq figures agenouillées : François Ier, Claude de France, fille de Louis XII, sa femme † 1524, et leurs trois enfants. Abritées par cet entablement et la grande voûte, les statues gisantes du roi et de la reine reposent sur des sarcophages; au soubassement, des bas-reliefs retracent des épisodes des batailles de Cérisoles et de Marignan.

Ce somptueux édifice a été exécuté sous les ordres de l'architecte Philibert Delorme et du Primatice.

Les sculptures des 54 panneaux en bas-reliefs sont dues à Pierre Bontemps; les statues couchées à François Marchand, et Ambroise Perret collabora à cette œuvre en sculptant les figures d'anges qui tiennent des torches allumées.

A son tour l'*urne* où, suivant la coutume, fut déposé le cœur de François Ier, est un pur chef-d'œuvre d'élégance; tout en marbre blanc, il se compose d'un vase de forme arrondie supporté par un haut piédestal carré orné de bas-reliefs représentant les arts et les sciences ciselés avec une grande délicatesse par Pierre Bontemps.

Vient ensuite le tombeau de *Louis d'Orléans*, second fils de Charles V † 1407 et de *Valentine de Milan*, sa femme † 1408, qui était élevé autrefois dans l'église des Célestins de Paris .Ce mausolée, que le roi

Louis XII avait fait ériger à la mémoire des princes de sa famille, a été conçu et sculpté dans le style de la Renaissance italienne par les Génois Michel d'Aria et Benedetta da Rovezzano.

En dehors de ces monuments, nombreuses sont encore les statues qui ornaient les mausolées anciens, car il fut d'usage pendant plusieurs siècles d'élever au même personnage trois tombeaux : l'un pour son corps, les autres pour son cœur et ses entrailles et depuis l'avènement des Capétiens, à l'exception de Philippe Ier, qui avait été inhumé à Saint-Benoît-sur-Loire, Louis VII à l'abbaye de Barbeau et Louis XI à Cléry, tous les rois avaient reçu la sépulture dans l'abbatiale.

Extérieurement, la façade élevée sous la direction de l'abbé Suger, vers 1140, a 33 mètres de largeur divisés en trois parties. Du style roman, avec son parapet crénelé qui, depuis le XIVe siècle, borde sa terrasse, elle donne une impression de force et de solennelle grandeur à l'édifice.

Trois portes dont le plein cintre est orné de voussures permettent d'entrer dans la nef et les bas côtés. Au-dessus, trois baies, également en plein cintre, flanquées chacune de deux baies aveugles, éclairent le narthex, et au centre, entre les contreforts et de longues fenêtres, une rose, utilisée comme cadran d'horloge, déploie ses rayons; enfin la tour méridionale du XIIe siècle, qui subsiste seule depuis 1847, jaillit de sa terrasse pour élever, au-dessus de ses deux étages percés de baies séparées par des colon-

nes, le carillon qui surmonte son toit quadrangulaire à 58 mètres de hauteur.

Cette façade, qui était citée comme l'une des merveilles du XIIe siècle, fut, dès le XVIIe, dénaturée par l'adjonction des colonnes qui remplacèrent les statues des rois, et plus tard par la Révolution qui brisa ses nombreux bas-reliefs.

Sa restauration, confiée à François Debret, fut faite avec un réel mépris pour son ancien style et déplorablement ornée de mièvres sculptures par J.-S. Brun.

En 1837, un orage détruisit sa flèche septentrionale haute de 84 mètres qui fut réédifiée peu après par Debret avec de mauvais matériaux, puis démolie comme menaçant ruine en 1846.

SAINT-GERMER-DE-FLY

La petite ville de Saint-Germer, qui fait partie aujourd'hui de l'arrondissement de Beauvais, doit son nom à l'abbé Germer, l'un des anciens lieutenants de Dagobert Ier qui vint fonder, vers l'an 633, dans le désert de Fly, un monastère que l'éclat et la renommée de son école de théologie rendirent célèbre au moyen âge.

Après avoir été enrichi par les rois, les princes, les comtes de Clermont et les évêques de Beauvais, ce monastère, qui avait parmi ses nombreux privilèges, une Justice particulière, fut mis en commendite en 1537, puis réformé en 1644, supprimé et démoli en 1791.

Mais l'abbatiale de cette abbaye avec la somptueuse chapelle qui semble la prolonger à l'abside, furent conservées et forment encore un ensemble de constructions intéressantes.

Construite du XIe au XIIe siècle, l'église fut d'abord remaniée au XIIIe, et au XVIIIe siècle l'adjonction d'un clocher lourd et disgracieux lui fit perdre son beau caractère.

SAINT-GERMER. — Église abbatiale et la Sainte-Chapelle construite vers 1250.

Le sanctuaire forme une croix latine composé d'une nef principale, d'un transept, d'un chœur, d'étroits collatéraux et d'un déambulatoire; les sept travées de la nef, le transept et le chœur sont à arcades ogivales surmontées d'arcades romanes correspondantes au triforium qui règne dans toute l'étendue de l'édifice, et les piliers qui soutiennent les voûtes sont ornés de chapiteaux dont la décoration est empruntée au règne végétal.

SAINT-GERMER.
Façade de l'église abbatiale.

Au XIIIe siècle, avant la prise de la ville par les Bourguignons, les quatre piliers de la première travée de la nef soutenaient deux clochers qui furent démolis à cette époque.

De la prodigieuse quantité de mausolées qui étaient élevés à la mémoire des grands dignitaires, il ne reste que quelques pierres tumulaires des XIIIe et XIVe siècles, et la dalle funéraire de l'abbé Denis Guy de Villiers de l'Isle-Adam, mort en 1537; et du somp-

tueux mobilier qui le meublait avant la Révolution, il ne possède plus que les stalles datées de 1718, une grille et un autel du XIIe siècle.

Une admirable chapelle, de 34 mètres de longueur sur 9 de large, a été construite vers 1250 sur le modèle de la Sainte-Chapelle de Paris, dans le style ogival flamboyant, à l'extrémité de l'abside qu'elle prolonge, en quelque sorte, par une galerie pratiquée dans l'arcade centrale.

Ce sanctuaire, très remarquable, est éclairé par une rosace à seize feuilles et par quinze grandes fenêtres ornées de vitraux des XIIIe et XIVe siècles retraçant la Vie et la Passion de saint Germer et figurant, en outre, la corporation des tailleurs de pierre.

SAINT-GILLES

A quelques kilomètres de Nîmes, au fond de la grande plaine qui prolonge la Camargue, s'élève la belle collégiale de Saint-Gilles, reste du monastère fondé en 685 par le moine athénien Ægidius ou Gilles, sur le territoire que lui avait concédé Flavius Wamba, roi des Visigoths.

Florissante dès le début, cette abbaye acquit une grande renommée à la mort de son fondateur, grâce à l'affluence de pèlerins qui vinrent visiter son tombeau et qui firent construire les premières maisons du bourg qui prit le nom du saint ermite.

Enrichie par de nombreuses donations et placée ensuite, par Charlemagne, sous la protection de l'évêque de Nîmes, l'abbaye ne fit que s'accroître et devint l'une des plus puissantes au début du XIIe siècle.

L'église étant devenue alors trop exiguë, les moines résolurent de faire construire une vaste et somptueuse basilique romane et l'abbé en posa la première pierre

le lundi de Pâques de l'an 1116; deux ans après, le pape Gélase II, réfugié dans le monastère, en bénit les travaux et, en 1120, Calixte II, lors d'un séjour qu'il fit à l'abbaye, confirma au monastère de nouveaux privilèges.

Bâti sur une crypte de 50 mètres de longueur, le monument qui était composé de 3 nefs, mesurait à l'intérieur 94 mètres sur 25 m. 50 de large, et le chœur, qui avait été édifié en 1150 dans le style ogival naissant, était flanqué de deux tours.

Ce remarquable édifice était à peine achevé que déjà des événements importants se déroulaient sous ses voûtes : en 1209 un concile, réuni dans la basilique, condamnait Raymond IV, comte de Toulouse, à venir y faire amende honorable pour avoir soutenu les hérétiques albigeois : le 18 juin de cette même année, le comte, en chemise et nu jusqu'à la ceinture, fut introduit dans l'église où le légat Milon, après l'avoir frappé avec des verges en présence des archevêques d'Arles, d'Aix et Auch et de 19 évêques assemblés, lui donna l'absolution; mais en 1210, Raymond IV n'ayant pas tenu l'engagement qu'il avait pris de servir dans l'armée de Simon de Montfort, fut de nouveau excommunié par un quatrième concile réuni à Saint-Gilles.

L'abbaye, qui devait une partie de sa prospérité aux nombreux chevaliers qui venaient dans le port de la ville s'embarquer pour la Terre sainte, subit une rapide décadence lorsque Aigues-Mortes fut choisie, au détriment de Saint-Gilles, pour le départ

des croisés, et malgré les visites de Louis IX en 1254 et 1270, et les indulgences accordées par le pape Clément IV, Guy Fulcodi (1), en 1265, à tous ceux qui contribueraient à la construction de l'église, celle-ci ne fut jamais terminée.

Cependant M. Henri Stein, nous apprend que « dans le marché passé en 1261, avec le maître Martin de Lonay, pour l'achèvement de cette église, cet architecte touche une somme fixe de cent sous tournois par an à titre d'indemnité d'habillement et reçoit un salaire de deux sous par journée de travail quand il la commence avant midi; pour tous les jours de l'année sans distinction, il a droit à la nourriture pour lui et son cheval, et viendra s'asseoir à la table de l'abbé ou prendra ses repas dehors à son gré, sauf les jours maigres où il ne sera admis qu'à la cuisine, avec une pitance égale à une fois et demie celle d'un moine. » (2)

En 1472, Jean III de Mareuil, évêque d'Uzès, fut nommé abbé commendataire du monastère par une bulle du pape Sixte IV, et dès lors commença une nouvelle ère de tribulations pour l'abbaye qui fut définitivement sécularisée et changée en collégiale, le 17 août 1538, par le pape Paul III.

Quelques années après, les guerres religieuses qui

(1) Né à Saint-Gilles, Guy Fulcodi s'y était marié, y avait eu plusieurs enfants et ce n'est qu'après la mort de sa femme qu'il se fit admettre dans la cléricature.

(2) Henri Stein, *Les architectes des cathédrales gothiques*, p. 31.

SAINT-GILLES. — Portail de l'église collégiale, XIIe siècle.

ensanglantèrent ce pays furent néfastes à la collégiale; en 1562 et en 1625, les calvinistes en démolirent une partie et mutilèrent les nombreuses statues et toutes les œuvres d'art qu'elle renfermait.

Pour réparer ce désastre, l'abbé, le chapitre et les habitants contribuèrent chacun pour un tiers à former la somme de 16.500 livres indispensable à sa reconstruction.

En 1651, les travaux furent entrepris par deux maîtres maçons de Lunel, Jean Gabriel et Pierre Daudé, auxquels fut adjoint Jean Girardeau, charpentier à Massilargues.

Enfin, en 1777, le pape Pie VI incorpora l'abbaye à la mense métropolitaine d'Aix, et en 1790, la Révolution supprima le collège de chanoines, puis utilisa l'église pour la célébration des fêtes de la Raison et pour les réunions publiques jusqu'en 1799, époque où elle fut rendue au culte catholique.

La façade du monument, telle qu'elle se présente encore aujourd'hui malgré ses mutilations, est l'une des œuvres les plus belles et les plus complètes du roman de l'école provençale du XIIe siècle, pour l'ordonnance des trois portes en plein cintre que relie une frise toute couverte de bas-reliefs supportée par d'élégantes colonnes.

Intérieurement, l'édifice qui est bâti sur la crypte du XIIe siècle, est orné de belles verrières modernes, mais sa superficie n'est plus que de 50 mètres de longueur; le chœur, qui avait été édifié en 1150, n'ayant pas été reconstruit après le désastre de 1625.

Seule subsiste encore, au fond de la nef, une petite chapelle de cette époque et une tourelle où s'enroule la fameuse *Vis de saint Gilles*, incomparable escalier que les tailleurs de pierre devaient venir visiter comme le chef-d'œuvre de leur art.

Bien que l'un des plus riches en monuments anciens, le département du Gard s'enorgueillit surtout, et avec raison, de ce bijou d'architecture digne de la Rome antique, qu'est le portail de cette collégiale.

Par l'ordonnancement de sa triple ouverture toute couverte de bas-reliefs, par l'élégance de ses colonnes il est en effet l'un des plus purs joyaux du XIIe siècle.

SAINT-JEAN-DU-DOIGT

A quelque distance de Plougasnou, s'élève le village de Saint-Jean-du-Doigt, célèbre par le « grand pardon » qui s'y déroule chaque année depuis le xve siècle, grâce à la précieuse relique rapportée miraculeusement, dit la légende, en 1429, d'une abbaye de Normandie, par un jeune gars de Plougasnou.

Cette relique qui consiste en une phalange de l'un des doigts de saint Jean-Baptiste fut l'objet de la sollicitude du duc Jean V qui offrit un étui d'or pour la protéger et qui fit construire, en 1440, une église plus grande pour remplacer la modeste chapelle.

Etant à Morlaix en 1506, la duchesse Anne qui avait épousé le roi Louis XII « *fort incommodé d'une défluxion qui lui estoit tombée sur l'œil gauche* », vint en demander la guérison à la relique et combla l'église de riches présents : croix d'or et d'argent, calice, reliquaires, patène, bannières..., puis se chargea de faire achever l'édifice qui fut terminé en 1513, comme le relate l'inscription suivante gra-

vée en lettres gothiques au-dessus du porche méridional :

Le Jour 10e de novebre la m Ve XIII
fut l'eglie de ceas dedie p.
athoie de gingaulx eveque de
treguer.

Considérée comme la plus importante de toutes celles qui furent élevées en Bretagne au xve siècle, elle se compose de trois nefs couvertes d'un toit unique, mais réunit dans sa construction des styles de plusieurs époques : sa nef centrale est voûtée en berceau, ainsi que le chœur qui est terminé par un chevet plat, et ses bas côtés sont recouverts par des demi-berceaux qui rampent sous le toit de la corniche du mur extérieur jusqu'au-dessus des arcs qui les séparent de la nef centrale.

Des guirlandes de pampres et de fruits décorent ses poutres horizontales et un magnifique retable de marbre du xviie siècle, ainsi que plusieurs statues du xve, ornent ses chapelles, qu'enrichissent encore les belles verrières armoriées qui laissent pénétrer dans l'édifice une lumière irisée de mille couleurs.

Au bas du collatéral nord, s'élève une tour percée sur chacune de ses faces de deux hautes fenêtres surmontées d'une galerie ajourée qui soutient une corniche à trois rangs de crochets de laquelle jaillit une haute flèche octogone flanquée de quatre clochetons.

Pendant la tourmente qui agita la fin du XVIIIe siècle, aucun acte de vandalisme ni de pillage ne fut commis dans l'édifice.

SAINT-JEAN-DU-DOIGT. — Portique entourant le cimetière et flèche de l'église, XVe siècle.

Au début de cette période, les amis du nouveau régime firent fondre une cloche, à laquelle ils donnèrent le nom de *La Constitution*, et en 1802, lorsque l'église rouvrit ses portes, elle recouvra son riche trésor, dont les pièces les plus remarquables méritent une mention toute particulière :

Le grand calice, en argent doré, ciselé et repoussé, est un chef-d'œuvre d'orfèvrerie de la Renaissance, qui est composé d'un pied, d'une tige renflée en nœud d'une certaine hauteur et d'une coupe : le pied repose sur huit lobes saillants dont le champ est couvert de feuillages, d'ornements et de rinceaux ; puis entre ce pied et le haut du calice, huit niches creusées en plein cintre abritent les statuettes des saints : Jean-Baptiste, Pierre, Jacques, Paul, Barthélemy, Thomas, Philippe, André ; et la coupe qui les couronne est décorée dans sa partie inférieure de feuillages, de dau-

Saint-Jean-du-Doigt. — Trésor de l'église : le grand Calice.

phins, de cornes d'abondances, de motifs d'architecture et de têtes de chérubins.

Le trésor possède encore une croix processionnelle en argent doré et repoussée, haute de 0 m. 93, dont les bras maintiennent, suspendues, deux clochettes au-dessus des statuettes de la Vierge et de saint Jean-Baptiste, portées sur des volutes sortant de la tige.

Dons de la duchesse Anne, ces pièces d'orfèvrerie ont été classées comme monuments historiques.

Enfin une remarquable patène et un petit calice en argent fin du XVIe siècle, décoré d'émaux peints représentant des apôtres, un ostensoir et un bénitier portatif en argent du XVIIe sont les objets les plus précieux que renferme la basilique.

Précédé d'un majestueux portique monumental du style flamboyant, percé de deux ouvertures, le cimetière de Saint-Jean, qui entoure l'église, renferme une fontaine remarquable à trois vasques superposées, dont les figures de plomb, ciselées avec maîtrise, contribuent à en faire une œuvre des plus élégantes de la Renaissance.

En vertu d'un dicton local « que *si nul feu ne brillait à la Saint-Jean, de toute l'année d'après on ne verrait point le soleil* », chaque année, le 23 juin, de l'estuaire de Morlaix à la pointe d'Armorique, une foule de jeunes filles, de jeunes gens, de femmes, de vieillards et d'enfants, aux costumes pittoresques et chatoyants, souvent pieds nus, dévalent par toutes les routes, au milieu de landes couvertes de genêts,

sous un soleil accablant, ou la nuit, à la clarté des étoiles, pour se diriger vers Saint-Jean, tandis que d'autres pèlerins, emmenés par des barques aux pavois multicolores, abordent au rivage pour se joindre à eux, assister à la procession qui a lieu, à la fontaine sacrée, en faveur des aveugles, et à la grande solennité du *Tantad*.

Saint-Jean-du-Doigt. — Trésor de l'église : Croix processionnelle.

La ville est alors d'une animation inaccoutumée : autour de l'église, des baraquements forains, des cuisines en plein air, des boutiques où étincellent les verroteries.

Puis le 24 juin, après les vêpres, c'est le feu de joie attendu; dès que les guetteurs, juchés dans le clocher de Saint-Jean, ont signalé la procession de Plou-

gasnou, celle de cette paroisse sort du sanctuaire tout étincelant d'or et de lumières, pour aller au-devant d'elle et se diriger ensuite vers le lieu où a été édifié le bûcher symbolique.

Les cloches sonnent alors à toute volée, et lorsque les processions ont défilé autour de cette pyramide d'ajoncs enguirlandés reliés par un câble au clocher de l'église, et que la bannière de saint Jean s'est inclinée devant elle, une flamme produite par une pièce d'artifice part de la tour, suit la corde, et vient mettre le feu au flanc du bûcher... un formidable cri : *An tan* (1) ! s'élève aussitôt de plusieurs milliers de poitrines et se répercute de colline en colline, tandis que la foule en délire danse et chante jusqu'à ce que la dernière étincelle symbolique se soit éteinte.

(1) « Le feu ! »

SAINT-LO

Sur une colline rocheuse qui domine la Vire s'élève l'église Notre-Dame dont les hauts clochers du style gothique normand attestent la valeur des architectes de cette contrée.

Commencé au XIIIe siècle, l'édifice ne fut terminé qu'au XVIIe, la ville ayant eu à souffrir des guerres anglaises et des troubles suscités par les discordes religieuses et par celles de la Ligue; aussi, sa façade se ressent-elle de la lenteur de sa construction, et dénote-t-elle, par son manque d'harmonie, le peu de préoccupation des architectes qui se sont succédés pour en faire une œuvre d'une grande unité.

D'une apparente régularité, elle est divisée en trois parties dans le sens de la largeur, et en trois autres dans celui de la hauteur.

La partie inférieure est percée de trois portes, irrégulières de forme et de dimensions : celle de gauche, à plein cintre, beaucoup plus grande, occupe la largeur de la tour sous laquelle elle est percée; et, tan-

SAINT-LO. — Église Notre-Dame, XIIIe et XIVe siècles.

dis que la porte de droite, du style ogival, s'ouvre au centre de la tour du nord, celle qui donne accès à la grande nef est accolée au contre-fort de la tour du midi.

Une galerie sépare le rez-de chaussée des hautes et larges fenêtres qui paraissent écraser les portes au-dessus desquelles elles sont placées; mais, cette façade, d'une ordonnance aussi irrégu-

lière, est complétée par les deux tours élégantes qui s'élèvent au-dessus de la seconde galerie.

Édifiées à des époques différentes, la plus ancienne, celle de gauche, qui a beaucoup d'analogie avec les tours de la cathédrale de Coutances, date du XIIIe siècle, et celle de droite, plus légère, de la fin du XVIe; deux flèches percées à jour les couronnent depuis le XVIIe siècle et portent leur sommet à 75 mètres de hauteur.

Près de la naissance de l'abside, sur la façade latérale extérieure, une magnifique chaire, en pierre sculptée, couronnée d'un dais, occupe la place d'une fenêtre; construite au XVe siècle, elle fut utilisée pour la publication des actes de la Juridiction épiscopale.

A l'intérieur, l'église n'a pas de transept; mais, par suite de l'obliquité des bas côtés qui s'élargissent de façon à se terminer par deux chapelles latérales, sa forme est celle d'une croix.

A part la statue de la Vierge, dite du Pilier, qui date du XVe siècle, celle de saint Jean-Baptiste, offerte par la confrérie de Saint-Jean, et les quelques restes des vitraux du XIVe qui ornent certaines fenêtres, l'édifice ne renferme aucune œuvre d'art remarquable.

SAINT-LOUP-DU-NAUD

Au sommet d'une petite colline située à huit kilomètres de Provins et à peu de distance d'une source abondante, s'élève l'antique église d'un prieuré cité dans l'histoire, en 980, comme dépendant de l'abbaye de Saint-Pierre-le-Vif.

Construite au xe siècle, elle est percée, sur ses faces latérales, de petites fenêtres en plein cintre, et flanquée de nombreux contreforts; son clocher massif, composé d'un étage percé de fenêtres romanes, avec sa toiture aplatie, lui donne un aspect sévère et triste qu'augmente encore le porche qui précède le portail.

Bien que peu importante, la construction de l'édifice, à en juger par les caractères architectoniques qui se déploient dans toute son étendue, n'aurait été terminée qu'au xiie siècle et le portail, dont la sculpture des personnages offre beaucoup d'analogie avec celle de la cathédrale de Chartres, aurait été achevé grâce à Henri le Libéral, comte Palatin de Troyes, qui enrichit l'église par des dons et prérogatives en 1178.

L'intérieur présente une nef centrale flanquée de collatéraux terminés par des chapelles arrondies, et le vaisseau de la grande nef, qui est beaucoup plus

SAINT-LOUP-DU-NAUD. — Porche et clocher de l'église, XIIe siècle.

élevé que celui des bas côtés, offre d'abord le caractère ogival, puis des nervures formées d'un double tore avant de se terminer par un chœur voûté en berceau.

Quelques piliers aux chapiteaux grossièrement historiés sont la seule décoration de l'intérieur de cet édifice dont le portail est protégé par un vaste porche soutenu par quatre contreforts d'angle.

Ce portail, dont aucune main sacrilège n'a brisé l'imagerie, retrace sur ses chapiteaux et dans ses voussures des légendes empruntées à la vie de saint Loup, archevêque de Sens, et nous montre, entre autres, celle de la cloche miraculeuse.

Divisée en deux parties par un trumeau qui représente le saint évêque en costume épiscopal, les pieds appuyés sur des oiseaux symboliques à queues de serpents, la porte est surmontée d'un tympan dans lequel rayonne le Christ en gloire entouré des symboles des quatre évangélistes, couronnés par les scènes qui peuplent les voussures de l'archivolte en formant un bizarre assemblage de figures d'hommes et d'animaux, de saints et de démons.

De chaque côté, sur les pieds droits de la porte, trois grands personnages, aux figures idéalisées, enfermés comme dans une gaine par des étoffes finement plissées, forment cortège au tympan, et ces figures énergiques et d'une grande noblesse d'expression, sont abritées par des chapiteaux dont l'un représente, sous la forme de quadrupèdes ailés, une religieuse et un moine.

SAINTES-MARIES-DE-LA-MER

Immortalisée par le magnifique poëme provençal de M. Frédéric Mistral, l'église dans laquelle se rend Mireille pour aller implorer les Maries de Judée en traversant la Camargue :

Sous les feux que Juin verse, comme l'éclair, Mireille court, et court, et court ! De soleil en soleil et de vent en vent, elle voit une plaine immense: des savanes qui n'ont à l'œil ni fin, ni terme; de loin en loin, et pour toute végétation, de rares tamaris... et la mer qui paraît...

Des tamaris, des prèles, des salicornes, des arroches, des soudes, amères prairies des plages marines où errent les taureaux noirs et les chevaux blancs : joyeux, ils peuvent là librement suivre la brise de mer tout imprégnée d'embrun.

. . . . . .

..... Cependant, depuis longtemps, elle cotoyait toujours la plage reculée du Vaccarès ; déjà, déjà des grandes saintes elle voyait l'église blonde, dans la mer lointaine et clapoteuse, croître comme un vaisseau qui cingle vers le rivage (1).

(1) Frédéric Mistral. — *Mireille*, texte et traduction, Paris, 1886.

Souto li fio que Jun escampo.
Mireio lampo, e lampo, e lampo !
De soulèu, en soulèu e d'auro en auro, vèi
Un plan-païs inmènse; d'erme
Que n'an a l'iue ni fin ni terme;
De liuen en liuen e pèr tout germe
De ràri tamarisso... e la mar que paréi...

De tamarisso, de counsoùdo,
D'engano, de fraumo, de soùdo,
Amari pradarié di campèstre marin
Ounte barrulon li brau negre
E li cavalot blanc : alègre.
Podon aqui libramen segre
Lou ventiboun de mar tout fres de pouverin.

... Pamens, dempièi longui passado
Ribejavo toujour l'essmarra Vacarés;
Deja, deja di gràndi Santo
Vesié la gleiso roussejanto,
Dins la mar liuencho e flonquejanto,
Crèisse, coume un veissèu que poujo au ribeirés.

Si poétiquement décrite, cette église blonde, dans laquelle elle pénètre pour mourir, doit son origine à la tradition qui nous apprend que Marie Jacobé ou de Cléophas, sœur de la mère de Jésus-Christ, Marie Salomé, mère des apôtres Jacques et Jean, Sara leur servante noire, Sidoine l'aveugle-né, Lazare le ressuscité, Marthe et Magdeleine furent chassés de la Judée à cause de leur fidélité à la religion chrétienne et jetés sur la mer dans une simple nacelle qui n'avait ni rames, ni voiles, ni gouvernail, pour être abandonnés au gré des flots, et que cette barque, qui devait infailliblement sombrer, arriva

SAINTES-MARIES-DE-LA-MER. — Abside de l'église, XIe siècle.

heureusement à la pointe orientale de la Camargue, en Provence, où des pêcheurs la recueillirent.

Après avoir fixé leur demeure au milieu de ces plaines dénudées, les deux Maries et Sara construisirent un oratoire qu'elles dédièrent à Notre-Dame, et à leur mort, elles reçurent la sépulture dans l'île de la Camargue où peu après des maisons s'étalèrent dans la plaine et formèrent le modeste village qui prit d'abord le nom de Notre-Dame-de-la-Barque puis celui des Saintes-Maries.

Au siècle suivant, une église à laquelle, saint Césaire, évêque d'Arles, légua une partie de ses biens, fut bâtie sur leurs tombeaux, pour les mettre à l'abri des invasions sarrasines.

Mais les corps des saintes femmes qui avaient été cachés sous la terre de cette église n'y furent retrouvés qu'en 1448.

A cette époque, le pape Nicolas V ayant accordé à René d'Anjou, roi de Sicile et de Jérusalem, comte de Provence, la permission de faire creuser le sol de l'édifice pour découvrir les précieux ossements, ceux-ci furent mis à jour en présence du roi et de la reine, du cardinal Foix, légat d'Avignon, d'un archevêque, de douze évêques, de plusieurs abbés et doyens du chapitre, du chancelier de l'université d'Avignon, d'une foule de princes, de seigneurs et de chevaliers.

L'église actuelle a été construite vers 923, et l'architecte qui l'a édifiée a voulu en faire une citadelle capable de protéger la cité et de servir de

refuge aux habitants; du style roman, elle a, en effet, l'aspect d'une forteresse avec sa chapelle haute qui surmonte l'abside pour former une tour de défense, son chemin de ronde porté sur de robustes corbeaux, sa tour de vigie, ses créneaux, ses mâchicoulis et passe pour la plus intéressante des églises fortifiées élevées en France.

Aux siècles des invasions sarrasines et plus tard pendant les guerres religieuses, à l'appel du veilleur juché au haut de la tour, des hommes d'armes, que rien ne pouvait ébranler, lançaient, du haut de ses créneaux, une grêle de flèches et de plomb et luttaient ainsi pour la défense de la cité et de leur foi; tandis que les vieillards, les femmes et les enfants se renfermaient dans l'édifice.

A l'intérieur le jour ne pénètre que par d'étroites fenêtres semblables à des meurtrières et le plan forme une seule nef avec une abside semi-circulaire voûtée en cul-de-four, plein cintre; tandis que les deux dernières travées de la nef sont voûtées en berceau légèrement orné par des arcs doubleaux.

Le chœur est décoré de huit colonnes dont cinq des chapiteaux sont chrétiens et rappellent ceux du cloître de Saint-Trophime à Arles et dont les trois autres semblent païens; le plus curieux de ces derniers représente une figure à la barbe limoneuse que l'on a cru longtemps être le dieu du vent et que l'on considère aujourd'hui comme étant le dieu Rhône laissant sortir, de sa bouche ouverte, le grand et le petit Rhône.

Au fond de l'église s'ouvre la crypte que le roi René fit creuser de 1449 à 1455 pour y déposer, dans un sarcophage de marbre, les restes de la bienheureuse Sara, et qui nécessita l'exhaussement de 1 m. 20 du sol de l'édifice.

Les châsses des saintes Maries sont renfermées dans la magnifique chapelle haute de l'abside, tout ornée de lambris sculptés et rehaussés d'or, de l'époque Louis XV et dont l'autel, encadré par deux colonnes torses, est surmonté de peintures attribuées au roi René.

Cette église, qui était considérée en 1210 par Gervais de Tilisbery, maréchal du royaume d'Arles, comme la première de toutes celles qui avaient été bâties en deçà de la Méditerranée, eut un chapitre de chanoines qui fut dispersé par la Révolution, mais la tradition de deux grands pèlerinages annuels au tombeau des saintes femmes, en mai et octobre, s'est perpétuée jusqu'à nous.

Tout concourt à faire, de celui de mai, l'une des manifestations les plus curieuses de notre époque. Vers le soir du 23, lorsque, au crépuscule, une grande impression de mystère s'est répandue sur le grand désert de la Crau et la plaine de la Camargue, une sorte de murmure apporté par le vent annonce le cortège d'une multitude de Romanichels qui s'avancent au milieu de ces plaines pour venir se prosterner dans la crypte de l'église devant le tombeau de Sara, leur patronne, et élire leur reine.

Au fur et à mesure qu'elle se rapproche, éclairée

par la lune et saluée par le carillon joyeux des cloches, l'invraisemblable suite de voitures avec ses lanternes allumées forme, avec les costumes pittoresques et quelquefois un peu barbares des femmes, une véritable féerie.

La petite ville prend alors une animation de grande fête : les rues sont pleines d'une foule de Bohémiens qui s'écoule tout entière dans la direction de l'église.

Puis, lorsque le 25 à midi, la procession clôt ce grand pardon en se déroulant autour de la basilique, la plaine dénuée d'arbres s'étend débordante de vie et de soleil; tandis que plus loin, près des dunes sablonneuses de la mer, quelques bouquets de pins et de tamaris qui ont résisté à la violence du mistral se courbent, agités par le vent, comme pour saluer au passage les châsses des saintes Maries.

Après ces jours d'animation et de piété bruyante, de nouveau le calme renaît dans le village et la basilique reprend son air tristement solennel.

SAINT-MAXIMIN

Située dans le département du Var, près de Brignoles, la ville de Saint-Maximin doit son origine à un monastère de religieux bénédictins, et acquit une grande prospérité au moyen âge grâce au tombeau de Marie Magdeleine que Charles II, comte de Provence, découvrit en 1279 ; en effet, suivant une légende qui a soulevé les plus vives controverses, Marie-Magdeleine, après sa conversion au christianisme, aurait été jetée dans une barque sans agrès et sans gouvernail, avec plusieurs de ses compagnons et, malgré la tempête qui sévissait, aurait abordé sur les côtes de Provence et serait venue se retirer dans la grotte de Saint-Beaume, située près de Saint-Maximin, pour y faire pénitence.

Heureux de sa découverte, Charles II conçut le projet de faire élever une superbe basilique pour l'y déposer et demanda au pape Boniface VIII d'en confier la garde aux Dominicains, mais bien qu'ayant été commencée dans les dernières années du XIIIe siècle la basilique ne fut achevée qu'à la fin du XVe, les

guerres qui désolèrent la Provence en ayant interrompu bien souvent les travaux.

Une inscription, gravée en caractères gothiques dans la nef du midi, rappelle qu'ils ne purent être continués que grâce aux sommes énormes que lui octroyèrent, depuis Charles II : René d'Anjou, en 1480; François Ier, en 1515 et René, bâtard de Savoie, grand sénéchal et gouverneur de Provence, en 1519.

Bâti sur une crypte romane, l'édifice est considéré comme étant le plus admirable du style gothique dans le midi.

A l'intérieur, règne une unité remarquable obtenue par l'accord de toutes les formes qui s'allègent et se combinent dans d'harmonieuses proportions; le vaisseau est très simple et d'une étonnante légèreté.

Le plan, qui forme trois nefs sans transept, mesure, dans l'œuvre, 72 mètres de longueur, 27 de large et les voûtes de la grande nef sont supportées, à 29 mètres de hauteur, par seize piliers dont les nervures forment les arêtes des voûtes; le chœur est fermé par une abside polygonale percée de deux rangs de fenêtres à lancettes et les basses nefs flanquées de profondes chapelles se terminent chacune par une abside à l'entrée du chœur.

Ce sanctuaire est orné, depuis 1683, d'un maître-autel jaspé qui demanda quatre ans de travail et coûta vingt-deux mille livres [1] ; enrichi de figures et de médaillons de bronze, il est surmonté d'une urne

(1) *Archives de la ville de Saint-Maximin.*

de porphyre supportée par deux chiens en bronze tenant un flambeau.

Quatre-vingt-quatorze stalles, décorées de délicates sculptures en 1692, et de vingt-deux médaillons retraçant l'histoire de saint Dominique, meublent le chœur et dans la nef centrale, une chaire monumentale sculptée de 1750 à 1756 par l'un des religieux, retrace la vie de sainte Magdeleine, et supporte au-dessus de son abat-voix le groupe de son apothéose.

La crypte, autrefois célèbre par la visite que vinrent faire au tombeau de la grande pécheresse tous les rois de France depuis Jean II le Bon jusqu'à Louis XIV, et les papes Jean XXII, Benoît XII, Clément XI, Innocent IV, Urbain V, Grégoire XI et Clément VII, n'abrite plus que trois sarcophages ornés de scènes empruntées à l'Ancien et au Nouveau Testament.

En 1610, cette chapelle fut le théâtre des exorcismes d'une jeune fille nommée Magdeleine de la Palud, qui avait été ensorcelée, disait-on, par Gaufredy, prêtre bénéficiaire en l'église des Accoules de Marseille. Elle y fut amenée « pour prendre advis du P. F. Sébastien Michaëlis, prieur du couvent royal de Saint-Maximin et recevoir l'absolution de luy comme inquisiteur de la foy, si d'adventure il y avoit en elle quelques cas réservés, et après lui faire faire une neufvaine à la sainte chapelle où gist la sainte Magdeleine, et l'exorciser soir et matin, pendant lequel temps les diables feirent des mouvements

Saint-Maximin. — Vue d'ensemble de l'église, XIIIe et XIVe siècles.

fort étranges, se tourmentant beaucoup, mais ne voulant jamais parler (1). »

Devant ce mutisme, le prieur conseilla de mener Magdeleine dans la grotte de Sainte-Baume, située près de Saint-Maximim, où suivant la tradition, Marie-Magdeleine s'était retirée pour pleurer ses fautes; là les exorcismes recommencèrent et durèrent plusieurs mois, puis les démons firent de longs discours, *Verrine et Belzébut furent éloquents!...* Sébastien Michaëlis jugeant que la jeune fille était bien possédée, communiqua le tout au président du parlement d'Aix; Magdeleine obtint grâce et Gaufredy fut brûlé vif, comme *coupable du crime de rapt, séduction, impiété, magie, sorcellerie et autres abominations* (2).

Par sa trop grande sévérité et l'absence complète de toute sculpture au portail central, la façade, qui est pauvre d'aspect, ne s'harmonise pas avec la richesse d'ornementation qui a été prodiguée à l'intérieur et n'offre aucun intérêt; mais l'ensemble de l'édifice, avec les nombreux contreforts qui l'enserrent, forme une majestueuse et imposante masse architectonique.

En 1790, sur l'ordre de Barras, l'église fut dépouillée de ses richesses, puis convertie en magasins à fourrages jusqu'au rétablissement du culte.

(1) Extrait d'un recueil intitulé : *Histoire admirable de la possession et conversion d'une pénitente séduite par un magicien*, par R. P. F. Michaelis, prieur du couvent de Saint-Maximin, Paris, 1614.

(2) Arrêt du Parlement d'Aix.

SAINT-NECTAIRE

L'ÉGLISE de Saint-Nectaire, qui, du haut de l'ancien mont Cornadore, domine un vallon pittoresque entouré de monts élevés, a été construite à 800 mètres d'altitude, sur la cime d'un rocher, pour abriter le tombeau de l'apôtre qui donna son nom à la cité.

Véritable type de l'architecture romane auvergnate, cet édifice a été bâti, au XIe siècle, au moyen de trachyte, de lave et de tuf ponceux, sur un plan en forme de croix latine composée de trois nefs se terminant par une abside.

A l'intérieur, un porche, communiquant aux nefs par trois arcades, supporte une tribune, et la nef principale, de 38 mètres de longueur, est recouverte, à une hauteur de 20 mètres, par une voûte à plein cintre, tandis que celles des collatéraux, beaucoup plus basses, sont en arêtes divisées par des arcs doubleaux plats qui retombent du côté du mur sur des colonnes engagées.

Le transept, de 21 m. 30 de longueur, a ses voûtes

partagées par une coupole semi-sphérique avec pendentifs en encorbellement, surmontée d'une tour octogonale, et l'abside est formée par le prolongement des bas côtés et par trois chapelles rayonnantes.

Quatre-vingt-dix-huit colonnes ou colonnettes engagées aux chapiteaux historiés ou à feuilles imbriquées, supportent les voûtes de l'édifice et séparent la nef et le chœur des collatéraux.

Extérieurement la façade principale, d'un aspect sévère, flanquée de deux tours massives, est percée d'une porte plein cintre sans ornements, au-dessus de laquelle s'ouvre une grande fenêtre cintrée couronnée par un fronton triangulaire orné d'une croix grecque.

Les portails latéraux, terminés par un pignon aigu, sont percés chacun d'une porte dont le linteau, surmonté d'une archivolte, renferme un tympan en marqueterie.

Par la disposition des tourelles absidales et l'harmonie de leurs proportions, le monument est l'un des plus beaux du style roman.

Une tour octogonale en pierre, formée de deux étages percés d'arcades géminées et surmontée d'une flèche, a été réédifiée en 1877, au-dessus de la croisée du transept pour remplacer celle qui fut détruite en 1794, en exécution du décret de la Convention.

A cette époque désastreuse pour les arts, l'église fut saccagée par une bande de vandales dirigée par Donat-Dubois, maire de la commune.

Transformée ensuite en fabrique de salpêtre, elle

était tout à fait délabrée lorsqu'elle fut rendue au culte en 1803.

De généreux donateurs, à la tête desquels se mit ce même Donat-Dubois, entreprirent alors de

Saint-Nectaire. — Église du style roman auvergnat, xie siècle.

lui rendre son ancienne splendeur et l'on vit, pendant de nombreuses années, cet ancien iconoclaste sculpter les statues destinées à remplacer celles qu'il avait détruites !

Malgré le pillage de 1793, le trésor renferme

encore un buste du XIVe siècle, en bois et en cuivre, de grandeur naturelle, représentant saint Baudime, revêtu d'ornements sacerdotaux recouverts de lames de cuivre doré garnies de cabochons, ayant la tête et les mains en cuivre ciselé; du plus haut intérêt pour l'histoire de l'art de cette époque, il est aujourd'hui classé comme monument historique.

Une statue de la Vierge, œuvre du XVe siècle, orne, en outre, le sanctuaire.

SAINT-PÈRE-SOUS-VÉZELAY

Dans la vallée, à deux kilomètres de Vézelay, l'ancien village de Saint-Pierre-le-Bas, connu aujourd'hui sous le nom de Saint-Père, par corruption du vocable de son église dédiée à saint Pierre, élève vers le ciel le superbe clocher gothique de sa basilique.

Bâti sous la direction des puissants abbés de Vézelay, à l'époque la plus brillante de l'architecture ogivale, cet édifice est à l'extérieur d'une grande élégance de construction, mais des deux tours qui flanquent le portail, seule celle de gauche, qui est de forme carrée pour ses deux premiers étages et octogone au troisième, est achevée.

Ornée de sculptures de l'école bourguignonne, elle a chacun de ses étages séparés par des cordons en saillie et ses angles terminés par des pinacles à jour; quatre statues d'anges sonnent de l'olifant au sommet de son donjon carré et sur les flancs de son étage octogonal huit statues assises accompagnent les pinacles.

La statuaire remplit encore un rôle important

dans les trois arcades gothiques qui occupent la partie inférieure du portail : les pieds droits de la porte centrale sont formés par un groupe de colonnettes à chapiteaux historiés et les voussures et le tympan sont peuplés de saints personnages abrités par des dais en encorbellement.

Dix statues décorent le fronton triangulaire de cette façade au centre de laquelle rayonne Dieu le Père couronné par deux anges, ayant à sa droite la Vierge et à sa gauche sainte Anne.

Élevé vers la fin du XIIIe siècle, remanié pendant le XIVe et le XVe, le porche donne accès au narthex ou église des catéchumènes dont les voûtes, en arcs d'ogives de la nef et des bas côtés, reposent sur deux piliers engagés et sur deux piles isolées.

A droite de la porte centrale est placé un bas-relief représentant Ghérard de Roussillon et Berthe, sa femme, et à gauche un tombeau portant la date de 1250; celui-ci qui forme une niche, au fond de laquelle le Christ assis reçoit de saint Pierre un objet brisé, tandis que la Vierge, placée de l'autre côté, semble intercéder auprès de son fils, laisserait supposer que l'église aurait été construite dans la première moitié du XIIe siècle.

Beaucoup plus petite que la basilique de Vézelay, puisqu'elle ne mesure, en y comprenant le narthex, que 46 m. 30 de longueur sur 12 m. 80 dans œuvre, l'église de Saint-Père dans laquelle on pénètre en descendant plusieurs marches, forme une croix latine et présente une nef centrale, flanquée de colla-

Saint-Père-sous-Vézelay. — Façade de l'église Saint-Pierre, XIIIe siècle.

téraux qui se prolongent autour du chœur pour l'isoler des cinq chapelles absidales.

De chaque côté quatre arcades gothiques séparent la nef des bas côtés en reposant sur de massifs piliers formés de faisceaux de colonnettes, et les supports qui reçoivent les arcs des voûtes sont ornés d'une grande variété de culs-de-lampe.

L'un d'eux, sous une forme symbolique, représente l'Avarice; pour démontrer aux fidèles que le riche qui restait sourd aux prières des malheureux serait plus tard éternellement tourmenté, des animaux dévorent les oreilles d'un homme au cou duquel une bourse est suspendue.

Saint-Père-sous-Vézelay. — Intérieur du narthex.

SAINT-QUENTIN

Construite en amphithéâtre au-dessus de la riante vallée de la Somme, la ville de Saint-Quentin doit son nom à la chapelle élevée au-dessus du tombeau de l'apôtre du Vermandois : saint Quentin, fils d'un sénateur romain, décapité à Amiens en 302.

Grâce, en effet, aux nombreux pèlerins qui vinrent visiter son tombeau, une bourgade s'éleva bientôt autour du sanctuaire qui devint le centre d'une abbaye gouvernée, au IXe siècle, par l'abbé Fulrade, petit-neveu de Charles-Martel; puis la cité ayant pris le nom de l'apôtre, cet abbé fit reconstruire l'église et la dota d'un collège de chanoines.

Enrichi par les puissants comtes du Vermandois, le monastère suscita de nombreuses convoitises et l'église, ayant été ruinée par ces différentes luttes, fut reconstruite en partie par le célèbre architecte Villard de Honnecourt.

En 1257, le chœur du nouvel édifice était terminé

et consacré en présence du roi Louis IX, de ses fils, de Gilles le Brun, connétable de France, des évêques de Picardie et de ceux de Laon, de Noyon, de Beauvais et du nombreux chapitre.

Peu d'années après, le Comté ayant été mis sous la tutelle du roi de France, celui-ci et ses successeurs, à titre de comte du Vermandois, devinrent *premier chanoine honoraire* de la collégiale. « Une stalle dans le chœur leur fut réservée à ce titre, et lorsqu'ils y entraient le doyen du chapitre leur présentait une aumusse (1) » ; les membres du chapitre furent alors autorisés à assister aux offices revêtus de pourpre et d'hermine et à se faire accompagner de valets et de chapelains lorsqu'ils sortaient de la ville.

Mais, par suite du manque d'argent, les travaux de l'édifice, dirigés par Gilles Largent et Jean Dervillers, n'avançaient que lentement; pour hâter leur achèvement, Charles VII ordonna, par lettres patentes, que la châsse de saint Quentin serait promenée par tout le royaume pour recueillir les sommes nécessaires à sa construction.

Louis XI et Charles VIII ayant confirmé ce privilège le monument fut enfin terminé en 1487 par Noël Colard.

A l'intérieur, il possède une nef gothique dont les vastes proportions ne se retrouvent que dans les

(1) Calliette, *Mémoires pour servir à l'histoire ecclésiastique, civile et militaire de la province du Vermandois*, Cambrai, 1777, liv. XV, t. II, p. 594.

grandes cathédrales; ses voûtes qui atteignent 39 m. 60 d'élévation sont supportées par d'élégants piliers, et l'édifice qui a 128 m. 70 de longueur est orné de 23 chapelles dont l'une, consacrée aux fonts baptismaux, a été bâtie dans le style gothique flamboyant.

Construits en 1306, pour servir d'appui aux piliers, les murs du pourtour du chœur retracent en outre en une série de bas-reliefs la vie des premiers apôtres du Vermandois.

Le sanctuaire est éclairé par de superbes vitraux dont quelques-uns des sujets ont été inspirés par les sermons d'Honorius d'Autun : c'est ainsi que celui de la chapelle située au centre de l'abside représente des scènes de la vie de la Vierge mises en rapport avec les figures symboliques de l'Ancien Testament : l'Annonciation est accompagnée de Nabuchodonosor; la Nativité de Jésus-Christ est commentée par la toison de Gédéon et le buisson ardent de Moïse; l'Adoration des Mages est rapprochée de la prophétie de Balaam; un autre nous montre un ange remettant à la Vierge une branche de palmier cueillie dans le paradis en lui disant : « Ordonne qu'on la porte devant ton cercueil trois jours après ta mort. »

Malheureusement les œuvres d'art que renfermait l'édifice ont été dispersées ou brisées à la fin du XVIIIe siècle.

A l'extérieur, l'édifice, qui est dépourvu de clocher, forme une masse lourde, peu esthétique; le bas du

Saint-Quentin. — Vue d'ensemble de la basilique, XIIIe, XIVe et XVe siècles.

portail appartient à l'édifice construit par Fulrade et les deux étages mièvres et mesquins qui le terminent n'ont aucun rapport avec l'ordonnancement de cette première partie.

Le porche latéral que Louis XI fit édifier en 1477 est un beau spécimen du style flamboyant.

Jusqu'à la fin du XVIIIe siècle, cette collégiale posséda une châsse que saint Eloi avait ciselée au VIIe siècle, pour renfermer les reliques de l'apôtre, et des évangéliaires ornés de curieuses miniatures des IXe et XIIe siècles.

SAINT-RIQUIER

Par son aspect grandiose et la beauté de son style, l'église de Saint-Riquier atteste combien avait été puissante, au moyen âge, la renommée de l'abbaye de la ville aux cent tours : *Centule*, capitale du Comté gouverné par Alcaire, fils du roi de Cambrai.

Riquier, fils d'Alcaire, que ses vertus et sa charité envers les esclaves et les captifs avaient rendu célèbre, fonda à Centule, au VIIe siècle, un monastère et une église qu'il dédia à la Vierge et à saint Pierre.

Peu de temps après y avoir reçu la sépulture, la renommée des miracles qui s'accomplissaient sur son tombeau attira une foule de pèlerins dans la cité qui prit le nom de *Saint-Riquier*, et, suivant Chateaubriand, une somme de présents équivalant à près de deux millions de notre monnaie vint enrichir le monastère.

Vers la fin du VIIIe siècle, l'un des principaux conseillers de Charlemagne, Angilbert, en devint comte-abbé, et y fonda une école où l'enseignement des sept arts libéraux était donné aux enfants des

rois, des ducs et des comtes; puis, grâce à Angelramne ou Ingelramne, la bibliothèque, par le choix des ouvrages qu'elle renfermait, devenait l'une des plus importantes du royaume.

Charlemagne, à son tour, se plut à visiter cette école et, lors du séjour qu'il fit à l'abbaye aux fêtes de Pâques de 782, 793 et 800, contribua par des dons à sa prospérité.

Son successeur, Louis le Débonnaire, en 829, accorda de nombreux privilèges aux moines du monastère dont les richesses étaient déjà considérables.

Celles-ci, qui étaient composées de grands domaines nommés *Villæ*, devinrent, à plusieurs reprises, la proie des comtes de Ponthieu et des comtes de Flandre.

A cette même époque, le cérémonial de l'intronisation de l'abbé-comte fut réglé sur des principes immuables : l'abbé portant la mitre, la crosse, la dalmatique et les sandales devait être introduit dans l'église où, après s'être assis dans la chaire abbatiale, il devait toucher les quatre coins du grand autel; puis, lorsque le chant du *Te Deum* avait rempli la voûte de ses échos, le nouvel élu, à genoux et les mains jointes, devait remercier Dieu, sa Sainte Mère et Monsieur saint Riquier de la grâce qui lui était faite.

En 1264, Louis IX et Marguerite de Provence, sa femme, au cours d'une visite qu'ils firent à l'abbaye, lui octroyèrent de nouveaux privilèges et l'église du monastère devint *lieu de franchise;* en vertu du

SAINT-RIQUIER. — Abbatiale de Saint-Riquier commencée en 1476.

droit d'asile, le criminel qui s'y réfugiait pouvait défier impunément la justice.

Un malfaiteur, nommé Jean Min, qui s'était réfugié sur le seuil de l'église, en 1385, fut arrêté par le maïeur et les échevins. Les moines invoquant leurs privilèges se plaignirent au roi de cette violation du *droit d'asyle* et les officiers municipaux furent condamnés « de rétablir le dit Min sur le seuil de l'église comme *mal prins* par eux, parce que la terre des moines est *sainte et franche*, et que la commune n'y a pas de justice ».

L'abbatiale actuelle est un admirable édifice commencé vers l'an 1476 après la reprise de la cité par les Bourguignons.

L'abbé Pierre Leprêtre, voulant faire réparer les désastres causés par le siège, fit appel à d'habiles maçons d'Abbeville : Philippe de Bernay, Jean Lefebvre et Jean Pannier pour reconstruire, dans le style ogival flamboyant, l'église du monastère dont la nef et le portail ne furent terminés qu'en 1535 par Jean-Nicolas Leveillé, maître maçon de la ville.

Malheureusement, en 1554, Claude de Dodieu, confesseur du roi François Ier et grand aumônier de France, ayant été nommé abbé du monastère n'imita pas l'exemple de ses prédécesseurs; il laissa l'église sans couverture et fut cause de la chute des voûtes de la nef survenue quelques années après.

L'édifice resta dans cet état déplorable pendant près d'un siècle et, à la mort du cardinal de Richelieu qui était abbé du monastère, ses héritiers furent con-

traints de verser aux moines une somme de 13.000 francs pour les réparations les plus urgentes.

Le monument, qui a 104 mètres de longueur sur 27 de large, est composé de trois nefs et forme une croix latine; la voûte centrale est soutenue à 25 mètres de hauteur par des piliers ornés de chapiteaux satyriques représentant entre autres scènes : une femme tenant son mari par le bout de l'oreille pour le frapper avec sa quenouille.

Une unité de style règne à l'intérieur, tout y est harmonieux et d'un aspect grandiose.

Jusqu'en 1683, les tombeaux des grands dignitaires et des principaux abbés qui rendirent illustre le monastère peuplèrent l'église; ils furent détruits à cette époque pour faire place à de prétendus embellissements.

En 1719, un incendie allumé par la foudre anéantit les bâtiments de l'abbaye, la bibliothèque ainsi que le chartrier qui contenait les bulles des papes, les actes des rois de France et tous les documents relatifs au monastère.

De toutes ces richesses inestimables, on ne put sauver que l'évangéliaire écrit en lettres d'or sur velin pourpre, que possède la bibliothèque d'Abbeville.

Toutefois, malgré ce désastre et le pillage de 1793, l'église renferme encore quelques œuvres remarquables parmi lesquelles : l'admirable crucifix de Girardon dont rien ne peut surpasser la beauté; un devant d'autel en mosaïque de marbre de Florence

des stalles dont les sculptures représentent Charlemagne rendant visite à Angilbert, et le transept est orné des statues de saint Riquier et de saint Sébastien, d'un travail intéressant.

Un escalier de pierre, avec rampe en fer forgé, conduit à l'ancienne trésorerie, autrefois si riche en objets précieux, et qui ne renferme plus aujourd'hui que quelques curieuses peintures murales du XVIe siècle, comme celle représentant *le dit des trois morts et des trois vifs*, inspiré des poèmes écrits au XIIIe par Baudoin de Condé, Nicolas de Margival et deux poètes anonymes.

Les trois vivants sont trois gentilshommes du plus haut rang. L'un est duc, l'autre comte, le troisième fils de roi. Voici qu'à l'extrémité d'un champ, ils se trouvent tout d'un coup dans un vieux cimetière (1) où trois morts sont debout et semblent les attendre; leur linceul laisse voir leurs os décharnés. A cette vue, les trois jeunes gens frémissent « comme feuilles de tremble (2) ». Ils s'arrêtent soudain, et les morts commencent à parler. De leurs bouches « où il ne reste plus de dents » sortent de graves paroles : « J'ai été pape », dit le premier. « J'ai été cardinal », dit le second. « J'ai été notaire du pape », dit le troisième. Et ils reprennent : « Vous serez comme nous sommes; d'avance, mirez-vous en nous (3); puissance, honneur, richesse ne sont rien; à l'heure de la mort, il

(1) « Un vieil aître », *Premier dit anonyme.*
(2) Nicolas DE MARGIVAL.
(3) *Premier dit anonyme.*

n'y a que les bonnes œuvres qui comptent. » Les trois jeunes hommes, profondément émus, écoutent ces paroles qui viennent d'un autre monde, et croient entendre la voix de Dieu (1).

L'église possède, en outre, un lutrin en cuivre d'un superbe travail, une châsse du XIIIe siècle toute ornée de sculptures sacrées et profanes et des fonts baptismaux de la Renaissance.

Sa façade, érigée par Jean Leveillé, est riche par son ornementation, bien qu'un peu gâtée par sa massive tour centrale.

Le bas est divisé en trois porches décorés de feuillages, d'arabesques et de nombreux bas-reliefs; celui du milieu est remarquable par la dentelle de l'arc d'ouverture et par les statues qui représentent les plus célèbres abbés du monastère : saint Riquier, saint Angilbert, saint Nicolas, saint Maur; au-dessus de l'archivolte, le Père éternel, entouré des douze apôtres, présente son fils crucifié, et un fronton triangulaire, décoré du couronnement de la Vierge, complète cette seconde partie de la façade qui est séparée par une balustrade composée d'entrelacs, des deux fenêtres garnies d'abat-vent percées dans la tour carrée qui élève sa plate-forme à 50 mètres de hauteur au-dessus du grand porche.

(1) Emile Male, *L'Art religieux de la fin du moyen âge*, p. 384

SAINT-THÉGONNEC

Village de l'arrondissement de Morlaix, Saint-Thégonnec doit son nom à un ermite qui, suivant une légende, aurait construit dans ce pays une chapelle avec l'aide d'un bœuf qui traînait les pierres dans une charrette.

L'église actuelle, qui a été bâtie dans le style de la Renaissance sur son emplacement forme, avec l'arc de triomphe qui donne entrée dans le cimetière, l'ossuaire et le calvaire, un groupe de constructions somptueuses.

Édifiée en granit au XVIIe siècle, elle est surmontée d'une tour carrée dont les quatre faces sont percées de hautes baies et que couronne un dôme coiffé d'une lanterne.

Des tourelles de même forme flanquent ses angles et une flèche de pierre, beaucoup moins haute, ornée de crochets, s'élève au-dessus de sa façade occidentale, construite en 1605.

A l'intérieur, l'édifice est sans caractère; la nef, les transepts et le chœur, d'un aspect lourd, sont déco-

Saint-Thégonnec. — Église du xviie siecle.

rés avec trop de profusion, mais les superbes boiseries sculptées et l'admirable chaire ornée de panneaux historiés, de médaillons, de figures et d'un abat-voix portant, au centre, un archange sonnant de la trompette, que renferme ce sanctuaire, sont dignes de remarque.

Par la profusion de pilastres, de boules et de niches dont il est ornementé, l'arc de triomphe offre le même aspect que l'église; construit en 1587, il est formé de quatre piliers avec un double lanterneau soutenu par des volutes renversées et d'un arc en plein cintre, surmonté d'un triple fronton supporté par les deux piliers du milieu.

Du même style, l'ossuaire qui date de 1677, possède une crypte renfermant, depuis 1702, un groupe de dix personnages de grandeur naturelle représentant la mise au tombeau.

Enfin, un superbe calvaire composé par de nombreuses statuettes en granit de Kersauton s'élève dans le cimetière depuis 1610.

SAUMUR

Batie sur les deux rives de la Loire et sur l'île formée par ses deux bras, la ville de Saumur abrite, entre autres monuments, une église intéressante pour sa construction architectonique.

Dédiée à Notre-Dame de Nantilly, elle aurait été édifiée, suivant l'opinion de Bodin (1) basée sur la nature de l'appareil de la construction, au ve ou au vi^e^ siècle et, d'après Mérimée, à une époque beaucoup moins reculée.

« En examinant l'intérieur de Notre-Dame-de-Nantilly, dit ce dernier, on y reconnaît trois époques bien caractérisées. La nef, dans l'origine, était unique; au xve siècle, on y a joint un collatéral au sud, presque aussi large que la nef elle-même, et les piliers qui les séparent ne sont autres que les contreforts anciens. »

La nef dont les hautes colonnes engagées, terminées par des chapiteaux historiés, supportent des

(1) Bodin, *Recherches historiques sur la ville de Saumur, ses monuments et ceux de son arrondissement*, 1849.

arcades en plein cintre, appartient au XIe siècle, et le chœur ainsi que la voûte en ogive sans arêtes, renforcée par des arcs doubleaux de travée en travée, ont été reconstruits avec une partie des transepts, au XIIIe.

Au XVe, Louis XI y institua un chapitre royal de chanoines et fit bâtir le collatéral du style ogival flamboyant.

Quelques parties de l'édifice offrent un haut intérêt pour la manière dont elles sont ornées et construites.

L'église possède encore l'épitaphe que le roi René composa pour sa nourrice Thiéphaine; de belles tapisseries des XVe et XVIe siècles représentant des scènes tirées de l'histoire de la Vierge, et une crosse du XIIIe, découverte en 1614 dans le tombeau de Gilles, archevêque de Tyr, qui avait été enterré dans cette collégiale, en 1266.

A l'extérieur, la façade sans intérêt est formée par un mur plat percé au centre d'un porche au-dessus duquel s'ouvre une fenêtre plein cintre surmontée d'une tour coiffée d'une flèche octogonale, ajoutée ainsi que le couronnement de la façade au XVIIIe siècle.

SOUVIGNY

Chef-lieu de canton du département de l'Allier, Souvigny dut son importance au moyen âge au prieuré que les Bénédictins de Cluny y fondèrent en 926 et dans lequel deux de leurs principaux abbés : Mayeul et Odilon, moururent, le premier en 994, le second en 1049.

En 1088, grâce à l'affluence des pèlerins qui venaient visiter leurs tombeaux, les abbés décidèrent de faire reconstruire leur église, qui fut terminée en 1114.

Dès cette époque, l'abbaye acquit de nombreux privilèges; en 1162, Louis VII, roi de France, et le pape Alexandre III, s'y réunirent au sujet de l'élection de l'antipape Victor IV que soutenait l'empereur Frédéric Barberousse; mais les abbés qui avaient le droit de battre monnaie à l'effigie de saint Mayeul, depuis le XIe siècle, furent obligés de partager ce privilège avec les ducs de Bourbon au XIIIe.

Les premiers sires ou comtes de Bourbon, longtemps même avant d'être venus s'établir à Souvigny, y firent construire de somptueux tombeaux ornés de

leurs statues, afin de reposer auprès des saints Mayeul et Odilon dans les chapelles placées de chaque côté du chœur.

Malheureusement, de ces mausolées deux seuls nous restent qui ont subi de nombreuses mutilations : le premier, celui de Louis II, troisième duc de Bourbonnais, arrière-petit-fils de Louis IX, mort à Montluçon en 1410, après avoir été retenu captif en Angleterre comme otage du roi Jean, et d'Anne, dauphine d'Auvergne, son épouse, nous montrent leurs statues gisantes.

Le sanctuaire donna asile successivement à la dépouille mortelle de nombreux personnages qui furent Jean Ier, duc de Bourbonnais et d'Auvergne, mort à Londres en 1433, après avoir été fait prisonnier à la bataille d'Azincourt; Marie de Berry, duchesse d'Auvergne et comtesse de Montpensier, sa femme; François, duc de Châtellerault, frère de Charles II, duc de Bourbonnais et connétable de France, tué à la bataille de Marignan en 1515.

Dans la chapelle, à gauche, figure le tombeau gothique orné des statues couchées de Charles Ier, fils de Jean Ier, décédé à Moulins en 1456, et d'Agnès, sa femme, morte en 1476.

Vinrent prendre place dans les caveaux de cette chapelle : Jean II, leur fils, en 1488; Pierre II, frère de Jean, mort à Moulins en 1503, dont le corps fut porté en grande pompe à l'église du prieuré :

« 500 pauvres ouvraient la marche, dont cent vêtus de robes de deuil; ils portaient tous des torches de

Souvigny. — Église abbatiale du XIIe siècle, remaniée complètement au XVe.

cire du poids de 4 livres; venait ensuite le clergé séculier et régulier de Moulins et des villes voisines; il était suivi de la maison militaire, civile et domestique du feu duc, composée de seize cent cinquante officiers, couverts de longs habits de deuil, aux dépens des princesses. On distinguait parmi eux les huissiers de la salle, les hérauts d'armes, les trésoriers généraux, les maîtres de la chambre aux deniers, les secrétaires des commandements, les maîtres des requêtes, le chancelier et une quantité étonnante de pages, de pannetiers, d'échansons, d'écuyers tranchants, d'écuyers ordinaires ou cavalcadours, de chevaliers pensionnaires, de maîtres-d'hôtels et de chambellans; plusieurs barons portaient les marques des dignités dont le duc était revêtu, tels que le guidon et l'enseigne de sa compagnie d'hommes d'armes, son écu, sa cotte d'armes et son épée de bataille; d'autres entouraient son cercueil porté par 24 archers de la garde du corps et son effigie en cire, décorée d'un chapeau ducal garni de rubis et de diamants estimés quatre-vingt mille écus d'or; sur le cercueil, couvert de drap d'or, était suspendu un dais de même étoffe.

On voyait ensuite paraître le duc d'Alençon; le comte de Montpensier; François, Monsieur, de Bourbon, son frère; le comte de Vendôme, et le prince de Carency, princes du deuil; après eux, les seigneurs feudataires de la maison de Bourbon, la chambre des comptes, les officiers de justice, et les principaux bourgeois de la ville.

Ce convoi si nombreux se rendit à l'église du

prieuré de Souvigny, sépulture des ducs de Bourbon, qui était éclairée de plus de deux mille trois cents cierges de trois à quatre pieds de longueur; l'oraison funèbre fut prononcée par un religieux carme, docteur en théologie. A l'inhumation, un héraut d'armes appela les seigneurs qui portaient les honneurs qui furent jetés dans le caveau. Il répéta ensuite trois fois, d'un ton lugubre : « *Notre bon duc Pierre est mort, Dieu veuille avoir son âme* »; et, après quelques moments de silence interrompus par des sanglots, il cria à haute voix : « *Vivent mesdames et damoiselles duchesses de Bourbon et d'Auvergne, comtesses de Clermont, de Forès, de Gien et de la Marche*; *vicomtesses de Carlat et de Murat*; *dames de Beaujolais, d'Annonay et de Bourbon-Lancy...!* (1) »

Enfin, l'abbatiale abrite encore les restes de Suzanne de Bourbon, leur fille, morte à Châtellerault en 1521; et ceux d'Anne de France, fille aînée de Louis XI, femme du duc Pierre II, décédée en 1522; de Louise-Marie-Anne, fille légitimée de Louis XIV, morte à Bourbon-l'Archambault le 15 septembre 1681, à l'âge de 6 ans et 8 mois; de Jean, bâtard de Bourbon, fils naturel du duc Pierre Ier et d'Agnès de Chalheu, sa femme, morte en 1390.

L'église, qui était entièrement du style roman, fut complètement remaniée, de 1433 à 1456, dans le style ogival, sous le gouvernement de Geoffroy Chollet, par Jean Poncelet, architecte du duc de Bourbon

(1) Extrait du *Cérémonial de France* et de l'*Histoire de la maison de Bourbon*, par DESORMEAUX.

Charles Ier, qui appliqua à la construction une façade gothique.

En 1792, les moines furent dispersés et de toutes les richesses que possédait la bibliothèque, seule la précieuse Bible manuscrite datée de 1115, ornée de 122 miniatures de l'école limousine, fut sauvée du pillage et figure aujourd'hui à la bibliothèque de la ville de Moulins.

TARASCON

Au milieu de frais ombrages, sur la rive gauche du Rhône, s'élève la ville de Tarascon, célèbre par le monstre fabuleux détruit par sainte Marthe qui fit construire dans la cité un oratoire qui ne serait autre, dit-on, que la crypte de l'église actuelle qui lui est dédiée.

Cette crypte, dans laquelle on descend par un escalier construit en 1664, bien qu'ayant perdu son ancien caractère, conserve encore dans ses chapelles : un autel du XIe siècle, le tombeau de la fondatrice et le puits qui porte son nom.

Primitivement inhumé en cet endroit, le corps de la patronne de la basilique reposait dans un superbe sarcophage de marbre orné de sculptures représentant *Moïse faisant jaillir les eaux d'un rocher, la Multiplication des pains, la Résurrection de Lazare,* lorsque, le 17 avril 1658, l'archevêque d'Avignon, Dominique de Marinis, fit don d'un monument de marbre blanc formant un grand lit de parade surmonté de la statue

couchée de la sainte, pour le renfermer; mais ce mausolée, qui était trop étroit pour le contenir, fut cause du vandalisme avec lequel on abattit toutes les têtes des figures du premier plan qui ornaient le sarcophage.

A côté de ce tombeau s'élève aussi celui que le roi René fit ériger à Jean Cossa, sénéchal de Provence, décédé le 5 des nones d'octobre 1476, et sur lequel cet illustre serviteur est représenté couché, armé de toutes pièces.

De l'église haute, construite à la fin du XIIe siècle sur les ruines d'un temple romain, il ne reste que le portail méridional avec ses dix colonnes de marbre aux chapiteaux historiés supportant une voussure en plein-cintre, au-dessus de laquelle se trouve un attique orné de onze colonnes.

Véritable mélange de formes grecques et chrétiennes, ce portail, dont les sculptures furent détruites en 1793, est accompagné d'une tour carrée dont la plateforme, entourée d'une galerie surmontée d'un campanile octogone percé de fenêtres ogivales, est décorée à chacun de ses angles par des arcs-boutants ornés de clochetons. Une flèche en pierre la surmonte en élevant, à une très grande hauteur, une girouette représentant le fameux dragon qui a donné son nom à la ville.

Commencé vers 1449, il coûta 2,050 florins et ne fut achevé qu'en 1470.

L'église, qui avait été consacrée, le 1er juin 1197, par Imbert d'Aiguières, archevêque d'Arles, assisté

de Rostang de Marguerite, évêque d'Avignon, fut reconstruite de 1379 à 1449, sur un plan gothique.

L'intérieur, d'un style assez pur, offre une nef principale, conçue dans de belles proportions, flanquée de deux nefs latérales terminées chacune par une chapelle hexagonale bâtie en 1638, et renferme un bas-relief de Puget représentant sainte Madeleine, et la pierre tumulaire de Guillaume Crespin,

Tarascon. — Église Sainte-Marthe, portail du XIIe siècle.

capitaine du château de Tarascon, décédé le 25e jour de juin 1440.

Des fonts baptismaux de la Renaissance, une suite de 17 tableaux de Vien, directeur de l'Académie de France à Rome sous Louis XVI, représentant la Vie de sainte Marthe et des toiles que Mignard peignit chez son frère aîné lorsqu'il s'arrêta dans la cité avignonnaise à son retour de Rome.

D'un dessin délicat et d'une remarquable puissance de coloration, elles contribuèrent à la renommée qui décida la reine-mère à confier à cet artiste, en 1663, la décoration de la coupole de l'église du Val-de-Grâce, à Paris; d'autres tableaux de Carle Vanloo, A. Carrache, Parrocel ornent le sanctuaire.

TOULOUSE

Des hauteurs qui forment comme une ceinture semi-circulaire autour de la cité de Clémence Isaure, la tour hexagonale de Saint-Sernin, surmontée de sa pyramide aiguë, apparaît fière et lumineuse et semble attester encore aujourd'hui, par sa majesté, la juste renommée qui s'attache depuis les temps les plus reculés à l'architecture de cette basilique romane de l'école toulousaine.

Élevée, sur l'emplacement où le taureau qui avait martyrisé l'évêque Saturnin s'était arrêté, pour y déposer les restes de l'apôtre de la Gaule narbonnaise, elle remplace deux basiliques qui furent successivement détruites par les barbares, et a été commencée vers le milieu du XIe siècle par les moines du monastère que saint Exupère avait fondé au Ve.

En 1056, l'évêque Pierre Roger abandonna au profit de la nouvelle construction le produit de ses oblations; quelques années après, un abbé du monastère, le chanoine Raymond Gayrard fit achever le chœur et se hâta de conduire tout le périmètre

jusqu'à la hauteur des fenêtres, et en 1096 le pape Urbain II, au retour du concile de Clermont où sa voix persuasive avait soulevé toute la puissante féodalité pour la conquête de la Terre sainte, s'arrêta à Toulouse et consacra la basilique à saint Saturnin en présence de 15 évêques, du comte de Toulouse, de la comtesse Elvire, sa femme, puis ce même jour, 24 mai, accorda de nombreux privilèges à l'abbaye.

Toutefois, à cette date, l'église était loin d'être achevée; en 1119, le pape Calixte II consacra un nouvel autel et, lors des visites que firent au tombeau de l'apôtre les rois Philippe le Hardi, Charles VI, Louis XI, François Ier et Charles IX, ils donnèrent à l'abbaye des sommes importantes pour la continuation du sanctuaire ou pour son embellissement.

L'ensemble intérieur de cette grande conception architecturale est imposant et majestueux; partout y est magnifiquement traduite la foi profonde, héroïque, de l'époque qui a vu cette foule de princes, de barons et de chevaliers quitter leurs foyers pour s'élancer dans ces entreprises les plus folles et les plus prodigieuses que l'histoire ait enregistrées !

Le plan forme une croix latine terminée par un groupe de cinq chapelles semi-circulaires adossées à l'abside, et mesure 115 mètres de longueur totale, 32 m. 50 de largeur aux nefs, et 64 au transept; la nef centrale, dont la voûte en berceau portée par des arcs doubleaux s'élève à 21 mètres, est flanquée de chaque côté de deux nefs laté-

rales sans chapelles, ayant respectivement 9 m. 50 et 7 m. 30 d'élévation, et le transept, voûté en berceau, a un bas côté muni de deux absidioles sur chacun de ses bras.

Au point de vue architectonique le chœur, avec

Toulouse. — Basilique Saint-Sernin, XIe siecle.

son déambulatoire, est l'une des œuvres les plus remarquables de la fin du XIe siècle.

Cette partie de l'édifice est meublée par des boiseries et des stalles historiées dont les sujets, pour la plupart, sont empruntés à la mythologie; toutefois

l'un de ces bas-reliefs sculpté en 1566 offre un curieux souvenir des luttes violentes qui eurent lieu à cette époque entre catholiques et calvinistes : au milieu d'un désert aride entouré de montagnes s'élève une chaire dans laquelle un porc tenant un livre ouvert paraît s'adresser à plusieurs auditeurs; au-dessus, l'inscription « *Calvin le Porc p^t* », c'est-à-dire prêchant, souligne cette grossière satire que seules excusent les luttes fratricides qui eurent lieu en 1562 et pour lesquelles la basilique fut transformée en citadelle, afin de résister au canon de l'artillerie calviniste.

L'abbé du monastère qui, jusqu'à la Révolution, avait conservé le privilège de porter la crosse et la mitre, celui de la bénédiction pontificale, et le titre de curé primitif de 15 villages du diocèse de Toulouse dont il percevait les revenus ecclésiastiques en se faisant remplacer par un desservant, occupait le trône placé au centre des stalles.

Sous l'abbatiat de François-Henri Leclerc de Fleurigny, en 1737, le chanoine Bousquet fit construire à ses frais un disgracieux baldaquin pour remplacer la chapelle que l'évêque Exupère avait élevée au-dessus des grandes cryptes.

Deux chapelles de la basilique sont particulièrement intéressantes par les souvenirs qui s'y rattachent : l'une, située à droite, possède un christ que la tradition dit avoir appartenu à saint Dominique; ce christ en cuivre et argent, dont la croix est tout ornée de pierreries se rattache à l'art byzantin

du XIIe siècle; l'autre, à gauche, dont les vitraux représentent le duc de Montmorency et son épouse Félicie des Ursins, est celle où le corps du maréchal de Montmorency fut inhumé le 30 octobre 1632 après avoir été décapité à Toulouse par ordre du cardinal de Richelieu.

Deux escaliers de pierre conduisent de l'église aux cryptes qui furent reconstruites au XIIe siècle dans le style roman auvergnat sur le tombeau qui, depuis le IIIe, renfermait le corps de saint Saturnin.

Saccagées le 11 octobre 1794, en même temps que l'église, elles restèrent abandonnées et ne furent rétablies avec leurs chapelles qu'en 1853,

Le monument, qui a été complètement remis dans son état primitif par Viollet-le-Duc, est construit en briques avec des chaînes et des claveaux de pierre, et offre une interprétation sculpturale très délicate dans les feuillages, les animaux et les personnages qui ornent ses chapiteaux; mais la façade occidentale avec sa porte géminée, sa grande rosace et les deux tours inachevées qui la flanquent en encadrant une sorte de narthex, est peu remarquable.

Des portes jumelles donnent accès à chacun des bras du transept; celle de droite, dite de Miégeville, est précédée du portail élevé par Bachelier au XVIe siècle, et son tympan est décoré d'un *Christ dans sa gloire* et des douze apôtres, tandis que la parabole du mauvais riche se déploie sur les chapiteaux de la porte méridionale, au-dessus de la place réservée aux mendiants, afin d'inciter les riches à faire la charité.

Vu de l'abside, l'édifice offre un aspect grandiose et harmonieux avec sa couronne de chapelles qui paraît former un soubassement à la tour centrale bâtie en pierre et en briques à la fin du XIIIe siècle. Composée de cinq galeries hexagonales superposées, dont trois sont percées de fenêtres cintrées ornées d'archivoltes à boudins et deux d'ouvertures en forme de mitres, cette tour est couronnée d'une flèche entourée de clochetons qui porte la croix à 65 mètres du sol.

TROYES

L'ÉGLISE collégiale de Saint-Urbain, que Viollet-le-Duc considère comme le chef-d'œuvre d'un homme de génie, pour la conception et l'entente des détails, a été commencée aux frais d'un enfant de Troyes.

En 1264, le cardinal Jacques Pantaléon, fils d'un modeste savetier de la cité, ayant été élu pape sous le nom d'Urbain IV, résolut de faire construire sur l'emplacement de la maison de son père une superbe église pour remercier Dieu de la grâce qu'il lui avait accordée.

A cet effet, il acheta aux religieuses de Notre-Dame-aux-Nonnains (1) l'ancienne demeure paternelle, la place et les maisons voisines, puis donna pour la construction de l'édifice et la fondation des prébendes, 10.000 marcs d'argent fin, valant 3.600.000 fr. de notre monnaie qui furent régulièrement encaissés

(1) L'abbé LALORE, documents sur l'abbaye de Notre-Dame-aux-Nonnains dans les *Mémoires académiques de l'Aube*, t. XXXVIII, p. 115 (1874).

le 12 septembre 1264 par le chanoine Jean Garsie et par Thibaud d'Acenay [1].

La mort soudaine d'Urbain IV, survenue le 4 octobre 1262, n'arrêta pas les travaux qui furent continués par son neveu, le cardinal Ancher, originaire de Troyes.

Quatre ans après, le chœur était achevé et le pape Clément IV, successeur d'Urbain, envoyait l'archevêque de Tyr pour consacrer l'église à saint Urbain; mais l'abbesse de Notre-Dame et ses religieuses prétendirent maintenir leur droit de propriété sur l'emplacement de l'église et résolurent d'empêcher cette bénédiction.

Accompagnées de leurs partisans armés, elles arrachèrent les portes de la collégiale, renversèrent et démolirent l'autel, souffletèrent et accablèrent d'injures le légat qui présidait la cérémonie, puis enlevèrent les cordages, les bois et les outils des ouvriers et se portèrent aux plus furieux excès.

Citées devant un tribunal ecclésiastique présidé par un chanoine de Besançon, ces religieuses y furent excommuniées, et leur audace fut ensuite flétrie par une bulle que le pape Clément IV lança contre le monastère; quelque temps après, l'abbesse et les religieuses ayant témoigné le plus grand repentir de leur acte, l'excommunication contre elles fut levée.

La construction subit alors un temps d'arrêt et, en 1291, le pape Nicolas IV, par une bulle, accorda

(1) L'abbé Lalore, *Collections des principaux cartulaires du diocèse de Troyes*, t. V, p. 249, pièce 50.

Troyes. — Église collégiale Saint-Urbain, XIIIe et XIVe siècles.

quarante jours d'indulgences à tous les fidèles des diocèses de Langres et de Troyes qui, durant l'espace de cinq années, donneraient et élargiraient de leurs biens pour parfaire l'église de Saint-Urbain.

En 1389, à la suite de nouveaux travaux, l'évêque de Troyes, Pierre d'Arciers, en fit une nouvelle consécration.

Dans une étude très documentée sur cet édifice, M. Lefèvre-Pontalis déclare : « Qu'il faut attribuer le tracé du plan, ainsi que la construction du chœur et du transept de l'église, à Jean Langlois, ancien maître de l'œuvre en 1267; c'est lui, dit-il, qui a conçu le plan et l'élévation de ce chef-d'œuvre de l'architecture gothique et qui fut le véritable précurseur du style élancé du XIVe siècle et le créateur du type le plus élégant des travées à claire-voie, car aucune église antérieure ne lui a servi de modèle (1). »

A l'intérieur, l'édifice, qui mesure 45 mètres de longueur sur 25 de large, est composé de trois nefs, de transepts qui n'excèdent pas la largeur de l'édifice et d'une abside.

« L'aspect de ce transept, dit Viollet-le-Duc (2), est saisissant; l'architecte a su éviter la pauvreté de ces revêts de murs à pignons éclairés ordinairement par des roses au-dessus de murs pleins, percés seulement de portes au rez-de-chaussée. »

Les basses nefs sont terminées par des chapelles

(1) Lefèvre-Pontalis, *Jean Langlois, architecte de l'église Saint-Urbain de Troyes*, p. 14.

(2) Viollet-le-Duc, *Dictionnaire de l'architecture.*

décorées de piscines à ogives trilobées d'une savante exécution et d'une excessive légèreté; celle de droite est formée de deux ogives trilobées soutenues par un pilier isolé et renferme un groupe de guerriers défendant une forteresse.

Celle de gauche, appelée piscine du pape Urbain IV, le représente en habits pontificaux tenant dans ses mains le modèle du chœur de l'église, tandis que le cardinal Ancher présente la nef et qu'entre les deux pignons, le Christ, assis sur son trône, pose une couronne sur la tête de la Vierge.

Malgré l'abandon dont elle a souffert, l'église possède encore quelques vitraux des XIIIe, XIVe et XVe siècles, attribués à Jean de Damery, Jacquemin et Guyot Brisetout, artistes renommés de l'école de Troyes; le plus remarquable est celui qui a été offert par le chapitre et dont la bordure est formée de ses armes; il représente le Christ en croix, la Vierge et saint Jean et dans la rose du sommet : Jésus-Christ dans sa gloire.

Des nombreuses pierres tumulaires gravées ou incrustées de marbre qui pavaient autrefois l'église, très peu sont parvenues jusqu'à nous, et seule, celle du doyen du chapitre, Renaud du Colombier, mort en 1336, offre un grand intérêt pour l'art.

La façade principale, bien que restée inachevée est ornée de sculptures traitées avec une rare habileté; le portail, élevé jusqu'à la hauteur des basses voûtes, est flanqué de contreforts entre lesquels sont ouvertes les portes qui correspondent aux trois nefs; celle du

milieu, plus grande que les deux autres, est peuplée de sujets satiriques et de scènes se rapportant à la fin du monde. Une suite de petites figures drapées représentant les morts sortant de leurs tombeaux à l'appel du Souverain Juge occupe la frise dans toute sa longueur, tandis qu'au-dessus de l'entablement, Jésus-Christ ayant à sa droite la Vierge et à sa gauche saint Jean procède au Jugement dernier.

Les portails latéraux situés aux extrémités des transepts sont précédés d'un porche d'une grande légèreté et surmonté de deux grandes fenêtres divisées en trois ogives trilobées.

Au trumeau de la porte latérale nord est encastré un bas-relief attribué à François Gentil : sur un sarcophage soutenu par deux consoles ornées de têtes de lions, une femme couchée enveloppée d'un linceul appuie la tête sur la main gauche tandis que la droite tombe sur le bord du tombeau. Au-dessous est gravé en latin, avec la date de 1570, ce verset de Job : *laissez-moi reposer un peu jusqu'à ce que vienne le jour désiré.*

Le clocher qui surmontait la croix des transepts a été démoli en 1761, après avoir été plusieurs fois frappé par la foudre, et le peu qu'il en reste aujourd'hui ne répond pas aux beautés du monument.

La construction de l'abside a été admirablement conçue; « il semble, dit Viollet-le-Duc, que l'architecte de ce charmant édifice ait cherché dans la disposition de l'appareil de ses constructions à économiser autant que faire se peut la pierre de taille ».

La claire-voie de chaque travée est d'une excessive légèreté : formée d'arcatures trilobées, surmontées de grands trèfles, elle constitue l'une des œuvres les plus prodigieuses du moyen âge, et les gargouilles placées près de la toiture pour servir à l'écoulement des eaux peuvent, elles aussi, être prises comme modèle pour leur caractère vraiment artistique et leur diversité.

VENDOME

La puissante abbaye féodale fondée par Geoffroy Martel, comte d'Anjou et par Agnès, comtesse de Nevers en 1033, abbaye à laquelle le pape Alexandre III avait accordé un privilège unique dans l'histoire de l'église en déclarant, par une bulle du 8 mai 1063, que ses abbés seraient par le fait même de leur élection cardinaux-prêtres de Saint-Prisce, sur le mont Aventin, fut supprimée, en 1790, à l'exception de son église dédiée à la Sainte-Trinité.

Construite au XIIe siècle sous l'illustre cardinal-abbé Geoffroy, alors que la plus grande prospérité régnait au monastère, elle était en partie ruinée à la fin du XVe, lorsque Louis de Crevent, 32e abbé, conçut le projet de la faire restaurer et compléter; dans une assemblée générale tenue le 18 juin 1492, le chapitre décida de faire achever la nef qu'Aymery de Condien avait commencée, et de faire bâtir un portail digne du grand édifice.

Les travaux de ce dernier furent aussitôt entrepris sous la direction d'un religieux de l'abbaye, le Père

VENDOME. — Portail de l'église de la Trinité, XIVe siècle.

de Jarnay, qui en dressa les plans, et la première pierre en fut posée par Marie de Luxembourg.

L'édifice forma alors un ensemble remarquable à l'extérieur, avec son beau clocher carré à flèche de pierre construit au XIIe siècle, et se distingua, à l'intérieur, par son transept, son chœur et ses chapelles absidiales toutes ornées de vitraux du XIIIe.

A cette richesse d'ornementation la Renaissance, en 1528, apporta son tribut en élevant autour du sanctuaire une belle clôture ajourée dont l'un des panneaux, décoré de larmes sculptées, est accompagné d'une inscription qui se rapporte aux larmes versées par le Christ sur le tombeau de Lazare; puis vint la Révolution qui détruisit une partie de toutes ces merveilles.

Le 28 avril 1790 l'église est choisie comme théâtre des élections, les commissaires dressent l'inventaire des châsses et objets précieux et Joseph-Philippe Barthélemy, curé de Saint-Lubin, en ayant été nommé par 43 voix sur 61 votants, curé constitutionnel, fait abattre peu après les murs qui s'élevaient dans le pourtour du chœur, entre les colonnes derrière les stalles, et vend celles-ci comme bois de chauffage au curé de Lunay qui fort heureusement les plaça dans son église.

Les événements se précipitent alors avec rapidité : sur l'ordre de Garnier de Saintes, les tombeaux, les mausolées et les statues sont brisés et brûlés, ainsi que tous les manuscrits; la croix avec ses fleurs de lis, fait place, au haut du clocher, au drapeau tricolore

VENDOME. — Abside de l'église de la Trinité, XIIe et XIIIe siècles.

surmonté du bonnet phrygien et, le 20 janvier 1794, la citoyenne Girard, amenée dans l'édifice sur un char, accompagnée d'un âne chargé de croix, de calices et d'ornements ecclésiastiques, prend place sur l'autel pour personnifier la déesse Raison.

Après avoir été utilisée pour les fêtes en l'honneur de l'Etre suprême, l'église est donnée par moitié en 1795 aux prêtres ayant prêté serment à la constitution civile du clergé et à ceux qui s'y étaient opposés; des ateliers y sont ensuite établis et, en 1816, bien qu'ayant été rendue officiellement au culte par le concordat de 1801, elle sert de lieu de détention aux prisonniers russes.

Enfin, en 1803, le clergé complète les actes de vandalisme en faisant supprimer le monument de la Sainte-Larme, chef-d'œuvre du XIe siècle, et la colonnade qui lui faisait face, et en 1829 le pilier de la grande porte et le tympan !

Depuis, grâce à la commission des monuments historiques, ces derniers ont été rétablis et les trente-deux stalles des XVe et XVIe siècles qui meublaient le chœur ont repris leur ancienne place en 1839.

Le monument est encore éclairé par quelques-uns des vitraux du XIIIe siècle qui ont survécu à la tourmente révolutionnaire et aux violents orages de 1807, 1818 et 1848 et possède un très curieux tableau, provenant de l'église Saint-Wladimir de Sébastopol, représentant la Vie du Christ en 28 compartiments.

A l'extérieur la belle façade flamboyante, œuvre d'une grande délicatesse et d'une grande richesse

d'ornementation, est précédée d'un clocher du XIIe siècle dont la flèche en pierre dresse son sommet à 80 mètres de hauteur.

« Cette admirable construction qui n'est surpassée, nous dit Viollet-le-Duc, que par celle du clocher vieux de la cathédrale de Chartres, a subi l'influence de deux styles : du style roman ancien né dans les provinces occidentales et du style qui se développait sur les bords de l'Oise et de la Seine dès le commencement du XIIe siècle... Dans la disposition de cette étrange construction, déjà très parfaite, l'on sent encore les tâtonnements d'artistes qui cherchent des moyens nouveaux et qui ne s'affranchissent pas entièrement des traditions antérieures. »

Composée de trois étages carrés et d'un étage octogonal flanqué aux angles de quatre clochetons ajourés, à toits coniques, cette tour, qui a été fortifiée en 1357 pour servir de beffroi, est surmontée d'une flèche légère.

VÉZELAY

Assise majestueusement à 300 mètres d'altitude sur le sommet d'une colline abrupte qui s'élève d'une vallée arrosée par la Cure, la magnifique basilique romane de Vézelay profile, au milieu de la montagne, son audacieuse silhouette.

Construite par les moines du monastère bénédictin fondé, vers 867 (1), par Ghérard de Roussillon, duc de Bourgogne, qui avait épousé Berthe, fille de Pépin roi d'Aquitaine et petite-fille de l'empereur Louis le Débonnaire, elle devint célèbre, quelques années après, grâce aux reliques de la benoîte Marie-Madeleine qu'un moine de l'abbaye, nommé Baidilon, aurait été voler, disent les chroniques, à Saint-Maximin, au diocèse d'Aix, pour les transporter dans son monastère.

Celui-ci qui jouissait déjà, depuis la mort de son fondateur, de droits et de prérogatives importants, devint, dès cette époque, le centre de grands

(1) *Gallia christiana*, t. IV, p. 466.

Vézelay. — Façade de la basilique de la Madeleine,
Style bourguignon du XIIIe siècle.

pèlerinages qui donnèrent lieu aux convoitises des évêques d'Autun pour les immenses richesses qu'ils apportaient à l'abbaye.

Ces prélats, qui ne possédaient aucun droit de suzeraineté sur les moines, revendiquèrent la suprématie du monastère et lancèrent un interdit contre le pèlerinage; mais les bénédictins, soutenus par le pape Pascal auquel ils avaient donné un quart d'intérêt dans cette entreprise, se maintinrent vis-à-vis d'eux dans une complète indépendance.

Au XIIe siècle, une lutte terrible qui dura près d'un siècle s'engagea entre les bourgeois de la ville, aidés des comtes de Nevers, et les moines du monastère : l'abbé Artaud, ayant dépensé des sommes énormes pour la construction de la nef, voulut augmenter les taxes et dîmes et contraindre les habitants à donner asile et à nourrir gratuitement les pèlerins qui venaient au tombeau de sainte Madeleine.

Dans sa chronique de l'abbaye, écrite en 1140, l'abbé Hugues de Poitiers nous dépeint les cruautés de la première révolte dans laquelle l'abbé Artaud fut massacré : 1.127 personnes, dit-il, périrent dans l'incendie qui détruisit une partie de la basilique et du monastère le 11 août 1120.

Ces violentes querelles, s'étant renouvelées en 1154, obligèrent le roi Louis VII le Jeune à venir à Vézelay pour y rétablir la paix.

L'abbaye était cependant à l'apogée de sa puissance et de sa renommée; sous le porche de sa majestueuse basilique, le 31 mars 1145, la voix élo-

VÉZELAY. — Intérieur du narthex, XIIe siècle.

quente de saint Bernard s'était fait entendre et avait décidé Conrad III et Louis VII à entreprendre la seconde croisade.

En 1190, Philippe-Auguste et Richard Cœur de Lion y recevaient la croix des mains de l'archevêque de Tyr; saint Louis y venait à son tour en 1267 et en 1270 pour offrir une châsse d'argent à sainte Madeleine. Mais, huit ans après sa dernière visite, le bruit se répandit dans le monde qu'on venait de découvrir à Saint-Maximin le véritable corps de la grande pécheresse.

Dès lors, la décadence de Vézelay se précipita; les pèlerins abandonnèrent le chemin de la basilique, on n'exposa même plus la châsse de la sainte et, en 1538, la sécularisation porta à l'abbaye un coup mortel qu'achevèrent les guerres de la Réforme et la Révolution, et seule la colossale basilique avec son cloître et la salle capitulaire nous sont restés comme témoin de sa grandeur passée.

Très endommagée par les calvinistes qui la pillèrent et démolirent la tour de gauche de son portail en 1569, elle fut encore saccagée à l'époque de la Révolution. Munis de marteaux et d'échelles, une bande de furieux brisa les bas-reliefs des tympans, supprima le jubé et, sur l'invitation du citoyen Maure, enleva de l'église tous les signes de la féodalité; ainsi délabrée, elle fut utilisée pour la célébration des fêtes en l'honneur de la Raison et de l'Être suprême.

Après le rétablissement du culte, l'édifice, que

quelques réparations peu importantes avaient consolidé, subit un nouveau désastre occasionné par la foudre qui tomba sur la tour et l'incendia, ainsi qu'une partie de la charpente, le 21 octobre 1819.

En 1835, ses murs étaient fendus et pourris par

VÉZELAY. — Le cloître et la salle capitulaire.

l'humidité, et la chute de la voûte devenait imminente; émus de son état de délabrement, des réclamations s'élevèrent de toutes parts pour sa conservation et, malgré les protestations que fit entendre dans la séance du 29 juin 1837 le député Salverte, pour s'opposer au vote d'un crédit de 80.000 francs

comme étant une somme beaucoup trop élevée pour un monument *aussi peu remarquable*, le Gouvernement chargeait Viollet-le-Duc de le restaurer complètement et de lui rendre son aspect primitif.

Grâce à ces restaurations, la France s'enorgueillit aujourd'hui de posséder cette somptueuse basilique qui est composée de trois parties distinctes par le style de leur construction : le narthex, la nef et le chœur.

La façade appartient par ses sculptures au style bourguignon du XIIIe siècle : très irrégulière depuis qu'elle a perdu, en 1569, l'une des deux tours qui l'encadraient, et, depuis 1819, la flèche octogonale de 25 mètres de hauteur qui couronnait les deux étages de celle existante; elle est percée de trois porches cintrés dont le principal est surmonté d'un tympan très mutilé, orné de la grande figure du Christ.

Au-dessus de cette décoration, s'élève le superbe pignon central; encadré par deux courbes qui constituent une ogive, il est percé d'une arcature à jour décorée de statues placées sur les piliers qui séparent les arcades, et porte au-dessus et au centre de ses fenêtres les statues du Christ couronné par deux anges, de la Vierge, de sainte Madeleine et celles de deux anges, toutes abritées par des niches trilobées.

Cette façade donne accès dans un grand atrium de 21 mètres de longueur, à trois travées, qui, suivant Mérimée et Viollet-le-Duc, aurait été ajouté au XIIe siècle à la construction primitive pour servir

de narthex ou d'église aux catéchumènes, et qui communique avec la nef par trois portes dont une, celle du milieu, à deux vantaux réunis sur un trumeau central, est une merveille « dont la décoration est

VÉZELAY. — Portail du narthex, XIIe siècle.

en parfaite harmonie avec la structure », nous dit Viollet-le-Duc; les sculptures du XIe siècle en sont extrêmement curieuses et celles des archivoltes constituent une décoration riche et puissante.

Les deux pieds-droits supportent de grandes figures d'apôtres en demi-relief, et le pilier central du trumeau la statue nimbée de saint Jean-Baptiste.

Au-dessus, dans les deux linteaux qui relient les pieds-droits, une magistrale composition qui se rapporte à la grande figure du tympan semble personnifier le *Christ recevant l'hommage de toutes les nations*, on y voit parmi de nombreuses scènes formées par des personnages de petites dimensions : des bergers conduisant un veau, une femme portant un pain, une autre un poisson, tandis que d'autres scènes, comme celles des guerriers combattant; de la famille en train de se quereller; du petit homme montant à cheval au moyen d'une échelle, personnifieraient la discorde, l'orgueil, et que les hommes aux oreilles larges comme des

VÉZELAY. — Chapiteau d'une colonne de collatéral de droite.

vans (*vannosas aures*) symboliseraient la calomnie.

Une statue de 3 m. 20 de hauteur occupe le centre du tympan. Cette figure colossale et d'une grande majesté nous montre, de face, le Christ assis ayant les jambes tournées de trois quarts. La tête, beaucoup trop petite, est entourée d'un nimbe crucifère qui dépasse le sommet du tympan et le corps est vêtu d'une robe formée de petits plis parallèles qui laisse voir la nudité des pieds.

Vézelay. — Chapiteau de la sixième colonne du collatéral de droite représentant le démon de l'impudicité appelant à son aide la musique profane pour achever de perdre une âme.

Groupés autour de lui, les apôtres semblent protégés par ses mains démesurément grandes qui

s'échappent de son peplum calamistré, comme pour les bénir et leur envoyer son Saint-Esprit.

Au-dessus de ce tympan, trois archivoltes forment des courbes somptueuses; la première, divisée en huit caissons de 85 centimètres de hauteur, mais de largeurs différentes, représente des scènes inspirées par l'imagination des artistes : les unes nous montrent des personnages vêtus à l'antique ou à la mode du jour, des guerriers au repos, un chasseur, un roi; d'autres des hommes à tête de chien et des monstres aux formes humaines.

La seconde voussure comprend 29 médaillons formés par des circonférences de 44 centimètres de diamètre, composés des signes du Zodiaque alternant avec les travaux des champs et la culture de la vigne.

Enfin, dans la voussure supérieure, un méandre entoure cette magistrale composition.

Dès que l'on a franchi cette porte centrale, les regards se perdent à travers la longue suite d'arcades qui supportent le vaisseau grandiose de la vaste nef romane de 62 mètres de longueur sur 20 de haut, construite par l'abbé Artaud de 1011 à 1050, et qui est séparée des collatéraux par deux séries de onze piliers trapus contournés sur chacune de leurs faces d'une colonne engagée, dont les chapiteaux historiés offrent une variété de scènes que l'on ne retrouve nulle part.

Dans celles-ci, le choix des sujets est surtout fait pour frapper l'imagination; tandis que les unes expri-

ment les souffrances des réprouvés et les supplices endurées par les pécheurs, d'autres nous montrent Samuel égorgeant Agar, des monstres hideux, des têtes grimaçantes et la joie des démons dans différentes scènes de la tentation.

VÉZELAY. — Chapiteau du deuxième pilier (côté droit de la nef) représentant le supplice d'une femme ayant succombé à l'impudicité.

Le chœur, de 37 mètres de longueur, qui a été reconstruit dans le style ogival primitif par l'abbé Hugues, de 1198 à 1206, est séparé des collatéraux par dix colonnes monolithes de grosseur inégale, et l'édifice, dont le plan forme une croix latine de 23 m. 20 de largeur aux nefs et de 28 m. 20 aux transepts, possède encore la crypte qui fut construite sous le chœur en même temps que la nef, et

dont la voûte est soutenue par douze colonnes à chapiteaux en cône renversé dont plusieurs sont dépourvus d'ornements.

VIRE

Au milieu des maisons pittoresques et moyenageuses qui peuplent le plateau sur lequel est bâtie la ville, l'église Notre-Dame dresse son imposante silhouette : son ensemble extérieur, qui forme une croix latine, est précédé d'une sévère façade, percée d'une porte ogivale d'une grande simplicité, surmontée de deux petites fenêtres de même style, d'une rosace et d'un pignon aigu flanqué, à droite, d'une petite tour carrée terminée par une flèche octogonale et accompagnée, de chaque côté, par le mur qui ferme les basses nefs.

Une balustrade ajourée surmonte les murs du vaisseau principal, des transepts et de la tour carrée, composée d'un étage, percé sur chacune de ses faces de fenêtres ogivales, qui s'élève au-dessus du croisillon et qui, au temps des guerres anglaises et des discordes religieuses, servait de tour de guet.

A l'intérieur, la nef principale, flanquée de collatéraux percés de fenêtres à meneaux du style flam-

boyant, est complétée par un chœur et par une abside décorés de peintures polychromes et renferme de curieux chapiteaux romans du XIIe siècle, quelques belles statues en bois de la Renaissance et un maître-autel en bronze doré.

Mais la construction offre une réunion de tous les styles : la nef, ainsi que la tour carrée élevée sur la croisée du transept, appartiennent au XIIIe siècle; le grand portail au XIVe; le chœur et l'abside au XVe et la petite porte de la Poissonnerie à la Renaissance.

Si l'unité est aussi disparate dans cet édifice, celui-ci le doit à la lenteur avec laquelle il a été construit et aux guerres et calamités qui désolèrent la contrée.

Après avoir résisté à l'armée anglaise, Vire, qui n'avait pu échapper aux conséquences d'Azincourt, tomba en son pouvoir le 31 juillet 1417 et ne recouvra son indépendance que le 26 août 1450; pour commémorer le souvenir de son heureuse délivrance, le roi Charles VII établit, en l'église Notre-Dame, une procession solennelle qui se perpétua jusqu'à la Révolution; sous le nom de *Procession des Anglais*, elle parcourait, *à rebours*, la route que les ennemis avaient suivie en partant.

L'église perdit son magnifique trésor en 1562, lors des discordes religieuses, puis fut de nouveau saccagée le premier jour de septembre 1589, au cours d'une nouvelle sédition qui éclata dans la cité.

Après cette dévastation, elle resta abandonnée pendant plusieurs années, mais dès sa réouverture

Vire. — Église Notre-Dame, xiiie, xive et xve siècles

elle recouvrait son éclat des anciens jours et, le 28 janvier 1589, l'archidiacre de Bayeux venait y recevoir « le serment des gens d'église pour la foi promise au roi Henri III [1] ».

L'édifice qui, au cours des siècles, avait éprouvé tant de vicissitudes, fut épargné par la Révolution, et depuis a été l'objet de grandes restaurations de a part de la ville et de l'Etat.

(1) Compte du trésorier de N.-Dame, Manuscrit Polinières.

TABLE DES MATIÈRES

Préface de M. Denys Cochin..... VII
Avant-propos..... XI
Abbeville (Somme). — Collégiale Saint-Wulfranc..... 1
Aire-sur-la-Lys (Pas-de-Calais). — Collégiale Saint-Pierre... 11
Airvault (Deux-Sèvres). — Collégiale Saint-Pierre..... 15
Alençon (Orne). — Église Notre-Dame. 19
Andely (Le Grand) (Eure). — Collégiale Notre-Dame..... 23
Andely (Le Petit) (Eure). — Église Saint-Sauveur..... 27
Auxerre (Yonne). — Église Saint-Eusèbe. 30
Avallon (Côte-d'Or). — Collégiale Saint-Lazare..... 33
Avenières (Mayenne). — Basilique Notre-Dame..... 37
Avioth (Meuse). — Basilique Notre-Dame. 41
Bar-le-Duc (Meuse). — Collégiale Saint-Pierre..... 46
Bar-sur-Aube (Aube). — Collégiale de Saint-Maclou..... 51
Béziers (Hérault). — Collégiale de Saint-Aphrodise..... 53
Bourg (Ain). — Église Notre-Dame..... 56
Braisne-sur-Vesle (Aisne). — Église royale de Saint-Yved..... 62
Brou (Ain). — Église de Saint-Nicolas-de-Tolentin..... 68
Caen (Calvados). — Église Saint-Étienne (ancienne abbatiale de l'abbaye aux hommes)..... 83
— Église de la Trinité (ancienne

abbatiale de l'abbaye aux dames) 88
— Église Saint-Pierre 94
CARNAC (Morbihan). — Église Saint-Cornely. 98
CHAUMONT (Haute-Marne). — Église St-Jean-Baptiste..... 100
CLAMECY (Nièvre). — Église Saint-Martin. 106
CLERMONT-FERRAND (Puy-de-Dôme). — Église Notre-Dame-du-Port..... 109
CLÉRY-SUR-LOIRE (Loiret). — Collégiale Notre-Dame..... 114
CONQUES (Aveyron). — Collégiale et abbatiale de Sainte-Foy.. 119
DIJON (Côte-d'Or). — Église Notre-Dame..... 129
— Église Saint-Michel..... 134
EU (Seine-Inférieure). Église collégiale St-Laurent..... 136
EVRON (Mayenne). — Église abbatiale Notre-Dame..... 139
FALAISE (Calvados). — Église Saint-Gervais. 145
FÉCAMP (Seine-Inférieure). — Église de la Trinité..... 148
FIGEAC (Lot). — Église abbatiale de Saint-Sauveur..... 152
FOLGOET (Finistère). — Collégiale Notre-Dame..... 154
GUIMILIAU (Finistère). Église du XVIe siècle. 158
GUINGAMP (Côtes-du-Nord). — Église Notre-Dame-de-Bon-Secours..... 164
ISSOIRE (Puy-de-Dôme). — Église St-Paul..... 167
LA CHAISE-DIEU (Hte-Loire). — Collégiale et abbatiale du XIVe siècle..... 170
LAON (Aisne). — Église Saint-Martin..... 177
LE FAOUET (Côtes-du-Nord). — Église St-Fiacre..... 180
LE MANS (Sarthe). — Église Notre-Dame-de-la-Couture..... 183
— Église Saint-Julien-du-Pré..... 186
LÉPINE (Marne). — Basilique Notre-Dame-de l'Épine..... 188
LOCHES (Indre-et-Loire). — Collégiale de Saint-Ours..... 194
LUZ-SAINT-SAUVEUR (Hautes-Pyrénées).— Église des Templiers. 199
LYON (Rhône). — Église Saint-Martin-d'Ainay..... 202
MAURIAC (Cantal). — Église Notre-Dame-des-Miracles..... 205
MOISSAC (Tarn-et-Garonne). — Abbatiale Saint-Pierre..... 209
MONTDIDIER (Somme). — Église Saint-Pierre 217
NEUVY-SAINT-SÉPULCRE (Indre). — Église

du Saint-Sépulcre.. 221
NEVERS (Nièvre). — Église Saint-Étienne. 224
NIORT (Deux-Sèvres). — Église Notre-Dame..... 228
PARIS (Seine). — La Sainte-Chapelle. 232
— Saint-Étienne-du-Mont..... 244
— Saint-Eustache.... 253
— Abbatiale de Saint-Germain-des-Prés..... 261
— Collégiale de Saint-Germain l'Auxerrois..... 268
— Saint-Julien-le-Pauvre..... 276
— Saint-Nicolas-des-Champs..... 280
— Abbatiale Saint-Pierre-de-Montmartre..... 286
— Saint-Séverin..... 290
POITIERS (Vienne). — Basilique de Ste-Radegonde..... 295
— Église Notre-Dame-la-Grande 298
REDON (Ille-et-Vilaine). — Église St-Sauveur..... 302
REIMS (Marne). — Basilique Saint-Remy.. 305
ROFFIAC (Cantal). — Église du XIIe siècle. 312
ROUEN (Seine-Inférieure). — Abbatiale de Saint-Ouen..... 315
— Collégiale Saint-Maclou..... 322
ROYE (Somme). — Église Saint-Pierre.. 327
RUE (Somme). — Chapelle du Saint-Esprit..... 332
SAINT-DENIS (Seine). — Basilique de Saint-Denis..... 337
SAINT-GERMER-DE-FLY (Oise). — Abbatiale et Sainte-Chapelle.. 362
SAINT-GILLES (Gard). — Collégiale de Saint-Gilles..... 366
SAINT-JEAN-DU-DOIGT. (Finistère). — Église Saint-Jean-Baptiste. 372
SAINT-LO (Manche). — Église Notre-Dame. 378
SAINT-LOUP-DU-NAUD (Seine-et-Marne). — Église..... 383
SAINTES MARIES-DE-LA MER (Bouches-du-Rhône). — Église des Saintes-Maries.. 385
SAINT-MAXIMIN (Var). — Église abbatiale. 392
SAINT-NECTAIRE (Puy-de-Dôme). — Église du XIe siècle..... 397
SAINT-PÈRE-SOUS-VÉZELAY (Yonne). — Église Saint-Pierre. 401
SAINT-QUENTIN (Aisne) — Basilique de Saint-Quentin..... 406
SAINT-RIQUIER (Somme). — Abbatiale de Saint-Riquier..... 411
SAINT-THÉGONNEC (Finistère). — Église St-Thégonnec..... 418
SAUMUR (Maine-et-Loire). — Église No-

tre-Dame-de-Nantilly..... 421
SOUVIGNY (Allier). — Abbatiale du XIIe siècle..... 423
TARASCON (Bouches-du-Rhône). — Église Sainte-Marthe..... 429
TOULOUSE (Haute-Garonne). — Basilique Saint-Sernin..... 433
TROYES (Aube). — Collégiale Saint-Urbain. 439
VENDOME (Loir-et-Cher). — Abbatiale de la Trinité..... 446
VÉZELAY (Yonne). — Basilique de la Madeleine..... 452
VIRE (Calvados). — Église Notre-Dame. 465

TABLE DES GRAVURES

Plan d'une basilique antique..... XII
Plan d'une église cruciforme..... XIII
Fenêtres romanes..... XIII
Ogive..... XV
Arcs-boutants..... XVII
Plan de la cathédrale d'Amiens..... XVIII
Plan de l'abside de la cathédrale du Mans. XIX
Fenêtre du style flamboyant..... XXI
ABBEVILLE. — Portail de l'église collégiale Saint-Wulfranc, édifié de 1488 à 1539.. 3
AIRE-SUR-LA-LYS. — Église collégiale commencée en 1494 dans le style ogival..... 13
AIRVAULT. — Ensemble de l'édifice construit de 1015 à 1100, sur les plans de l'abbé Pierre de Saine-Fontaine..... 17
ALENÇON. — Église Notre-Dame, portail du XVIe siècle..... 21
ANDELY (le Grand). — Vue d'ensemble de l'église du grand Andely XIIe siècle..... 25
ANDELY (le Petit). — Abside de l'église Saint-Sauveur, terminée au XIIIe siècle. 29
AUXERRE. — Vue de l'église Saint-Eusèbe, avec sa tour du XIIe siècle..... 31
AVALLON. — Portail de l'église Saint-Lazare, style roman-bourguignon, du XIIe siècle..... 35
AVENIÈRES. — Abside de la basilique d'Avenières, près de Laval. 39
AVIOTH. — Chapelle de la Recevresse, chef-d'œuvre architectonique du XVIe siècle. 43
BAR-LE-DUC. — Collégiale St-Pierre,

édifiée au XIVe siècle..... 47
— Tombeau de René de Châlons, par Ligier-Richer, 1545..... 49
BAR-SUR-AUBE. — Clocher de l'église collégiale Saint-Maclou, XIIIe siècle..... 52
BOURG. — Portail de l'église Notre-Dame, XVIe et XVIIe siècles. 58
BRAISNE-SUR-VESLE. — Vue d'ensemble de l'église Saint-Yved, XIIe siècle..... 65
BROU. — Vue d'ensemble de l'église de Saint-Nicolas-de-Tolentin, XVIe siècle..... 69
— Le jubé..... 71
— Mausolée de Philibert le Beau.... 73
— Mausolée de Marguerite d'Autriche..... 75
— Les stalles du chœur, œuvre de Terrasson, maître menuisier à Lyon..... 77
— La correction maritale (dessous de l'une des stalles) 80
CAEN. — Abside de l'église St-Étienne, ancienne Abbaye aux Hommes, XIe siècle..... 85
— Vue d'ensemble de l'église de la Trinité, ancienne Abbaye aux Dames, XIe siècle. 89
— Abside de l'église St-Pierre, chef-d'œuvre de la Renaissance, construit en 1521, par l'architecte caennais Hector Sohier..... 92
— Église St-Pierre, vue intérieure du chœur..... 95
CARNAC. — Porche de l'église, XVIIe siècle.. 99
CHAUMONT. — Porche et façade latérale de l'église Saint-Jean-Baptiste, XIIe et XIVe siècles..... 101
— L'arbre de Jessé dans l'église St-Jean-Baptiste... 103
CLAMECY. — Portail édifié en 1515, sur les plans de l'architecte Cuvé 107
— Sommet de la tour du clocher de l'église Saint-Martin..... 108
CLERMONT-FERRAND.— Abside de l'église Notre-Dame-du-Port, XIe siècle..... 111
CLÉRY. — Portail de l'église collégiale Notre-Dame, XVe siècle 117
CONQUES. — Célèbre bas-relief du portail de Conques, représentant le Jugement der-

nier, XIe siècle. 121
— Reliquaire de Pépin d'Aquitaine. 125
— Falot de saint Vincent..... 126
— A., dit de Charlemagne..... 127
DIJON. — Ensemble de l'église Notre-Dame, XIIIe siècle..... 131
— Église Saint-Michel, portail commencé au XVIe siècle, terminé au XVIIe... 133
EU. — Abside de l'église collégiale Saint-Laurent, édifié au XIIe siècle, terminé au XVe..... 137
EVRON. — Tour de la façade et portail du transept, construit au XIVe siècle..... 141
FALAISE. — Église St-Gervais..... 147
FÉCAMP. — Abside de l'église de la Sainte-Trinité..... 149
FIGEAC. — Église Saint-Sauveur, construite au XIe siècle, remaniée aux XIVe et XVIIe siècles..... 153
FOLGOET. — Façade de la collégiale commencée en 1365, terminée en 1419..... 157
GUIMILIAU. — Portail de l'église, XVIe siècle..... 160
— Baptistère, construit en 1675... 161
— Calvaire érigé de 1581 à 1588.... 162
GUINGAMP. — Portail de l'église Notre-Dame-de-Bon-Secours, XIIe et XIIIe siècles.. 165
ISSOIRE. — Abside de l'église Saint-Paul, architecture romane auvergnate du XIe siècle..... 168
LA CHAISE-DIEU. — Portail de l'église collégiale édifié au XIVe siècle.. 171
— Jubé du XVe siècle dans l'église collégiale..... 173
— Buffet d'orgue, cariatides attribuées à Coysevox..... 176
LAON. — Vue d'ensemble de l'église Saint-Martin, édifiée aux XIIe, XIIIe et XIVe siècles..... 179
LE FAOUET. — Église de Saint-Fiacre, jubé en bois sculpté au début du XIVe siècle... 181
LE MANS. — Portail de l'église Notre-Dame-de-la-Couture, XIVe siècle. 185
— Portail de l'église Saint-Julien-du-Pré, édifié au XIe siècle, remaniée au XIVe..... 187
LÉPINE. — Église N.-D.-de-l'Épine, portail édifié de 1419 à 1429..... 189

— Le puits de la Vierge..... 191
LOCHES. — Portail de la collégiale de Saint-Ours, architecture romane, XIIe siècle.. 195
LUZ-SAINT-SAUVEUR.— Portail de l'église des Templiers, architecture militaire du XIIe siècle..... 201
LYON. — Portail de l'église Saint-Martin-d'Ainay, construite au VIe siècle, remaniée aux XIe et XIIe siècles..... 203
MAURIAC. — Vue d'ensemble de l'église Notre-Dame-des-Miracles..... 207
MOISSAC. — Le cloître du style ogival, construit de 1085 à 1115..... 211
— Chapiteau du cloître, XIIe siècle.. 213
— Portail de l'église Saint-Pierre, XIIe siècle..... 215
MONTDIDIER. — Portail de l'église Saint-Pierre..... 219
NEUVY-SAINT-SÉPULCRE. — Édifice de forme circulaire, XIe siècle..... 223
NEVERS. — Portail de l'église Saint-Étienne construit de 1063 à 1097..... 225
NIORT. — Flèche de l'église Notre-Dame, style ogival, XVe siècle..... 229
PARIS. — La Sainte-Chapelle..... 233
— La Sainte-Chapelle, intérieur de la chapelle basse... 237
— Portail de Saint-Étienne-du-Mont, élevé en 1610..... 247
— Abside de l'église Saint-Eustache.. 255
— Bénitier dans l'église Saint-Eustache..... 257
— Tour de l'église abbatiale de Saint-Germain-des-Prés VIe siècle..... 263
— Porche de l'église Saint-Germain-l'Auxerrois, érigé de 1431 à 1436.. 269
— Église Saint-Julien-le-Pauvre, XIIe siècle..... 277
— Chapiteau du XIIe siècle dans l'église Saint-Julien-le-Pauvre. . 279
— Façade de l'église Saint-Nicolas-des-Champs..... 283
— Abside de l'église Saint-Pierre-de-Montmartre, XIIe siècle..... 287
— Portail de l'église Saint-Séverin, XIVe siècle..... 293
POITIERS. — Portail de la basilique Ste-Radegonde, XIIe siècle..... 297

— Notre-Dame-la-Grande, XIIe siècle..... 299
REDON. — Église Saint-Sauveur..... 303
REIMS. — Portail de la basilique Saint-Remy, XIIe siècle..... 307
— Tombeau de saint Remy, érigé en 1857..... 309
ROFFIAC. — Vue de l'église et de la tour du château, XIIe siècle..... 313
ROUEN. — Église abbatiale de Saint-Ouen, XIVe siècle..... 317
— Portail de la collégiale Saint-Maclou, XVe siècle. 325
ROYE. — Portail de l'église Saint-Pierre, XIIIe siècle..... 329
RUE. — Portail de la chapelle du Saint-Esprit..... 333
SAINT-DENIS. — Façade de la basilique, XIIe siècle. 339
— Basilique de Saint-Denis, les stalles sculptées en 1509 345
— Crypte de la basilique, XIIe siècle. 347
— Tombeau de Louis XII et d'Anne de Bretagne, érigé de 1517 à 1532..... 353
— Statue en bois, Vierge polychrome du XIVe siècle, chapiteau du VIe..... 355
SAINT-GERMER. — Façade de l'église abbatiale..... 363
— Église abbatiale et la Sainte-Chapelle, construite vers 1250..... 364
SAINT-GILLES. — Portail de l'église collégiale, XIIe siècle.... 369
SAINT-JEAN-DU-DOIGT. — Portique entourant le cimetière et flèche de l'église, XVe siècle..... 374
— Trésor de l'église, le grand calice.. 375
— Trésor de l'église, croix processionnelle..... 377
SAINT-LO. — Église Notre-Dame, XIIIe et XIVe siècles..... 380
SAINT-LOUP-DU-NAUD. — Porche et clocher de l'église, XIIe siècle. 383
SAINTES-MARIES-DE-LA MER. — Abside de l'église, XIe siècle... 387
SAINT-MAXIMIN. — Vue d'ensemble de l'église, XIIIe et XIVe siècles..... 395
SAINT-NECTAIRE. — Église du style roman auvergnat, XIe siècle..... 399
SAINT-PERE-SOUS-VEZELAY. — Façade de l'église Saint-

Pierre, XIIIe siècle..... 403
— Intérieur du narthex..... 405
SAINT-QUENTIN. — Vue d'ensemble de la basilique, XIIIe, XIVe et XVe siècles..... 409
SAINT-RIQUIER. — Abbatiale de Saint-Riquier, commencée en 1476..... 413
SAINT-THÉGONNEC. — Église du XVIIe siècle..... 419
SOUVIGNY. — Église abbatiale du XIIe siècle, remaniée complètement au XVe..... 425
TARASCON. — Église Sainte-Marthe, portail du XIIe siècle... 431
TOULOUSE. — Basilique de Saint-Sernin, XIe siècle..... 435
TROYES. — Église collégiale Saint-Urbain, XIIIe et XIVe siècles. 441
VENDOME. — Portail de l'église abbatiale de la Trinité, XIVe siècle..... 447
— Abside de l'église abbatiale de la Trinité, XIIe et XIIIe siècles.... 449
VEZELAY. — Façade de la basilique de la Madeleine, style bourguignon du XIIIe siècle..... 453
— Intérieur du narthex, XIIe siècle. 455
— Le cloître et la salle capitulaire. 457
— Portail du Narthex, XIIe siècle. 459
— Chapiteau d'une colonne du collatéral de droite... 460
— Chapiteau de la sixième colonne du collatéral de droite représentant le démon de l'impudicité appelant à son aide la musique profane pour achever de perdre une âme..... 461
— Chapiteau du deuxième pilier, côté droit de la nef représentant le supplice d'une femme ayant succombé à l'impudicité..... 463
VIRE. — Église Notre-Dame, XIIIe, XIVe et XVe siècles..... 467

INDEX BIBLIOGRAPHIQUE

Album de Villard de Honnecourt, publié par Lassus Paris 1854.

ALLAIS, *Rouen pittoresque*, 1886.

Annales archéologiques.

ANTHYMNE-SAINT-PAUL, *Histoire monumentale de la France*, Paris 1888.

Notice archéologique sur Saint-Sernin de Toulouse, 1900.

ARNAULT (Ch.), *Monuments religieux, civils et militaires du département des Deux-Sèvres.*

Archives des monuments historiques.

Archives de la ville de Saint-Maximin.

AUBER (L'abbé), *Histoire et théorie du symbolisme religieux*, Paris 1871, 3 vol. in-8°.

BARBIER DE MONTAULT (Mgr), *Traité d'iconographie chrétienne*, Paris 1890, 2 vol. in-8°.

BARDET (L'abbé), *L'Eglise collégiale du château de Loches*, 1862.

BAUX (J.), *Notice historique sur l'église collégiale et paroissiale Notre-Dame de Bourg*, 1849. — *Histoire de l'église de Brou*, 1855.

BASTARD (Cte de), *Etudes de symbolique chrétienne*, Paris 1861.

BEAUCAMP (Abbé), *Mémoire sur l'église royale de Saint-Yved de Braisne*, Soissons 1825.

BÉDIER, *Les Fabliaux*, Paris 1893.

BELLOT-HERMENT, *Histoire de la ville de Bar-le-Duc.*
BOUILLET (A.), *Saint-Sernin de Toulouse.*
BOUILLET (A.), *L'Église et le trésor de Conques.*
BOUTARIC, *Vincent de Beauvais et la connaissance de l'antiquité au XIIIe siècle,* dans la revue des questions historiques, t. XVII.
BROSSARD DE RUVILLE, *Histoire de la ville des Andelys,* 1864.
BODIN, *Recherches historiques sur la ville de Saumur, ses monuments et ceux de son arrondissement,* 1849.
CAILLETTE, *Mémoires pour servir à l'histoire ecclésiastique, civile et militaire de la province de Vermandois,* Cambrai 1777.
CAHIER et MARTIN, *Mélanges d'archéologie, d'histoire et de littérature,* Paris 1847-56, 4 vol. in-fol.
CARLIER, *Histoire du duché de Valois.*
CHALVET (DE) ROCHEMONTEIX (DE), *Les Églises romanes de la Haute-Auvergne,* Paris 1902.
CHAMPFLEURY, *Histoire de la caricature au moyen âge,* Paris 1876.
CHATEAUBRIAND, *Le Génie du christianisme. — Congrès archéologique de France.*
CORBLET, *Hagiographie du diocèse d'Amiens,* Paris-Amiens, 1868-75, 5 vol. in-8°.
DARCEL, *Trésor de Conques,* 1861.
DELIGNIERES (Emile), Une peinture sur verre, fixé peint de 1525, à l'église Saint-Wulfranc d'Abbeville.
DELISLE (L.), *Le Cabinet des manuscrits,* Paris 1868-81. 3 vol. in-4°.
DEMAISON (L.), *Documents inédits sur l'église Notre-Dame-de-l'Epine,* 1895.
DESORMEAUX, *Histoire de la maison de Bourbon.*
DEVILLE, *Observations sur l'achèvement de l'église Saint-Ouen de Rouen,* Rouen 1844.
DIDRON, *Iconographie chrétienne,* Paris 1844.
DOAT (C.), *Archives départementales du Tarn-et-Garonne.*
DUPASQUIER (L.), *Monographie de Notre-Dame de Brou,* 1842. — *Monographie de l'insigne basilique Saint-Sernin,* Paris 1854.

DUSEVEL, *Etude archéologique et historique sur l'église de Saint-Riquier*, 1863. — *Le Département de la Somme, ses monuments anciens et modernes.* — *La chapelle du Saint-Esprit, à Rue, églises, châteaux et beffrois de la Picardie.*

ENLART (Camille), *Manuel d'archéologie française depuis les temps mérovingiens jusqu'à la Renaissance.* — *Monuments religieux de l'architecture romane et de transition dans la région picarde.*

FALLUE (B.-L.), *Histoire de la ville et de l'abbaye de Fécamp*, 1841.

FLANDIN, *Notice sur Vezelay*, 1843.

FAUCON (Maurice), *Notice sur la construction de l'église de la Chaise-Dieu*, 1881.

FLEURY, *Antiquités et monuments de l'Aisne*, Paris-Laon 1877-84, 4 vol. in-8°.

FLEURY (J.-H.), et L. PARIS, *Reims pittoresque, ancien et moderne Reims*, 1855.

FICHOT, *Statistique monumentale du département de l'Aube.*

Gallia Christiana.

GAUSSIN, *Portefeuille archéologique de la Champagne*, Bar-sur-Aube, 1865.

GAUTIER, *Histoire d'Alençon*, 1805.

GAZE (A.), *Eglises, châteaux, beffrois et hôtels de ville*, 1846.

GÉRAULT (Abbé), *Notice historique sur Evron.*

GILBERT, *Description historique de l'église de Saint-Ouen de Rouen*, Rouen 1822.

GOSSET (Alphonse), *La Basilique de Saint-Remy de Reims*, Paris 1900.

GUENEBAULT, *Dictionnaire iconographique*, 1850.

GUILHERMY (F. de), *Itinéraire archéologique dans Paris.* — *Description de la Sainte-Chapelle*, Paris 1887.

HAVARD (Henry), *La France artistique et monumentale.*

HENOCQUE, *Histoire de l'abbaye et de la ville de Saint-Riquier*, 1888.

HEUDUIN (A.), *Monographie de l'église Saint-Pierre de Roye*, Montdidier 1913.

HUGO (J. Abel), *Les Tombeaux de Saint-Denis et les funérailles de Louis XVIII*, 1825.

HUGO (Victor), *Souvenirs de voyage*, 1837.

HUGUET (Paul), *Notice historique sur l'ancien prieuré de Saint-Martin-des-Champs.*

HIPPEAU (C.), *L'Abbaye de Saint-Etienne de Caen* 1066-1790, Caen 1855.

JOLIBOIS (Émile), *La Diablerie de Chaumont dans la chronique de Champagne.*

JULIA (Henri), *Histoire de Béziers ou recherches sur la province du Languedoc*, Paris 1845.

LACATTE-JOLTROIS, *Essais historiques sur l'église Saint-Remy de Reims*, 1843.

LALORE (Abbé), *Documents sur l'abbaye de Notre-Dame-aux-Nonnains dans les mémoires académiques de l'Aube*, t. 38, 1874.

LASTEYRIE (F. DE), *Histoire de la peinture sur verre*, Paris 1838-58.

LASTEYRIE (Robert de), *L'Architecture religieuse en France à l'époque romane.*

LASTEYRIE (R. DE) et LEFEVRE PONTALIS, *Bibliographie des travaux historiques et archéologiques publiés par les sociétés savantes*, Paris 1888.

LEBEUF (Abbé), *Histoire de tout le diocèse de Paris*, Paris 1863-75, 4 vol.

LEFEVRE-PONTALIS, *Jean Langlois, architecte de l'église Saint-Urbain de Troyes. — L'Architecture gothique dans la Champagne. — L'Église abbatiale d'Evron* (Mayenne). — *Les Clochers du XIIIe et du XVIe dans le Beauvoisis et le Valois.*

LEFILS, *Histoire civile, politique et religieuse de la ville de Rue*, 1860.

LENOIR (Alexandre), *Description historique et chronologique des monuments de sculpture réunis au musée des monuments français, an X.*

LOUANDRE (Charles), *Histoire d'Abbeville*, 18.

MALE (Émile), *L'Art religieux à la fin du moyen âge. — L'Art religieux du XIIIe siècle en France.*

MARCHEGAY (P.) et SALOMON (A.), *Chroniques d'Anjou*, 1856.

MAURY, *Essais sur les légendes pieuses au moyen âge*, Paris 1843.

MASON-NEALE et WEBB (Benj.), *Du Symbolisme dans les églises du moyen âge* (traductions), Tours 1871.

Mémoires de la Société de l'histoire de Paris.

Mémoires de la Société des antiquaires de France.

Mémoires de la Société des antiquaires de Normandie.

Mémoires de la Société des antiquaires de Picardie.

MÉRIMÉE, *Notes d'un voyage dans le midi de la France en* 1835.

MEUNIER (Pierre), *Iconographie de la basilique de Vezelay*, 1862.

MÉTAIS (Abbé), *Cartulaire de la Trinité de Vendôme.*

MICHEL (André), *Histoire de l'art depuis les premiers chrétiens jusqu'à nos jours. — Monuments religieux civils et militaires du Gâtinais, depuis le XIe siècle.*

MICHAELIS (R.-P.-F.), *Histoire admirable de la possession et conversion d'une pénitente séduite par un magicien*, Paris 1614.

MISTRAL (Frédéric), *Mireille* (texte et traduction), Paris 1886.

MORAND, *Histoire de la Sainte-Chapelle*, 1890.

MUNTZ (E.), *Etudes iconographiques sur le moyen âge*, Paris 1887.

Ordonnances des rois de France.

OUIN-LACROIX (Ch.), *Histoire de l'église et de la paroisse de Saint-Maclou*, Rouen 1846.

OTTMANN, *Esquisse archéologique et historique de l'église Notre-Dame d'Avioth*, Nancy 1859.

PACIFIQUE-ROUSSELOT (P.), *Histoire et description de l'église de Brou*, 1767.

PETIGNY (J. de), *Histoire archéologique du Vendomois*, 1849.

PETIT (Ernest), *Avallon et l'Avallonnais*, 1867.

POMMERAYE (Dom), *Histoire de l'abbatiale royale de Saint-Ouen*, Rouen 1662.

PRAROND (Ernest), *Histoire de cinq villes et de trois cents villages.*

PRIOUX (Stanislas), *Histoire de Braine et de ses environs*, Paris 1846. — *Monographie de l'ancienne abbaye royale de Saint-Yved de Braine, avec la description des tombes royales et seigneuriales renfermées dans cette église*, Paris 1859.

QUICHERAT (J.), *Mélanges d'archéologie et d'histoire* publiés par R. de Lasteyrie, Paris 1886, 2 vol. — *Documents inédits sur la construction de Saint-Ouen de Rouen*, Paris 1852.

REVOIL, *Architecture romane du midi de la France*, Paris 1873, 3 vol.

ROSCHACH (Ernest), *Saint-Sernin, étude d'art et d'histoire*, Toulouse 1862.

ROSTAN (Louis), *Notice sur l'église de Saint-Maximin* (Var), 1859.

RUPIN, *L'Abbaye et les cloîtres de Moissac.*

RUPRICH-ROBERT, *Eglise de la Trinité (ancienne Abbaye aux dames)*, Caen 1864.

STEIN (Henri), *Les Architectes des cathédrales gothiques.* — *Le Palais de justice et la Sainte-Chapelle de Paris.* — *Notices historique et archéologique*, Paris 1912.

SCOTT (Abbé), *Esquisse scénographique et historique de l'église Saint-Pierre d'Aire-sur-la-Lys*, 1844.

TARDIEU (A.), *Histoire de la ville de Clermont-Ferrand depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours*, Moulins 1870.

TAYLOR, *Voyage pittoresque et romantique dans l'ancienne France.*

Testament de la reine Mathilde, Bibliothèque nationale, n° 5650.

THIERS (Abbé), *Traité des superstitions populaires*, Paris 1703-1704, 4 vol.

TRÉBUTIEN (G.), *Caen; précis de son histoire, ses monuments, son commerce et ses environs*, Caen 1855.

TROCHE (N.), *La Sainte-Chapelle de Paris, notice historique archéologique et description*, Paris 1853.
VAULTIER (Fréd.), *Histoire de la ville de Caen depuis ses origines jusqu'à nos jours*, Caen 1843.
VIOLLET-LE-DUC, *Dictionnaire raisonné de l'architecture française du XIe au XVe siècle*, 9 vol.

Paris. — Imp. PAUL DUPONT (Cl.). THOUZELLIER, D^r.

Bibliothèques
Université d'Ottawa
Echéance

Libraries
University of Ottawa
Date Due

DEC 12 1990

04 DEC. 1990

CE

a39003 004811328b

NA CE
5541
.B65 1913

BROQUELET, A.
NOS EGLISES

1485929

U D' / OF OTTAWA

COLL	ROW	MODULE	SHELF	BOX	POS	C
333	01	07	06	08	05	7